



UNIVERSITY OF PITTSBURGH



Dar.  
BV2290  
A2  
1780  
v.7

Darlington Memorial Library









3 1735 060 402 298

601725

v.7



LETTRES

*ÉDIFIANTES*

ET CURIEUSES.



# LETTRES

*ÉDIFIANTES*

ET CURIEUSES,

*ÉCRITES*

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

---

*MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.*

---

TOME SEPTIÈME.



*A PARIS,*

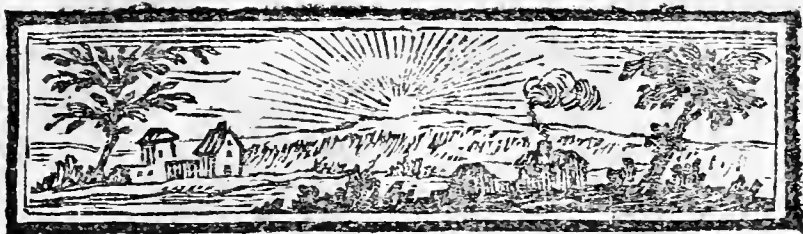
Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des  
Augustins, au coin de la rue Pavée.

---

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Pittsburgh Library System



LETTRES  
EDIFIANTES ET CURIEUSES,  
ÉCRITES  
PAR DES MISSIONNAIRES  
DE  
LA COMPAGNIE DE JESUS.

---

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

---

LETTRE

*Du Pere le Petit, Missionnaire, au Pere  
d'Avaugour, Procureur des Missions de  
l'Amérique Septentrionale.*

A la Nouvelle Orléans, le 12 Juillet 1730.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

Vous n'avez pu ignorer le triste évé-  
nement qui a désolé cette partie de la



Colonie François établie aux *Natchez*, sur la droite du fleuve de Mississipi, à cent vingt lieues de son embouchure. Deux de nous Missionnaires occupés à la conversion des Sauvages, ont été compris dans le massacre presque général que cette Nation barbare a fait des François, dans le temps même qu'on n'avoit nulle raison de se défier de sa perfidie. Une si grande perte que vient de faire cette Mission naissante, sera long-temps l'objet de nos plus vifs regrets.

Comme vous n'avez pu sçavoir que d'une manière confuse les suites d'une si noire trahison, je vais vous en développer toutes les circonstances; mais auparavant je crois devoir vous faire connoître le caractère de ces perfides Sauvages appelés *Natchez*. Quand je vous aurai décrit la Religion, les mœurs, & les coutumes de ces barbares, je viendrai à l'histoire du tragique événement dont j'ai dessein de vous entretenir, & je vous en raconterai toutes les particularités dans un détail, dont je m'affure que vous n'avez eu nulle connoissance.

Cette Nation de Sauvages habite un des plus beaux & des plus fertiles climats de l'Univers: ce sont les seuls de ce continent-là qui paroissent avoir un

culte réglé : Leur Religion en certains points approche assez de celle des anciens Romains : ils ont un Temple rempli d'Idoles : ces Idoles sont différentes figures d'hommes & d'animaux , pour lesquels ils ont la plus profonde vénération. La forme de leur Temple ressemble à un four de terre qui auroit cent pieds de circonférence : on y entre par une petite porte haute de quatre pieds, & qui n'en a que trois de largeur : on n'y voit pas de fenêtre. La voûte de l'édifice est couverte de trois rangs de nattes posées les unes sur les autres, afin d'empêcher que les pluies ne dégradent la maçonnerie. Par-dessus & en-dehors sont trois figures d'aigles de bois peints en rouge, en jaune & en blanc. Au-devant de la porte est une espece d'appentis avec une contre-porte, où le Gardien du Temple est logé ; tout au tour regne une enceinte de palissade, sur laquelle on voit exposés les crânes de toutes les têtes que leurs Guerriers ont rapportées des combats qu'ils ont livrés aux ennemis de leur Nation.

Dans l'intérieur du Temple il y a des tablettes posées à certaine distance les unes sur les autres, on y a placé des

paniers de cannes de figure ovale, où sont renfermés les ossemens de leurs anciens Chefs, & à côté ceux des victimes qui se sont fait étrangler pour suivre leurs maîtres dans l'autre monde. Une autre tablette séparée porte plusieurs corbeilles bien peintes, où se conservent leurs Idoles : ce sont des figures d'hommes & de femmes faites de pierres & de terre cuite, des têtes & des queues de serpens extraordinaires, des hiboux empaillés, des morceaux de cristaux, & des mâchoires de grands poissons. Il y avoit en l'année 1699 une bouteille & une patte de verre qu'ils gardoient précieusement.

Ils ont soin d'entretenir dans ce Temple un feu perpétuel, & leur attention est d'empêcher qu'il ne flambe : ils ne se servent pour cela que de bois sec de noyer ou de chêne. Les anciens sont obligés de porter chacun à leur tour une grosse bûche dans l'enceinte de la palissade. Le nombre des Gardiens du Temple est fixé, & ils servent par quartier. Celui qui est en exercice est comme en sentinelle sous l'appentis, d'où il examine si le feu n'est pas en danger de s'éteindre : il l'entretient avec deux ou trois grosses bûches, qui ne brûlent que par l'extrémité, & qui ne se mettent jamais

l'une sur l'autre, pour éviter la flamme.

De toutes les femmes, il n'y a que les sœurs du grand Chef qui ayent la liberté d'entrer dans le Temple : cette entrée est défendue à toutes les autres, aussi-bien qu'au menu peuple, lors même qu'ils apportent à manger aux mânes de leurs parens, dont les ossemens reposent dans le Temple. Les mets se donnent au Gardien, qui les porte à côté de la corbeille où sont les os du mort : cette cérémonie ne dure que pendant une lune. Les plats se mettent ensuite sur les palissades de l'enceinte & sont abandonnés aux bêtes fauves.

Le Soleil est le principal objet de la vénération de ces peuples : comme ils ne conçoivent rien qui soit au-dessus de cet astre, rien aussi ne paroît plus digne de leurs hommages : & c'est par la même raison que le grand Chef de cette Nation qui ne connoît rien sur la terre au-dessus de soi-même, prend la qualité de frere du Soleil : la crédulité des peuples le maintient dans l'autorité despotique qu'il se donne. Pour mieux les y entretenir, on élève une butte de terre rapportée, sur laquelle on bâtit sa cabane, qui est de même construction que le Temple : la porte est exposée au

levant. Tous les matins le grand Chef honore de sa présence le lever de son frere aîné, & le salue par plusieurs hurlemens dès qu'il paroît sur l'horison; ensuite il donne ordre qu'on allume son calumet, (1) & il lui fait une offrande des trois premieres gorgées qu'il tire, puis élevant les mains au-dessus de la tête, & se tournant de l'orient à l'occident, il lui enseigne la route qu'il doit tenir dans sa course.

Il y a dans cette cabane, plusieurs lits à gauche en entrant : mais sur la droite il n'y a que le lit du grand Chef orné de différentes figures peintes. Ce lit ne consiste que dans une paillasse de cannes & de joncs fort durs avec une bûche quarrée qui lui sert de chevêt. Au milieu de la cabane on voit une petite borne : personne ne doit approcher du lit qu'il n'ait fait le tour de la borne. Ceux qui entrent saluent par un hurlement, & avancent jusqu'au fond de la cabane, sans jeter les yeux du côté droit où est le Chef : ensuite on fait un nouveau salut en élevant les bras au-dessus de la tête & hurlant trois fois. Si c'est une

---

(1) Le calumet est une grande pipe dont se servent les Sauvages.

personne que le Chef considère, il répond par un petit soupir & lui fait signe de s'asseoir : on le remercie de sa politesse par un nouvel hurlement. A toutes les questions que fait le Chef, on hurle une fois avant que de lui répondre : & lorsqu'on prend congé de lui, on fait traîner un seul hurlement jusqu'à ce qu'on soit hors de sa présence.

Lorsque le grand Chef meurt, on démolit sa cabane, puis on élève une nouvelle butte où l'on bâtit la cabane de celui qui le remplace dans sa dignité, & qui ne loge jamais dans celle de son Prédécesseur. Ce sont les anciens qui enseignent leurs Loix au reste du peuple : une des principales est d'avoir un souverain respect pour le grand Chef, comme étant frere du Soleil, & le maître du Temple; ils croient l'immortalité de l'âme; lorsqu'ils quittent ce monde, ils vont, disent-ils, en habiter un autre, pour y être récompensé ou puni. Les récompenses qu'ils se promettent consistent principalement dans la bonne chere, & le châtiment dans la privation de tout plaisir. Ainsi ils croient que ceux qui ont été fideles observateurs de leurs Loix, seront conduits dans une région de délices, où toutes

fortes de viandes les plus exquises leur seront fournies en abondance ; qu'ils y couleront des jours agréables & tranquilles au milieu des festins , des danfes & des femmes , enfin qu'ils goûteront tous les plaisirs imaginables ; qu'au contraire les infracteurs de leurs Loix seront jettés sur des terres ingrates & toutes couvertes d'eau, qu'ils n'aurent aucune sorte de grains, qu'ils seront exposés tout nuds aux piquantes morsures des maringouins ; que toutes les Nations leur feront la guerre ; qu'ils ne mangeront jamais de viande , & qu'ils ne se nourriront que de la chair des crocodiles , de mauvais poissons , & de coquillages.

Ces peuples obéissent aveuglément aux moindres volontés du grand Chef : ils le regardent comme le maître absolu , non-seulement de leurs biens , mais encore de leur vie , & il n'y a pas un d'eux qui osât lui refuser sa tête , lorsqu'il la demande. Quelques travaux qu'il leur ordonne , il leur est défendu d'en exiger aucun salaire. Les François , qui ont souvent besoin de chasseurs ou de rameurs pour des voyages de long cours , ne s'adressent qu'au grand Chef. Celui-ci fournit tous les hommes qu'on sou-



haïte, & reçoit le payement sans en faire part à ces malheureux, à qui il n'est pas même permis de se plaindre. Un des principaux articles de leur Religion, sur-tout pour les domestiques du grand Chef, est d'honorer ses funérailles en mourant avec lui pour aller le servir dans l'autre monde ; ces aveugles se soumettent volontiers à cette loi, dans la folle persuasion où ils sont, qu'à la suite de leur Chef, ils vont jouir du plus grand bonheur.

Pour se faire une idée de cette sanglante cérémonie, il faut sçavoir que dès qu'il naît au grand Chef un héritier présomptif, chaque famille qui a un enfant à la mamelle doit lui en faire hommage. On choisit parmi tous ces enfans un certain nombre, qu'on destine au service du jeune Prince, & dès qu'ils ont l'âge compétent, on leur donne un emploi conforme à leurs talens : les uns passent leur vie ou à la chasse, ou à la pêche, pour le service de sa table ; les autres sont employés à l'agriculture ; d'autres ne servent qu'à lui faire cortège : s'il vient à mourir, tous ces domestiques s'immolent avec joie pour suivre leur cher maître. Ils prennent d'abord leur plus beaux ajustemens, & se rendent

dans la place qui est vis-à-vis le Temple, & où tout le peuple est assemblé; après avoir dansé & chanté assez longtemps, ils se passent au col une corde de poil de bœuf avec un nœud coulant, & aussi-tôt les Ministres préposés à cette sorte d'exécution, viennent les étrangler, en leur recommandant d'aller rejoindre leur maître, & de reprendre dans l'autre monde des emplois encore plus honorables que ceux qu'ils occupoient en celui-ci.

Les principaux domestiques du grand Chef ayant été étranglés de la sorte, on décharne leurs os, sur-tout ceux des bras & des cuisses; on les laisse se dessécher pendant deux mois dans une espèce de tombeau, après quoi on les en retire pour les renfermer dans des corbeilles, & les placer dans le Temple à côté de ceux de leur maître. Pour ce qui est des autres domestiques, leurs parens les emportent chez eux & les font enterrer avec leurs armes & leurs vêtements.

Cette même cérémonie s'observe pareillement à la mort des frères & des sœurs du grand Chef. Les femmes se font toujours étrangler pour les suivre, à moins qu'elles n'aient des enfans à

la mamelle ; car alors elles continuent de vivre pour les allaiter. On en voit néanmoins plusieurs qui cherchent des nourrices, ou qui étranglent elles-mêmes leurs enfans, pour ne pas perdre le droit de s'immoler dans la place selon les cérémonies ordinaires, & ainsi que la loi l'ordonne.

Ce Gouvernement est héréditaire, mais ce n'est pas le fils du Chef régnant qui succède à son pere, c'est le fils de sa sœur ou de la premiere Princeesse du sang. Cette politique est fondée sur la connoissance qu'ils ont du libertinage de leurs femmes. Ils ne sont pas sûrs, disent-ils, que les enfans de leurs femmes soient du sang Royal, au lieu que le fils de la sœur du grand Chef l'est du moins du côté de la mere.

Les Princeesses du sang n'épousent jamais que des hommes de famille obscure, & n'ont qu'un mari, mais elles ont la liberté de le congédier quand il leur plaît, & d'en choisir un autre parmi ceux de la Nation, pourvu qu'il n'y ait entr'eux aucune alliance. Si le mari se rend coupable d'infidélité, la Princeesse lui fait casser la tête à l'instant: elle n'est point sujette à la même loi, car elle se peut donner autant d'Amans qu'elle veut, sans

que le mari puisse y trouver à redire. Il se tient en présence de sa femme dans le plus grand respect, il ne mange point avec elle, & il la salue en hurlant, comme font ses domestiques. Le seul agrément qu'il ait, c'est d'être exempt de travail, & d'avoir toute autorité sur ceux qui servent la Princesse.

Autrefois la Nation des *Natchez*, étoit considérable : elle comptoit soixante villages & huit cens Soleils ou Princes; maintenant elle est réduite à six petits villages & à onze Soleils. Dans chacun de ces villages il y a un Temple où le feu est toujours entretenu comme dans celui du grand Chef, auquel tous ces Chefs obéissent.

C'est le grand Chef qui nomme aux charges les plus considérables de l'Etat; tels sont les deux Chefs de guerre, les deux Maîtres de cérémonie pour le culte qui se rend dans le Temple, les deux Officiers qui président aux autres cérémonies qu'on doit observer lorsque des étrangers viennent traiter de la paix; celui qui a inspection sur les ouvrages; quatre autres chargés d'ordonner les festins dont on régale publiquement la Nation, & les étrangers qui viennent la visiter. Tous ces Ministres qui exécutent

les volontés du grand Chef, sont respectés & obéis, comme il le seroit lui-même s'il donnoit ses ordres.

Chaque année le peuple s'assemble pour ensemençer un vaste champ de bled d'Inde, de fèves, de citrouilles & de melons. On s'assemble de la même manière pour faire la récolte : une grande cabane, située dans une belle prairie, est destinée à conserver les fruits de cette récolte. Chaque été, vers la fin de Juillet, le peuple se rassemble par ordre du grand Chef, pour assister au grand festin qui se donne. Cette fête dure trois jours & trois nuits ; chacun y contribue de ce qu'il peut y fournir ; les uns apportent du gibier, les autres du poisson, &c. Ce sont des danses presque continuelles ; le grand Chef & sa sœur sont dans une loge élevée & couverte de feuillages, d'où ils contemplent la joie de leurs sujets ; les Princes, les Princesses, & ceux qui par leurs emplois ont un rang distingué, se tiennent assez près du Chef, auquel ils marquent leur respect & leur soumission par une infinité de cérémonies.

Le grand Chef & sa sœur font leur entrée dans le lieu de l'Assemblée sur un brancard porté par huit des plus

grands hommes : le Chef tient à la main un grand sceptre orné de plumes peintes ; tout le peuple danse & chante autour de lui en témoignage de la joie publique. Le dernier jour de cette fête il fait approcher tous ses sujets & leur fait une longue harangue , par laquelle il les exhorte à remplir tous les devoirs de la Religion ; il leur recommande sur toutes choses d'avoir une grande vénération pour les esprits qui résident dans le Temple , & de bien instruire leurs enfans. Si quelqu'un s'est signalé par quelque action de zèle , il en fait publiquement l'éloge. C'est ce qui arriva en l'année 1702. Le tonnerre étant tombé sur le Temple , & l'ayant réduit en cendres , sept ou huit femmes jetterent leurs enfans au milieu des flammes pour appaiser le courroux du Ciel. Le grand Chef appella ces héroïnes , & donna de grandes louanges au courage avec lequel elles avoient fait le sacrifice de ce qui leur étoit le plus cher ; il finit son panegyrique en exhortant les autres femmes à imiter un si bel exemple dans une semblable conjoncture.

Les peres de famille ne manquent point d'apporter au Temple les prémices des fruits , des grains & des légumes ; il en

est de même des présens qui se font à cette Nation ; ils sont aussi-tôt offerts à la porte du Temple , où le gardien , après les avoir étalés & présentés aux esprits , les porte chez le grand Chef qui en fait la distribution ainsi qu'il le juge à propos , sans que personne témoigne le moindre mécontentement.

On n'ensemence aucune terre , que les grains n'aient été présentés au Temple avec les cérémonies accoutumées. Dès que ces peuples approchent du Temple , ils levent les bras par respect , & poussent trois hurlemens , après quoi ils frottent leurs mains à terre , se relevent par trois fois avec autant de hurlemens réitérés. Quand on ne fait que passer devant le Temple , on s'arrête simplement en le saluant les yeux baissés & les bras levés. Si un pere ou une mere s'appercevoit que son fils manquât à cette cérémonie , il seroit punit sur le champ de quelques coups de bâtons.

Telles sont les cérémonies des Sauvages *Natchez* , par rapport à la Religion. Celles de leurs mariages sont très simples. Quand un jeune homme songe à se marier , il doit s'adresser au pere de la fille , ou , à son défaut , au frere aîné : on convient du prix , qui se paye en



pelletterie ou en marchandises. Qu'une fille ait mené une vie libertine, ils ne font nulle difficulté de la prendre, pour peu qu'ils croient qu'elle changera de conduite quand elle sera mariée. Du reste ils ne s'embarassent pas de quelle famille elle est, pourvu qu'elle leur plaise. Pour ce qui est des parens de la fille, leur unique attention est de s'informer si celui qui la demande est habile chasseur, bon guerrier, ou excellent laboureur. Ces qualités diminuent le prix qu'on auroit droit d'exiger d'eux pour le mariage.

Quand les parties sont d'accord, le futur époux va à la chasse avec ses amis : & lorsqu'il a, ou en gibier, ou en poisson, suffisamment de quoi régaler les deux familles qui contractent alliance, on se rassemble chez les parens de la fille ; on sert en particulier les nouveaux mariés, & ils mangent au même plat. Le repas étant fini, le nouveau marié fait fumer les parens de sa femme, & ensuite ses propres parens, après quoi tous les conviés se retirent. Les nouveaux mariés restent ensemble jusqu'au lendemain, & alors le mari conduit sa femme chez son beau-pere, & il y loge jusqu'à ce que la famille lui ait fait bâtir

une cabane particuliere. Pendant qu'on la construit, il passe toute la journée à la chasse pour fournir aux repas qu'il donne à ceux qui y travaillent.

Les loix permettent aux *Natchez* d'avoir autant de femmes qu'ils veulent : cependant ceux du petit peuple n'en ont d'ordinaire qu'une ou deux. Les Chefs en ont davantage, parce qu'ayant le privilege de faire cultiver leurs champs par le peuple, sans lui donner de salaire, le nombre de leurs femmes ne leur est point à charge.

Le mariage de ces Chefs se fait avec moins de cérémonie ; ils se contentent d'envoyer quérir le pere de la fille qu'ils veulent épouser, & ils lui déclarent qu'ils la mettent au rang de leurs femmes. Dès-lors le mariage est fait ; ils ne laissent pas néanmoins de faire un présent au pere & à la mere. Quoiqu'ils aient plusieurs femmes, ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs cabanes : les autres restent chez leurs parens, où ils vont les voir lorsqu'il leur plaît.

Il y a de certains temps de la lune où les Sauvages n'habitent jamais avec leurs femmes. La jalousie a si peu d'entrée dans leurs cœurs, que plusieurs ne font nulle difficulté de prêter leurs fem-

mes à leurs amis. Cette indifférence dans l'union conjugale vient de la liberté qu'ils ont d'en changer quand bon leur semble , pourvu néanmoins qu'elles ne leur aient point donné d'enfans : car s'il en est né de leur mariage , il n'y a que la mort qui puisse les séparer.

Lorsque cette Nation fait un détachement pour la guerre , le Chef du parti plante deux espèces de mai bien rougi depuis le haut jusqu'au bas , orné de plumes rouges , de flèches & de casse-rêtes rougis. Ces mais sont piqués du côté où ils doivent porter la guerre. Ceux qui veulent entrer dans le parti , après s'être parés & barbouillés de différentes couleurs , viennent haranguer le Chef de guerre. Cette harangue que chacun fait l'un après l'autre , & qui dure près d'une demi-heure , consiste en mille protestations de service , par lesquelles ils l'assurent qu'ils ne demandent pas mieux que de mourir avec lui ; qu'ils sont charmés d'apprendre d'un si habile Guerrier l'art de lever des chevelures ; & qu'ils ne craignent ni la faim ni les fatigues auxquelles ils vont être exposés.

Lorsqu'un nombre suffisant de Guerriers s'est présenté au Chef de guerre ,

il fait faire chez lui un breuvage qu'on appelle la médecine de guerre : c'est un vomitif composé d'une racine qu'on fait bouillir dans de grandes chaudieres pleines d'eau. Les Guerriers quelque-fois au nombre de trois cens hommes, s'étant assis autour de la chaudiere, on leur en sert à chacun environ deux pots. La cérémonie est de les avaler d'un seul trait, & de les rendre aussi-tôt par la bouche avec des efforts si violens, qu'on les entend de fort loin.

Après cette cérémonie, le Chef de guerre fixe le jour du départ, afin que chacun prépare les vivres nécessaires pour la campagne. Pendant ce temps-là, les Guerriers se rendent soir & matin dans la place, où après avoir bien dansé & raconté en détail les actions brillantes où ils ont fait éclater leur bravoure, ils chantent leurs chansons de mort.

A voir l'extrême joie qu'ils font paroître en partant, ont diroit qu'ils ont déjà signalé leur valeur par quelque grande victoire ; mais il faut bien peu de chose pour déconcerter leurs projets. Ils sont tellement superstitieux à l'égard des songes, qu'il n'en faut qu'un seul de mauvais augure pour arrêter l'exécution de leur entreprise, & les obliger de revenir sur leurs pas quand ils sont

en marche. On voit des partis qui , après avoir fait toutes les cérémonies dont je viens de parler , rompent tout-à-coup leur voyage , parce qu'ils ont entendu un chien aboyer d'une façon extraordinaire : à l'instant leur ardeur pour la gloire se change en terreur panique.

Dans leur voyage de guerre , ils marchent toujours par files : quatre ou cinq hommes des meilleurs piétons prennent le devant , & s'éloignent de l'armée d'un quart de lieue pour observer toute chose , & en rendre compte aussi-tôt. Ils campent tous les soirs à une heure de soleil , & se couchent autour d'un grand feu , ayant chacun son arme auprès de soi. Avant que de camper , ils ont soin d'envoyer une vingtaine de Guerriers à une demi-lieue aux environs du camp , afin d'éviter toute surprise. Jamais ils ne posent de sentinelle pendant la nuit ; mais aussi-tôt qu'ils ont soupe , ils éteignent tous les feux. Le soir le Chef de guerre leur recommande de ne point se livrer à un sommeil profond , & de tenir toujours leurs armes en état. On indique un canton où ils doivent se rallier en cas qu'ils soient attaqués pendant la nuit , & mis en déroute.

Comme

Comme les Chefs de guerre portent toujours avec eux leurs Idoles , ou ce qu'ils appellent leurs esprits , bien enfermés dans des peaux , le soir ils les suspendent à une petite perche rougie qu'ils plantent de biais ; en sorte qu'elle soit penchée du côté des ennemis. Les Guerriers , avant que de se coucher , le casse - tête en main , passent les uns après les autres en dansant devant ces prétendus esprits , & faisant de grandes menaces du côté où sont leurs ennemis.

Lorsque le parti de guerre est considérable , & qu'il entre sur les terres ennemies , ils marchent sur cinq ou six colonnes. Ils ont beaucoup d'espions qui vont à la découverte. S'ils s'aperçoivent que leur marche soit connue , ils prennent ordinairement le parti de revenir sur leurs pas ; il n'y a que quelque petite troupe de dix ou de vingt hommes qui se séparent , & qui tâchent de surprendre quelques Chasseurs écartés des villages ; à leur retour , ils chantent les chevelures qu'ils ont levées. S'ils ont fait des esclaves , ils les font chanter & danser pendant quelques jours devant le temple , après quoi ils en font présent aux parens de ceux qui ont été tués. Les parens fondent en pleurs

pendant cette cérémonie, & essuyant leurs larmes avec les chevelures qui ont été enlevées, ils se cottisent pour récompenser les Guerriers qui ont amené ces esclaves, dont le sort est d'être brûlés.

Les *Natchez*, comme toutes les autres Nations de la Louifiane, distinguent par des noms particuliers ceux qui ont tué plus ou moins d'ennemis. Ce sont les anciens Chefs de guerre qui distribuent les noms selon le mérite des Guerriers. Pour mériter le titre de grand tueur d'hommes, il faut avoir fait dix esclaves ou levé vingt chevelures. Quand on entend leur langue, le nom du Guerrier fait connoître tous ses exploits. Ceux qui, pour la première fois, ont levé une chevelure ou fait un esclave, ne couchent point à leur retour avec leurs femmes, & ne mangent d'aucune viande ; ils ne doivent se nourrir que de poissons & de bouillie. Cette abstinence dure six mois. S'ils manquoient à l'observer, ils s'imagineroient que l'ame de celui qu'ils ont tué les feroit mourir par sortilege, qu'ils ne remporteroient plus d'avantage sur leurs ennemis, & que les moindres blessures qu'ils recevraient leur feroient mortelles.



On a un extrême soin que le grand Chef n'expose point sa vie lorsqu'il va à la guerre. Si sa valeur l'emportoit, & qu'il vînt à être tué, les Chefs du parti & les autres principaux Guerriers seroient mis à mort à leur retour ; mais ces sortes d'exécutions sont presque sans exemple, par les précautions qui se prennent pour le préserver de ce malheur.

Cette Nation, comme les autres, a ses Médecins ; ce sont pour l'ordinaire des vieillards qui, sans étude & sans aucune science, entreprennent de guérir toutes les maladies ; ils ne se servent pour cela ni de simples, ni de drogues ; tout leur art consiste en diverses jongleries ; c'est-à-dire, qu'ils dansent, qu'ils chantent nuit & jour autour du malade, & qu'ils fument sans cesse en avalant la fumée du tabac. Ces Jongleurs ne mangent presque point tout le temps qu'ils sont appliqués à la guérison de leurs malades ; mais leurs chants & leurs danses sont accompagnés de contorsions si violentes, que, bien qu'ils soient tout nus, & qu'ils doivent souffrir du froid, leur bouche est toujours écumante. Ils ont un petit panier où ils conservent ce qu'ils appellent leurs es-

prits ; c'est-à-dire , de petites racines de différentes especes , des têtes de hiboux , de petits paquets de poil de bêtes fauves , quelques dents d'animal , des petites pierres ou cailloux , & d'autres semblables fariboles.

Il paroît que , pour rendre la santé à leurs malades , ils invoquent sans cesse ce qui est dans leur panier. On en voit qui ont une certaine racine , laquelle endort & étourdit , par son odeur , les serpens. Après s'être frotté les mains & le corps de cette racine , ils tiennent ces animaux sans craindre leur piquure , qui est mortelle. D'autres incisent , avec une pierre à fusil , la partie affligée du malade , puis ils en succent tout le sang qu'ils peuvent tirer ; & en le rendant ensuite dans un plat , ils crachent en même - temps un petit morceau de bois , de paille ou de cuir qu'ils avoient caché sous la langue ; & en le faisant remarquer aux parens du malade : voilà , disent-ils , la cause de son mal. Ces Médecins se font toujours payer d'avance. Si le malade guérit , leur gain est assez considérable : mais s'il meurt , ils sont sûrs d'avoir la tête cassée par les parens ou par les amis du mort. C'est à quoi l'on ne manque

jamais , & les parens même des Médecins n'y trouvent point à redire , & n'en témoignent aucun chagrin.

Il en est de même de quelques Jongleurs qui entreprennent de procurer de la pluie ou du beau temps ; ce sont d'ordinaire des vieillards faineans , qui voulant se soustraire au travail que demandent la chasse , la pêche & la culture des campagnes , exercent ce dangereux métier pour faire subsister leur famille. Vers le printemps , la Nation se cottise pour acheter de ces Jongleurs un temps favorable aux biens de la terre. Si la recolte se trouve abondante , ils gagnent considérablement ; mais si elle est mauvaise , on s'en prend à eux , & on leur casse la tête. Ainsi ceux qui s'engagent dans cette profession , risquent le tout pour le tout. Du reste leur vie est fort oisive ; ils n'ont d'autre embarras que de jeûner & de danser avec un chalumeau à la bouche plein d'eau , & percé comme un arrosoir , qu'ils soufflent en l'air du côté des nuages les plus épais ; ils tiennent d'une main le *sicicouet* , qui est une espece de hochet , & de l'autre leurs esprits qu'ils présentent au nuage en poussant des cris

affreux , pour l'inviter à crever sur leurs campagnes.

Si c'est du beau temps qu'ils demandent , ils ne se servent point de leurs chalumeaux , mais ils montent sur les toîts de leurs cabanes , & du bras ils font signe au nuage , en soufflant de toutes leurs forces , de ne point s'arrêter sur leurs terres , & de passer outre. Lorsque le nuage se dissipe à leur gré , ils dansent & chantent autour de leurs esprits qu'ils posent proprement sur une espece d'oreiller : ils redoublent leur jeûne , & quand le nuage est passé , ils avalent de la fumée de tabac , & présentent leurs pipes au Ciel.

Quoiqu'on ne fasse point de grace à ces Charlatans , lorsqu'on n'obtient pas ce qu'on demande , cependant le profit qu'ils retirent , quand par hasard ils réussissent , est si grand , qu'on voit un grand nombre de ces Sauvages qui ne craignent point d'en courir les risques. Il est à observer que celui qui entreprend de donner de la pluie , ne s'engage jamais à donner du beau temps. C'est une autre espece de Charlatans qui a ce privilege ; & quand on leur en demande la raison , ils répondent

/

hardiment que leurs esprits ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Lorsqu'un de ces Sauvages meurt, ses parens viennent pleurer sa mort pendant un jour entier ; ensuite on le couvre de ses plus beaux habits , c'est-à-dire , qu'on lui peint le visage & les cheveux , & qu'on l'orne de ses plumages , après quoi on le porte dans la fosse qui lui est préparée , en mettant à ses côtés ses armes , une chaudiere & des vivres. Pendant l'espace d'un mois , ses parens vont , dès le point du jour & à l'entrée de la nuit, pleurer pendant une demi-heure sur sa fosse. Chacun nomme son degré de parenté. Si c'est un pere de famille , la femme crie : mon cher mari , ah ! que je te regrette ! les enfans crient : mon cher pere ! d'autres , mon oncle , mon cousin , &c. Ceux qui sont parens au premier degré , continuent cette cérémonie pendant trois mois ; ils se coupent les cheveux en signe de deuil ; ils cessent de se peindre le corps ; & ne se trouvent à aucune assemblée de réjouissance.

Lorsque quelque Nation étrangere vient traiter de la paix avec les Sauvages *Natchez* , on envoie des couriers donner avis du jour & de l'heure qu'ils

feront leur entrée. Le grand Chef ordonne aux Maîtres de cérémonie de préparer toutes choses pour cette grande action. On commence par nommer ceux qui doivent nourrir chaque jour les étrangers ; car ce n'est jamais le Chef qui fait cette dépense ; ce sont toujours ses sujets. On nettoye ensuite les chemins ; on balaye les cabanes ; on arrange les bancs dans une grande halle qui est sur la butte du grand Chef à côté de sa cabane. Son siége , qui est sur une élévation , est peint & orné ; le bas est garni de grandes nattes.

Le jour que les Ambassadeurs doivent faire leur entrée , toute la Nation s'assemble. Les Maîtres de cérémonie font placer les Princes , les Chefs des villages & les anciens Chefs de famille près du grand Chef , sur des bancs particuliers. Quand les Ambassadeurs arrivent , & qu'ils sont à cinq cens pas du grand Chef , ils s'arrêtent & chantent la paix. Cette ambassade est ordinairement de trente hommes & de six femmes. Six des mieux faits , & qui ont les meilleures voix , marchent de front ; ils sont suivis des autres qui chantent pareillement , réglant la cadence avec le *sicicouet* : les six femmes sont le dessus.

Quand le Chef leur fait dire de s'approcher , ils avancent ; ceux qui ont les calumets , chantent & dansent avec beaucoup de légèreté , tournant tantôt autour les uns des autres , & tantôt se présentant en face , mais toujours avec des mouvemens violens & des contorsions extraordinaires. Quand ils sont entrés dans le cercle , ils dansent autour du siege sur lequel le Chef est assis ; ils le frottent de leurs calumets depuis les pieds jusqu'à la tête ; puis ils vont à reculons retrouver ceux qui sont à leur suite. Alors ils chargent de tabac un de leurs calumets ; & tenant du feu d'une main , ils avancent tous ensemble auprès du Chef , & le font fumer : ils poussent la première gorgée vers le Ciel , la seconde vers la terre , & les autres autour de l'horizon : après quoi ils présentent sans cérémonie la pipe aux Princes & aux autres Chefs.

Cette cérémonie étant achevée , les Ambassadeurs , en signe d'alliance , vont frotter leurs mains sur l'estomac du Chef , & se frottent eux-mêmes tout le corps , puis ils posent leurs calumets devant le Chef sur de petites fourches : celui des Ambassadeurs qui est chargé particulièrement des ordres de sa Na-

tion, harangue pendant une grosse heure. Quand il a fini, on fait signe aux étrangers de s'asseoir sur des bancs rangés près du grand Chef, qui leur répond par un discours d'une égale durée. Ensuite le Maître de cérémonie allume un grand calumet de paix, & fait fumer les étrangers qui avalent la fumée du tabac. Le grand Chef leur demande s'ils sont venus, c'est-à-dire, s'ils se portent bien. Ceux qui l'environnent vont les uns après les autres leur faire la même politesse. Après quoi on les conduit dans la cabane qu'on leur a préparée, & on les régale.

Le soir au Soleil couchant, les Ambassadeurs, le calumet à la main, vont en chantant chercher le grand Chef, & le chargeant sur leurs épaules, ils le transportent dans le quartier où est leur cabane. Ils étendent à terre une grande peau où ils le font asseoir. L'un d'eux se place derrière lui, & posant les mains sur ses épaules, il agite tout son corps, tandis que les autres assis en rond par terre, chantent leurs belles actions. Après cette cérémonie qui se fait soir & matin pendant quatre jours, le grand Chef retourne dans sa cabane. Lorsqu'il rend la dernière visite aux Ambassadeurs, ceux-ci plantent un poteau au



piéd duquel ils s'affeyent : Les Guerriers de la Nation ayant pris leurs plus beaux ajustemens, dansent en frappant le poteau , & racontent à leur tour leurs grands exploits de guerre : ils font ensuite aux Ambassadeurs des présens , qui consistent en des chaudières , des haches , des fusils , de la poudre , des balles , &c.

Le lendemain de cette dernière cérémonie , il est permis aux Ambassadeurs de se promener par tout le village , ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant : on leur donne alors tous les soirs des spectacles , c'est-à-dire , que les hommes & les femmes avec leurs plus belles parures s'assemblent dans la place , & dansent jusques bien avant dans la nuit. Quand ils sont prêts de s'en retourner , les Maîtres de cérémonie leur font fournir les provisions nécessaires pour le voyage.

Après vous avoir donné une légère idée du génie & des mœurs des Sauvages *Natchez* , je vais mon R. P. entrer, comme je vous l'ai promis , dans le détail de leur perfidie & de leur trahison. Ce fut le second de Décembre de l'année 1729 que nous apprîmes qu'ils avoient surpris les François , & les avoient presque tous égorgés. Cette triste nouvelle nous

fut d'abord apportée par un des habitans qui avoit échappé à leur fureur : elle nous fut confirmée les jours suivans par d'autres François fugitifs ; & enfin , des femmes Françoises qu'ils avoient fait esclaves , & qu'on les a forcés de rendre , nous en ont rapporté toutes les particularités.

Au premier bruit d'un événement si funeste , l'alarme & la consternation fut générale dans la Nouvelle Orleans. Quoique ce carnage soit arrivé à plus de cent lieues d'ici , on eût dit qu'il se fût passé sous nos yeux : chacun pleuroit la perte de son parent , de son ami , de ses biens ; tous craignoient pour leur propre vie ; car il y avoit lieu d'appréhender que la conspiration des Sauvages ne fût universelle.

Ce massacre imprévu commença le lundi 28 Octobre vers les neuf heures du matin. Quelque sujet de mécontentement que les *Natchez* crurent avoir de Monsieur le Commandant , & l'arrivée de plusieurs voitures richement chargées pour la garnison & pour les habitans , les déterminèrent à brusquer leur entreprise , & à faire leur coup bien plutôt qu'ils n'en étoient convenus avec les Nations conjurées. Voici comment ils

exécuterent leur projet : d'abord ils se partagèrent , & mirent dans le Fort , dans le village , & dans les deux concessions , autant de Sauvages qu'il y avoit de François dans chacun de ces endroits : ensuite feignant de partir pour une grande chasse , ils se mirent à traiter avec les François de fusils , de poudre , & de balles , offrant de les payer comptant , & même plus cher qu'à l'ordinaire : & en effet , comme il n'y avoit aucune raison de soupçonner leur fidélité , on fit au même moment l'échange de leurs poules & de leurs maïs , avec quelques armes , & des munitions dont ils se servirent avantageusement contre nous. Il est vrai que quelques-uns témoignèrent de la défiance , mais on la crut si peu fondée , qu'on les traita de trembleurs qui s'effrayoient de leur ombre. On étoit bien en garde contre les *Tchactas* ; mais pour les *Natchez* , on ne s'en défioit nullement , & ceux-ci en étoient tellement persuadés , que c'est ce qui augmenta leur hardiesse : s'étant ainsi postés en différentes maisons avec nos armes , ils attaquèrent en même temps chacun leur homme , & en moins de deux heures ils massacrèrent plus de deux cens François ; les plus connus sont M.

de Chepar , Commandant du poste ; M. du Codere, Commandant des *Yazous* ; M. des Urfins ; Messieurs de Kolly , pere & fils ; Messieurs de Longrays , des Noyers , Bailly , &c.

Le P. du Poisson , venoit de faire les obseques de son compagnon le Frere Crucy , qui étoit mort presque subitement d'un coup de Soleil : il s'étoit mis en route pour consulter M. Perrier , & prendre avec lui des mesures propres à faire descendre les *Akensas* sur le bord de Mississipi pour la commodité des voyageurs. Il arriva chez les *Natchez* le 26 Novembre, c'est-à-dire, deux jours avant le carnage. Le lendemain, qui étoit le premier dimanche de l'Avent, il dit la Messe paroissiale, & prêcha en l'absence du Curé. Il devoit retourner l'après-midi à sa Mission des *Akensas*, mais il fut arrêté par quelques malades, auxquels il falloit administrer les Sacramens. Le lundi, il venoit de dire la Messe, & de porter le S. Viatique à un de ces malades qu'il avoit confessé la veille, lorsque le massacre commença. Le Chef à la grosse jambe le prit à bras corps, & l'ayant jetté par terre, il lui coupa la tête à coups de hache. Le Pere ne dit en tombant que ces paroles, ah

mon Dieu ! ah mon Dieu ! M. du Codere tiroit son épée pour le défendre , lorsqu'il fut tué lui-même d'un coup de fusil par un autre Sauvage qu'il n'appercevoit pas.

Ces barbares n'épargnerent que deux François , un Tailleur & un Charpentier qui pouvoient les servir dans le besoin : ils ne maltraiterent point les Esclaves Negres ou Sauvages qui voulurent se rendre ; mais ils ouvrirent le ventre à toutes les femmes enceintes , & ils égorgerent presque toutes celles qui alloient des enfans , parce qu'ils étoient importunés de leurs cris & de leurs pleurs. Ils ne tuerent point les autres femmes, mais ils en firent leurs Esclaves, & les traiterent de la maniere la plus indigne pendant deux ou trois mois qu'ils en furent les maîtres. Les moins malheureuses étoient celles qui sçavoient coudre , parce qu'on les occupoit à faire des chemises, des habits, &c. Les autres étoient employées à couper & à charier le bois pour la chaudiere , & à piler le maïs dont se fait leur sagamité. Mais deux choses sur-tout augmentoient la honte & la rigueur de leur esclavage : c'étoit en premier lieu d'avoir pour maîtres ceux-là même qu'elles avoient vu

tremper leurs mains cruelles dans le sang de leurs maris ; & en second lieu , de leur entendre dire continuellement que les François avoient été traités de la même maniere dans tous les autres postes , & que les pays en étoit entièrement délivré.

Pendant le massacre , le Soleil où le grand Chef des *Natchez* étoit tranquillement assis sous le hangar à tabac de la Compagnie. Ses Guerriers apportèrent à ses pieds la tête du Commandant autour de laquelle ils rangerent celles des principaux François du poste , laissant leurs cadavres en proie aux chiens , aux carencros , & aux autres oiseaux carnaciers.

Quand ils furent assurés qu'il ne restoit plus aucun homme dans le poste François , ils se mirent à piller les maisons , le magasin de la Compagnie des Indes , & toutes les voitures qui étoient encore chargées au bord de la riviere. Ils employerent les Negres à transporter les marchandises ; ils les partagerent entr'eux , à la réserve des munitions de guerre qu'ils mirent en sûreté dans une cabane particuliere. Tandis qu'ils eurent de l'eau-de-vie , dont ils trouverent une bonne provision , ils passerent

les jours & les nuits à boire , à chanter , à danser , à insulter de la maniere la plus barbare aux cadavres & à la mémoire des François ; les *Tchaâtas* & les autres Sauvages étant de leur complot , ils étoient tranquilles , & ne craignoient point qu'on se portât à la vengeance que méritoit leur cruauté & leur perfidie. Une nuit qu'ils étoient plongés dans l'ivresse & dans le sommeil , madame des Noyers voulut se servir des Negres pour vanger la mort de son mari & des François : mais elle fut trahie par celui à qui elle confia son dessein , & il s'en fallut peu qu'on ne la brulât toute vive.

Quelques François se déroberent à la fureur des Sauvages en se réfugiant dans les bois , où ils souffrirent extrêmement de la faim & des injures du temps. L'un d'eux en arrivant ici soulagea un peu l'inquiétude où l'on étoit , sur le poste que nous occupons chez les *Yazous* , qui n'est qu'à quarante ou cinquante lieues au-dessus des *Natchez* par eau , & à 15 ou 20 seulement par terre. Ne pouvant plus résister au froid extrême dont il étoit saisi , il sortit du bois à la faveur de la nuit pour aller se réchauffer dans une maison Francoise : Lorsqu'il en fut proche , il y entendit des voix de Sauvages , & il dé-

libéra s'il entreroit. Il s'y détermina néanmoins, aimant encore mieux périr de la main de ces barbares, que de mourir de faim & de froid. Il fut agréablement surpris lorsqu'il vit ces Sauvages s'empressez à lui rendre service, le combler d'amitiés, le plaindre, le consoler, lui fournir des vivres, des habits, & une pyrogue pour se sauver à la Nouvelle Orleans. C'étoient des *Yazous* qui revenoient de chanter le calumet aux *Oumas*. Le Chef le chargea de dire à M. Perrier qu'il n'y avoit rien à craindre de la part des *Yazous*, qu'ils ne perdroient pas l'esprit, c'est-à-dire, qu'ils demeureroient toujours attachés aux François, & qu'il partiroit incessamment avec sa troupe, pour avertir toutes les Pyrogues Françaises qui descendroient le fleuve, de se tenir sur leurs gardes contre les *Natchez*.

Nous crûmes long-temps que les promesses de ce Chef étoient bien sinceres, & nous ne craignions plus rien de la perfidie Indienne pour le poste des *Yazous*. Connoissez, mon R. P. quel est le génie des Sauvages, & si l'on peut se fier à leurs paroles, lors même qu'elles sont accompagnées des plus grandes démonstrations d'amitié. A peine furent-ils ren-



dus dans leur village , que chargés des présens qu'ils reçurent des *Natchez* , ils suivirent leur exemple , & imiterent leur trahison. Se joignant aux *Corroys* , ils convinrent ensemble d'exterminer les François: ils commencerent par le P. Souel leur Missionnaire commun , qui demeurait au milieu d'eux dans leur propre village. La fidélité des *Ofogoulas* , qui étoient alors à la chasse , n'a pas été ébranlée , & ils font maintenant village avec les *Tonikas*.

Le 11 de Décembre, le P. Souel revenant sur le soir de visiter le Chef , & se trouvant dans une ravine, reçut plusieurs coups de fusils , & tomba mort sur la place. Les Sauvages vinrent fondre aussitôt sur sa cabane pour la piller. Son Negre qui faisoit toute sa compagnie & toute sa défense , s'arma d'un couteau de bucheron pour empêcher le pillage , & blessa même un Sauvage. Cette action de zèle lui coûta la vie. Heureusement, il y avoit peu de mois qu'il avoit reçu le Baptême , & il menoit une vie très-chrétienne.

Ces Sauvages qui jusques-là avoient paru sensibles à l'affection que leur portoit le Missionnaire , se reprocherent sa mort dès qu'ils furent capables de ré-

flexion ; mais revenant à leur férocité naturelle , ils prirent la résolution de mettre le comble à leur crime en détruisant le poste François. » Puisque le  
» Chef noir est mort , s'écrierent - ils ,  
» c'est comme si tous les François étoient  
» morts , n'en épargnons aucun.

Dès le lendemain ils exécuterent leur barbare projet ; ils se rendirent de grand matin au fort qui n'étoit éloigné que d'une lieue. On crut qu'ils vouloient chanter le calumet au Chevalier des Roches , qui commandoit ce poste en l'absence de M. de Codere. Il n'y avoit que dix-sept hommes qui ne soupçonnoient aucune mauvaise volonté de la part des Sauvages ; ils furent tous égor-gés , & pas un n'échappa à la fureur de ces barbares. Ils accorderent néanmoins la vie à quatre femmes & à cinq enfans qu'ils y trouverent , & dont ils firent leurs esclaves.

Un de ces *Yazous* ayant dépouillé le Missionnaire , se revêtit de ses habits , & annonça bientôt aux *Natchez* , que sa nation avoit tenu sa parole , & que les François établis chez elle , étoient tous massacrés. On n'en douta presque plus dans cette ville , quand on y apprit ce qui venoit d'arriver au Pere Doutreleau.

Ce Missionnaire avoit pris le temps de l'hivernement des Sauvages pour venir nous voir, afin de régler quelques affaires de sa Mission. Il étoit parti le premier jour de cette année 1730, & ne croyant pas pouvoir arriver à temps pour dire la Messe chez le P. Souel, dont il ignoroit la destinée, il prit le parti de la dire auprès de l'embouchure de la petite riviere des *Yazous*, où il avoit cabané.

Comme il se préparoit à une si sainte action, on vit aborder une pyrogue de Sauvages; on leur demanda de quelle Nation ils étoient : *Yazous*, camarades des François, répondirent-ils, en faisant mille amitiés aux voyageurs qui accompagnoient le Missionnaire, & en leur présentant des vivres. Pendant que le Pere dresseoit son autel, il passa une compagnie d'outardes sur laquelle les voyageurs déchargèrent les deux seuls fusils qu'ils eussent, sans penser à les recharger, parce qu'on alloit commencer la Messe. Les Sauvages le remarquerent; ils se mirent derriere les voyageurs, comme s'ils avoient dessein d'entendre la Messe, quoiqu'ils ne fussent pas Chrétiens.

Au temps que le Pere disoit le *Kyrie*

*eleison*, les Sauvages firent leur décharge. Le Missionnaire se sentant blessé au bras droit, & voyant un des voyageurs tué à ses pieds, & les quatre autres en fuite, se mit à genoux pour recevoir le dernier coup de la mort qu'il regardoit comme certaine. Dans cette posture il essuya deux ou trois décharges. Quoique les Sauvages tiraissent sur lui presque à bout portant, ils ne lui firent point de nouvelles blessures. Se voyant donc comme miraculeusement échappé à tant de coups mortels, il prit la fuite ayant encore ses habits sacerdotaux, & sans autre défense qu'une grande confiance en Dieu, dont il venoit d'éprouver la protection toute particuliere. Il se jetta à l'eau; ayant avancé quelques pas, il saisit la pyrogue dans laquelle s'enfuyoient deux des voyageurs, qui le croyoient mort de tous les coups qu'ils avoient entendu tirer sur lui. En montant dans la pyrogue, & tournant la tête pour voir si on ne le suivoit pas de trop près, il reçut dans la bouche un coup de plomb à outardes, la plupart des grains s'applatirent contre ses dents, quelques-uns entrèrent dans les gencives & y resterent long-temps; j'y en ai vu deux moi-même. Le Pere Dou-

treteau, tout blessé qu'il étoit, se chargea de gouverner la pyrogue, & ses deux compagnons se mirent à ramer. Malheureusement l'un d'eux avoit eu en partant la cuisse cassée d'un coup de fusil, dont il est demeuré estropié.

Vous jugez bien, mon révérend Pere, que le Missionnaire & ses compagnons ne penserent plus à remonter la riviere; ils descendirent le Mississipi le plus vite qu'ils purent, & perdirent enfin de vue la pyrogue de leurs ennemis, qui les avoient poursuivis pendant plus d'une heure, en faisant un feu continuel sur eux, & qui se vanterent au village de les avoir tués. Les deux rameurs furent souvent tentés de se rendre; mais encouragés par le Missionnaire, ils firent peur à leur tour aux Sauvages. Une vieille arme qui n'étoit point chargée, ni en état de l'être, qu'ils leur montrèrent de temps en temps, leur fit faire souvent le plongeon dans leur pyrogue, & les obligea enfin de se retirer.

Dès qu'ils se virent débarrassés de leurs ennemis, ils panserent leurs plaies comme ils purent, & jettant dans le fleuve tout ce qu'ils avoient dans leurs pyrogues, pour s'éloigner plus aisément de cette rive meurtriere, ils ne conser-

verent que quelques morceaux de lard crud pour leur nourriture.

Leur dessein étoit de s'arrêter en passant aux *Natchez* ; mais ayant apperçu les maisons françoises ou abbatues ou brûlées, ils ne jugerent pas à propos d'écouter les complimens des Sauvages, qui du bord du fleuve les invitoient à mettre pied à terre : ils gagnèrent au plus vîte le large, & par-là ils évitèrent les coups qu'on tira inutilement sur eux. C'est alors qu'ils commencerent à se défier de toutes ces nations sauvages, & qu'ils résolurent de n'approcher de la terre qu'à la Nouvelle Orléans, & même, supposé que ces barbares s'en fussent rendus les maîtres, de dériver jusqu'à la Balize, où ils espéroient trouver quelque vaisseau françois à portée de recueillir les débris de la colonie.

En passant devant les *Tonikas*, ils s'éloignerent le plus qu'ils purent de leur bord ; mais ils furent découverts, & une pyrogue qu'on avoit dépêchée pour les reconnoître, ne fut pas longtemps sans les approcher. Leur crainte & leur défiance se renouvelèrent, & ils ne prirent le parti de s'arrêter, que quand ils s'apperçurent qu'on parloit fort bien françois dans cette pyrogue ;  
alors

alors ils revinrent de leur frayeur, & dans l'abattement où ils étoient, ils furent bien consolés de pouvoir mettre pied à terre. Ils y trouverent la petite armée françoise qui se formoit, des Officiers compatissans & tout-à-fait gracieux, un chirurgien & des rafraîchissemens : ils se refirent un peu après tant de dangers & de miseres, & ils profiterent dès le lendemain d'une pyrogue qu'on équipoit pour la *Nouvelle Orléans*.

Je ne puis vous exprimer, mon révérend Pere, quel fut mon saisissement, quand je vis le Pere Doutreleau le bras en écharpe, arriver de plus de quatre cens lieues, n'ayant que sa soutane qui ne fut point d'emprunt. Ma surprise augmenta au récit de ses aventures ; je le mis aussi-tôt entre les mains du frere Parisel, qui visita ses plaies, & qui les a pansées avec un grand soin & un prompt succès.

Le Missionnaire n'étoit point encore entièrement guéri de ses blessures, qu'il partit pour aller servir d'Aumônier à l'armée françoise, comme il l'avoit promis à Messieurs les Officiers qui l'en avoient prié. Il partagea avec eux les fatigues du siege des *Natchez*, & il y donna de nouvelles preuves de son

zele, de sa sagesse, & de son courage.

A son retour des *Natchez*, il vint se délasser ici pendant six semaines, qu'il trouva bien longues, & qui me parurent bien courtes. Il étoit dans l'impatience de retourner à sa chere Mission; mais il me fallut l'équiper généralement de tout ce qui est nécessaire à un Missionnaire, & il fut obligé d'attendre le convoi pour les Illinois. Les risques qu'on couroit sur le fleuve durant ce soulèvement des Sauvages, porterent M. le Commandant à défendre aux voyageurs d'aller par bandes séparées. Il partit le 16 Avril avec plusieurs autres en assez grand nombre, pour n'avoir rien à craindre des ennemis. J'appris en effet qu'ils s'étoient rendus au-dessus des *Akensas*, sans qu'il leur fût arrivé aucun accident.

Le plaisir de voir le Pere Doutreleau pour la premiere fois, & de le voir échappé à tant de périls, fut bien troublé par la vive douleur que je ressentois de la perte de deux Missionnaires, dont vous connoissiez aussi-bien que moi le mérite. Vous sçavez qu'à un très-aimable caractère, ils joignoient les qualités propres des hommes apostoliques; qu'ils étoient très-affectionnés à leur Mission;



qu'ils parloient déjà assez bien la langue des Sauvages; que leurs premiers travaux produisoient de grands fruits, & en auroient produit bien d'autres, puisque l'un & l'autre n'avoient gueres que trente-cinq à trente-six ans. Cette perte qui m'occupe uniquement, ne me permet pas même de penser à la perte que nous avons faite de leurs Negres & de leurs effets, quoiqu'elle dérange bien une Mission qui ne fait que de naître, & qui est dans des besoins que vous connoissez mieux que personne.

Au reste, il n'est rien arrivé à ces deux excellens Missionnaires que nous pleurons, à quoi ils ne se fussent préparés, lorsqu'ils se consacrerent aux Missions des Sauvages de cette colonie. Cette seule disposition, indépendamment de tout le reste, a mis sans doute une grande difference aux yeux de Dieu entre leur mort & celle de tant d'autres, qui ont été les martyrs du nom François. Aussi suis-je bien persuadé que la crainte d'un sort semblable ne rallentira point le zele de ceux de nos peres qui auroient la pensée de nous suivre, & ne détournera pas nos Supérieurs de se rendre aux saints desirs qu'ils auront de venir partager nos travaux.

Connoissant comme vous faites, mon Révérend Pere, la vigilance & les vues de M. notre Commandant, vous jugez bien qu'il ne s'est pas endormi dans les tristes conjonctures où nous nous trouvions. On peut dire sans flatterie qu'il s'est surpassé lui-même par les mouvemens continuels qu'il s'est donné, & par les sages mesures qu'il a prises pour venger le sang François, & pour prévenir les malheurs dont presque tous les postes de la colonie étoient menacés.

Aussi-tôt qu'il eut appris l'irruption imprévue des Sauvages *Natchez*, il en fit porter la nouvelle dans tous les postes, & jusqu'aux Illinois, non par la voie directe & ordinaire du fleuve qui étoit fermée, mais d'un côté par les *Natchitoches* & les *Akensas*; & de l'autre par la mobile & les *Tchicachas*; il invita les voisins nos alliés, & particulièrement les *Tchaclas*, à venger cette perfidie; il fournit d'armes & de munitions toutes les maisons de la ville & des habitations; il fit monter deux vaisseaux; sçavoir le Duc de Bourbon & l'Alexandre, vers les *Tonikas*. Ces vaisseaux étoient comme deux bonnes forteresses contre les insultes des Sauvages, & en cas d'attaque, deux asyles assurés pour

les femmes & pour les enfans; il fit faire un fossé d'enceinte autour de la ville, & il plaça des corps-de-garde à ses quatre extrémités; il forma pour sa défense plusieurs compagnies de milice bourgeoise, qui continuent de monter la garde tous les soirs. Comme il y avoit plus à craindre dans les concessions & les habitations que dans la ville, on s'y est fortifié avec plus de soin: il y a de bons forts aux *Chapitoulas*, aux *Cannes brûlées*, aux *Allemands*, aux *Bayagoulas*, & à la *Pointe coupée*.

D'abord M. notre Commandant n'écoutant que son courage, prit le dessein de se mettre à la tête des troupes, mais on lui représenta qu'il ne devoit point quitter la *Nouvelle Orléans* où sa présence étoit absolument nécessaire; qu'il y avoit à craindre qu'il ne prît envie aux *Tchaclas* de tomber sur la ville, si elle étoit dégarnie de troupes, & que les Negres, pour s'affranchir de l'esclavage, ne se joignissent à eux, ainsi que quelques-uns s'étoient joints aux *Natchez*. D'ailleurs il pouvoit être tranquille sur la conduite des troupes, M. le Chevalier de Loubois, dont il connoissoit l'expérience & la bravoure,

ayant été chargé de les commander.

Pendant que notre petite armée se rendoit aux *Tonikas*, sept cens *Tchačtas* ramassés & conduits par M. le Sueur, marchoient vers les *Natchez*; on fut informé par un parti de leurs gens, que ces Sauvages n'étoient nullement sur leurs gardes, & qu'ils passaient toutes les nuits à danser. Les *Tchačtas* les surprirent, & vinrent fondre sur eux le 27 Janvier à la pointe du jour; en moins de trois heures ils délivrèrent 59 personnes, tant femmes qu'enfans, avec le Tailleur & le Charpentier, & 106 Nègres ou Nègresses avec leurs enfans; ils firent 18 *Natchez* esclaves, & leverent 60 chevelures; ils en auroient levé davantage, s'ils ne s'étoient pas attachés à délivrer les esclaves, comme on le leur avoit recommandé. Ils n'eurent que deux hommes de tués, & sept ou huit de blessés. Ils se camperent avec leur prise à la concession de sainte-Catherine, dans un simple parc fermé de pieux. La victoire eût été complète, s'ils eussent attendu l'armée françoise, ainsi qu'on en étoit convenu avec leurs Députés.

Les *Natchez* se voyant attaqués par les formidables *Tchačtas*, regarderent

leur défaite comme certaine, ils se renfermerent dans deux forts, & passerent les nuits suivantes à danser leur danse de mort. Dans leurs harangues on les entendoit reprocher aux *Tchaâtas* leur perfidie, de ce qu'ils s'étoient déclarés en faveur des François, contre la parole qu'ils leur avoient donnée de s'unir à eux pour les détruire.

Trois jours avant cette action, le sieur Mesplex arriva aux *Natchez* avec cinq autres François : ils s'étoient offerts à M. de Loubois, pour aller leur porter des paroles de paix, afin de pouvoir sous ce prétexte s'informer de leurs forces & de leur situation présente. En descendant de la barque, ils rencontrèrent un parti, qui, sans leur donner le temps de parler, leur tua trois hommes, & fit les trois autres prisonniers. Le lendemain ils renvoyèrent un de ces prisonniers avec une lettre, par laquelle ils demandoient pour ôtage le sieur Broutin, qui avoit autrefois commandé chez eux, & le chef des *Tonikas* : de plus ils exigeoient pour la rançon des femmes, des enfans & des esclaves deux cens fusils, deux cens barrils de poudre, deux cens barrils de balles, deux mille pierres à fusil, deux cens couteaux,

deux cens haches , deux cens pioches , vingt quarts d'eau-de-vie , vingt barriques de vin , vingt barrils de vermillon , deux cens chemises , vingt pieces de limbourg , vingt pieces de toile , vingt habits galonnés sur les coutures , vingt chapeaux bordés avec des plumets , & cent habits plus simples. Leur dessein étoit d'égorger les François qui apporteroient ces marchandises. Dès le même jour ils brûlerent avec la dernière inhumanité le sieur Mesplex & son compagnon.

Le 8 Février , les François avec les *Tonikas* , & quelques autres petites Nations qui sont vers le bas du Mississipi , arriverent aux *Natchez*. Ils s'emparerent de leur temple dédié au soleil.

L'impatience & l'indocilité des *Tchactas* , lesquels , comme presque tous les Sauvages , ne sont capables que d'un coup de main , & ensuite se retirent ; le trop petit nombre de soldats François qui se trouverent accablés de fatigues ; le manque de vivres que les Sauvages voloient aux François ; le défaut de munitions dont on ne pouvoit rassasier les *Tchactas* , qui en dépensent une partie inutilement , & qui mettoient

l'autre en réserve pour la chasse ; la résistance des *Natchez* qui s'étoient bien fortifiés , & qui se battoient en désespérés ; tout cela déterminà à écouter les propositions que firent les assiégés après sept jours de tranchée ouverte. Ils menaçoient , si nous persistions dans le siège , de brûler ce qui leur restoit de François , & ils s'offrirent de les rendre , si nous voulions retirer nos sept pieces de canons , qui , dans le fond , faute d'un bon canonnier , & dans les circonstances présentes , n'étoient guere propres qu'à leur faire peur.

Les propositions furent acceptées & accomplies de part & d'autre. Le 25 Février , les assiégés remirent fidèlement tout ce qu'ils avoient promis , & les assiégeans se retirèrent avec leurs canons dans un petit fort qu'on éleva promptement sur l'Escôre auprès du fleuve , pour inquiéter toujours les *Natchez* , & pour assurer le passage aux voyageurs. M. Perrier en donna le commandement à M. Dartaguet , pour reconnoître l'intrépidité avec laquelle , durant le siège , il s'exposoit aux plus grands dangers , & bravoit par-tout la mort.

Avant que les *Tchaïtas* se détermi-

naissent à donner sur les *Natchez*, ils étoient allés chez eux porter le calumet. Ils y furent reçus d'une manière assez nouvelle : ils les trouverent eux & leurs chevaux parés de chasubles & de devants d'autel : plusieurs portoient à leur col des patenes, buvoient & donnoient à boire de l'eau-de-vie dans des calices & des ciboires. Les *Tchaëtis* eux-mêmes, quand ils eurent pillé nos ennemis, renouvelèrent cette profanation sacrilège, en faisant dans leurs danses & dans leurs jeux le même usage de nos ornemens & de nos vases sacrés. On n'en a pu retirer qu'une petite partie. La plupart de leurs chefs sont venus ici pour se faire payer des chevelures qu'ils ont levées, & des François ou des Negres qu'ils ont délivrés. Ils nous ont fait acheter bien cher leurs petits services, & ne donnent guere envie de les employer dans la suite, d'autant plus qu'ils ont paru beaucoup moins braves que les petites Nations, dont ils ne se font redouter que par leur grand nombre. Les maladies diminuent tous les ans cette Nation, qui est maintenant réduite à trois ou quatre mille guerriers. Depuis que ces Sauvages ont fait connoître ici leur



caractere , on ne peut plus les souffrir : ils sont insolens , féroces , dégoûtans , importuns & insatiables. On plaint & on admire tout à la fois nos Missionnaires , de renoncer à toute société , pour n'avoir que celle de ces Barbares.

J'ai renouvelé connoissance avec *Paatlako* un des chefs , & avec un grand nombre d'autres *Tchaâtas*. Ils m'ont rendu beaucoup de visites intéressées , & m'ont souvent répété à-peu-près le même compliment qu'ils me firent il y a plus d'un an , lorsque je les quittai. « Nos cœurs & ceux de nos enfans » pleurent , m'ont-ils dit , depuis que » nous ne te voyons plus ; tu com- » mençois à avoir de l'esprit comme » nous , tu nous entendois , & nous » t'entendions , tu nous aimes , & nous » t'aimons ; pourquoi nous as-tu quitté ? » Que ne reviens-tu ? Allons viens-t'en » avec nous ». Vous sçavez , mon Révérend Pere , que je ne pouvois répondre à leurs desirs : ainsi je leur dis simplement que je les irai rejoindre dès que je le pourrai ; qu'après tout je ne suis ici que de corps , & que mon cœur est demeuré chez eux : « cela est » bon , repartit un de ces Sauvages ,

» mais cependant ton cœur ne nous  
» dit rien, il ne nous donne rien »,  
C'est toujours là qu'ils en reviennent ;  
ils ne nous aiment , & ne nous trouvent  
de l'esprit qu'autant que nous leur  
donnons.

Il est vrai que *Paatlako* a combattu  
avec beaucoup de valeur contre les  
*Natchez* , il y a même reçu un coup  
de fusil dans les reins : pour le consoler  
de sa blessure , on l'a reçu avec  
plus d'estime & d'amitié que les autres.  
A peine s'est-il vu dans son village ,  
qu'enflé de ces légères marques de distinction ,  
il a dit au Pere Baudouin ,  
que toute la *Nouvelle Orléans* avoit été  
dans d'étranges allarmes au sujet de sa  
maladie , & que M. Perrier a informé  
le Roi de sa bravoure & des grands  
services qu'il a rendus dans la dernière  
expédition. A ces traits , je reconnois  
le génie de cette Nation ; c'est la pré-  
sompion & la vanité même.

On a abandonné aux *Tchaçtas* trois  
Negres des plus mutins ; & qui s'étoient  
déclarés le plus pour les *Natchez* ; ils les  
ont brûlé vifs avec une cruauté qui a in-  
spiré à tous les Negres une nouvelle hor-  
reur des Sauvages : il en peut resulter un  
bien pour la sûreté de la Colonie. Les

*Tonikas* & les autres petites Nations ont remporté de nouveaux avantages sur les *Natchez*, & y ont fait plusieurs prisonniers: ils ont brûlé trois femmes & quatre hommes, après leur avoir levé la chevelure. On dit que le peuple commence à s'accoutumer à un spectacle si barbare.

On ne put s'empêcher d'être attendri, lorsqu'on vit arriver en cette ville les femmes Françoises, que les *Natchez* avoient fait leurs esclaves : les miseres qu'elles ont souffertes étoient peintes sur leurs visages : cependant il paroît qu'elles les ont bientôt oubliées : du moins plusieurs d'entr'elles se sont fort pressées de se remarier, & on assure qu'il y a eu de grandes démonstrations de joie à leurs nôces.

Les petites filles que nul des habitans n'a voulu adopter, ont grossi le troupeau intéressant des orphelines que les Religieuses élèvent. Le grand nombre de ces enfans ne sert qu'à augmenter leur charité & leurs attentions. On leur a fait une classe séparée, & on leur a donné deux maîtresses particulières.

Il n'y en a pas une de cette sainte Communauté, qui ne soit charmée d'avoir passé les mers, ne dût-elle faire ici d'autre bien que celui de conserver

ces enfans dans l'innocence, & de donner une éducation polie & chrétienne à de jeunes Françoises qui risquoient de n'être gueres mieux élevées que des esclaves. On fait espérer à ces saintes filles qu'avant la fin de l'année elles occuperont la maison neuve qu'on leur destine, & après laquelle elles soupirent depuis long-temps.

Quand elles y feront une fois logées, à l'instruction des pensionnaires, des orphelines, des filles du dehors & des Negresses, elles ajouteront encore le soin des malades de l'hôpital, & d'une maison de refuge pour les femmes de vertu suspecte : peut-être même que dans la suite elles pourront aider à donner régulièrement chaque année la retraite à un grand nombre de dames, selon le goût que nous leur en avons inspiré.

Tant d'œuvres de charité suffiroient pour occuper en France plusieurs communautés & des instituts différens. Que ne peut point un grand zele ? Ces divers travaux n'étonnent point sept Ursulines, & elles comptent de les soutenir avec la grace de Dieu, sans que l'observance religieuse en souffre. Pour moi je crains fort, que s'il ne leur vient pas du secours, elles ne succombent sous le

poids de tant de fatigues. Ceux qui avant que de les connoître, disoient qu'elles venoient trop tôt, & en trop grand nombre, ont bien changé de sentimens & de langage : témoins de leur conduite édifiante, & des grands services qu'elles rendent à la Colonie, ils trouvent qu'elles sont venues trop tard, & qu'il n'en sçauroit trop venir de la même vertu & du même mérite.

Les *Tchikachas*, Nation brave, mais perfide, & peu connue des François, ont tâché de débaucher la Nation Illinoise : ils ont même fondé quelques particuliers, pour voir s'ils ne pourroient pas l'attirer au parti des Sauvages ennemis de notre Nation. Les Illinois leur ont répondu qu'ils sont presque tous de la priere; (c'est-à-dire, selon leur maniere de s'exprimer, qu'ils sont Chrétiens) & que d'ailleurs ils sont inviolablement attachés aux François, par les alliances que plusieurs de leur Nation ont contractées avec eux, en épousant leurs filles.

« Nous nous mettrons toujours, ajoutent-ils, au-devant des ennemis des François; il faudra nous passer sur le ventre pour aller à eux, & nous frapper nous mêmes au cœur avant

» que de leur porter un seul coup » :

Leur conduite s'est soutenue & n'a point démenti leurs paroles. A la première nouvelle de la guerre des *Natchez* & des *Yazous*, ils sont venus ici pleurer les Robes noires (1) & les François', & offrir les services de leur nation à M. Perrier, pour vanger la mort des François. Je me trouvai au gouvernement à leur arrivée, & je fus charmé des harangues qu'ils firent. *Chikagou*, que vous avez vu à Paris, étoit à la tête des *Mitchigamias*, & *Mamantouensa* à la tête des *Kaskakias*.

*Chikagou* parla le premier. Il étendit dans la salle un tapis de peau de biche, bordé de porc-épis, sur lequel il mit deux calumets, avec divers agrémens sauvages, qu'il accompagna d'un présent à l'ordinaire. « Voilà, dit-il, en » montrant ces deux calumets, deux » paroles que nous t'apportons, l'une » de Religion, & l'autre de paix ou » de guerre, selon que tu l'ordonneras. » Nous écoutons avec respect les Com- » mandans, parce qu'ils nous portent » la parole du Roi notre Pere; & plus

---

(1) C'est ainsi qu'ils nomment les Missionnaires.

» encore les Robes noires , parce qu'ils  
 » nous portent la parole de Dieu même ,  
 » qui est le Roi des Rois. Nous sommes  
 » venus de bien loin pleurer avec toi la  
 » mort des François , & t'offrir nos  
 » Guerriers pour frapper sur les Nations  
 » ennemies que tu voudras nous marquer.  
 » Tu n'as qu'à parler. Quand je passai  
 » en France, le Roi me promit sa pro-  
 » tection pour la Priere , & me recom-  
 » manda de ne la quitter jamais ; je m'en  
 » souviendrai toujours. Accorde-nous  
 » aussi ta protection pour nous & pour  
 » nos Robes noires ». Il exposa ensuite  
 les sentimens édifiants dont il étoit péné-  
 tré sur la Religion, que l'Interprête Bail-  
 larjon nous fit à demi entendre en très-  
 mauvais François.

*Mamantouensa* parla ensuite ; sa ha-  
 rangue étoit laconique , & d'un style  
 bien différent de celui des Sauvages ,  
 qui répètent cent fois la même chose  
 dans le même discours.

« Voilà , dit-il, en adressant la parole  
 » à M. Perrier , deux jeunes esclaves  
 » *Padoukas* , quelques pelleteries , &  
 » d'autres bagatelles ; c'est un petit pré-  
 » sent que je te fais ; mon dessein n'est  
 » pas de t'engager à m'en faire un plus  
 » grand : tout ce que je te demande ,

» c'est ton cœur & ta protection ; j'en  
» suis plus jaloux que de toutes les mar-  
» chandises du monde , & quand je te  
» la demande , c'est uniquement pour la  
» Priere. Mes sentimens sur la guerre  
» sont les mêmes que ceux de *Chikagou* ,  
» qui vient de parler : vainement répé-  
» terois-je ce que tu viens d'entendre ».

Un autre vieux Chef , qui avoit l'air d'un ancien Patriarche , se leva aussi : il se contenta de dire qu'il vouloit mourir comme il avoit toujours vécu , dans la Priere. « La dernière parole , ajouta-t-il ,  
» que nous ont dit nos Peres , étant sur  
» le point de rendre le dernier soupir ,  
» c'est d'être toujours attachés à la  
» Priere , & qu'il n'y a point d'autre  
» moyen d'être heureux en cette vie , &  
» bien plus encore dans l'autre après la  
» mort ».

M. Perrier , qui a de grands sentimens de Religion , écoutoit avec un sensible plaisir ces harangues sauvages : il s'abandonna aux mouvemens de son cœur , sans avoir besoin de recourir aux détours & aux déguisemens qui sont souvent nécessaires quand on traite avec le commun des Sauvages. A chaque harangue , il fit une réponse telle que ces bons Chrétiens pouvoient la souhaiter : il les



remercia de leurs offres de service pour la guerre , étant assez forts contre les ennemis qui occupent le bas du fleuve ; mais il les avertit de se tenir sur leurs gardes , & de prendre notre défense contre ceux qui habitent le haut du même fleuve.

On se défie toujours des Sauvages appelés *Renards* , quoiqu'ils n'osent plus rien entreprendre , depuis que le Pere Guignas a détaché de leur parti les Nations des *Kikapoux* & des *Maskoutins*. Vous sçavez , mon Révérend Pere , qu'étant en Canada , il eut le courage de pénétrer jusques chez les *Sioux* , Sauvages errans vers la source du Mississipi , à environ huit cens lieues de la *Nouvelle Orléans* , & à six cens lieues de *Quebec*. Obligé d'abandonner cette Mission naissante , par le mauvais succès qu'avoit eu l'entreprise contre les *Renards* , il descendit le fleuve pour se rendre aux *Illinois*. Le 15 Octobre de l'année 1728 , il fut arrêté à mi-chemin par les *Kikapoux* & les *Maskoutins*. Pendant cinq mois qu'il fut captif chez ces Sauvages , il eut beaucoup à souffrir & tout à craindre. Il vit le moment où il alloit être brûlé vif , & il se préparoit à finir sa vie dans cet horrible tourment , lors-

qu'il fut adopté par un vieillard , dont la famille lui sauva la vie , & lui procura la liberté. Nos Missionnaires , qui étoient chez les Illinois , ne furent pas plutôt instruits de sa triste situation, qu'ils lui procurèrent tous les adoucissmens qu'ils purent. Tout ce qu'il reçut , il l'employa à gagner les Sauvages : il y réussit , jusqu'à les engager même à le conduire chez les Illinois , & à y venir faire la paix avec les François & les Sauvages de ce quartier. Sept ou huit mois après la conclusion de cette paix , les *Maskoutins* & les *Kikapoux* revinrent encore chez les Illinois , & emmenerent le Pere Guignas pour passer l'hyver avec eux , d'où , selon les apparences , il retournera en Canada. Ces fatigans voyages l'ont extrêmement vieilli ; mais son zèle , plein de feu & d'activité , semble lui donner de nouvelles forces.

Les Illinois n'eurent point d'autre maison que la nôtre , pendant les trois semaines qu'ils demeurèrent dans cette ville : ils nous charmerent par leur piété ; & par leur vie édifiante. Tous les soirs ils récitoient le chapelet à deux chœurs , & tous les matins ils entendoient ma Messe , pendant laquelle , sur-tout les Dimanches & les Fêtes , ils chantoient

différentes prières de l'Eglise conformes aux différens Offices du jour ; à la fin de la Messe , ils ne manquoient jamais de chanter de tout leur cœur la prière pour le Roi. Les Religieuses chantoient le premier couplet latin sur le ton ordinaire du chant Gregorien , & les Illinois continuoient les autres couplets en leur langue , sur le même ton. Ce spectacle , qui étoit nouveau , attiroit grand monde dans l'Eglise , & inspiroit une tendre dévotion. Dans le cours de la journée , & après le souper , ils chantoient souvent ou seuls ou tous ensemble , diverses prières de l'Eglise , telles que sont le *Dies iræ* , &c. *Vexilla Regis* , &c. *Stabat Mater* , &c. A les entendre , on s'appercevoit aisément qu'ils avoient plus de goût & de plaisir à chanter ces saints Cantiques , que le commun des Sauvages , & même beaucoup de François n'en trouvent à chanter des chansons frivoles & souvent dissolues.

On seroit étonné , comme je l'ai été moi-même en arrivant dans cette Mission , de voir qu'un grand nombre de nos François ne sont pas , à beaucoup près , si bien instruits de la Religion que le sont ces Néophytes : ils n'ignorent presque aucune des histoires de l'ancien &

du nouveau Testament : ils ont d'excellentes méthodes d'entendre la sainte Messe & de recevoir les Sacremens ; leur Catéchisme , qui m'est tombé entre les mains , avec la traduction littérale qu'en a fait le Pere le Boullanger , est un parfait modele pour ceux qui en auroient besoin dans leurs nouvelles Missions. On n'a laissé ignorer à ces bons Sauvages aucun de nos Mysteres & de nos devoirs : on s'est attaché au fond & à l'essentiel de la Religion , qu'on leur a exposé d'une maniere également instructive & solide.

La premiere-pensée qui vient à ceux qui connoissent ces Sauvages , c'est qu'il en a bien dû coûter , & qu'il en coûte bien encore aux Missionnaires , pour les former de la sorte au Christianisme. Mais leur assiduité & leur patience est abondamment récompensée par les bénédictions qu'il plaît à Dieu de répandre sur leurs travaux. Le Pere le Boullanger me mande qu'il est obligé , pour la seconde fois , d'augmenter considérablement son Eglise , par le grand nombre de Sauvages qui , chaque année , reçoivent le Baptême.

Le premier jour que les Illinois virent les Religieuses , *Mamantouensa* , appercevant auprès d'elles une troupe de pe-

tites filles, « je vois bien, leur dit-il, » que vous n'êtes pas des Religieuses » fans deffein ». Il vouloit dire qu'elles n'étoient pas de simples folitaires qui ne travaillent qu'à leur propre perfection. « Vous êtes, leur ajouta-t-il, comme » les Robes noires, nos Peres ; vous » travaillez pour les autres. Ah ! si » nous avions là-haut deux ou trois » de vous autres, nos femmes & nos » filles auroient plus d'esprit, & feroient » meilleures Chrétiennes. Hé bien ! lui » répondit la Mere Supérieure, choi- » fiffez celles que vous voulez. Ce » n'est point à nous à choisir, répondit » *Mamantouensa*, c'est à vous qui les » connoiffez. Le choix doit tomber fur » celles qui font le plus attachées à Dieu, » & qui l'aiment davantage ».

Vous jugez affez, mon Révérend Pere, combien ces saintes filles furent charmées de trouver dans un Sauvage des sentimens si raisonnables & si chrétiens. Ah ! qu'il faudra de temps & de peines pour apprendre aux *Tchaïtas* à penser & à parler de la forte. Ce ne peut être que l'ouvrage de celui qui fçait, quand il lui plaît, changer les pierres en enfans d'Abraham.

*Chikagou* garde précieusement, dans

une bourse faite exprès, la magnifique tabatiere que feu Madame la Duchesse d'Orléans lui donna à Versailles. Quelque offre qu'on lui en ait faite, il n'a jamais voulu s'en défaire; attention bien remarquable dans un Sauvage, dont le caractère est de se dégoûter bien-tôt de tout ce qu'il a, & de désirer passionnément ce qu'il voit & ce qu'il n'a pas.

Tout ce que *Chikagou* a raconté de la France à ses compatriotes, leur a paru incroyable. « On t'a payé, lui disoit-on, » pour nous faire accroire toutes ces » belles fictions. Nous voulons bien » croire, lui disoient ses parens, & » ceux à qui sa sincérité étoit moins » suspecte, que tu as vu tout ce que » tu nous dis; mais il faut qu'un charme » t'ait fasciné les yeux; car il n'est pas » possible que la France soit telle que » tu nous la dépeins ». Lorsqu'il disoit qu'en France il y a cinq cabanes les unes sur les autres, & qu'elles sont aussi élevées que les plus grands arbres; qu'il y a autant de monde dans les rues de Paris, que de brins d'herbes dans les prairies, & de maringouins dans les bois; qu'on s'y promene, & qu'on fait même de longs voyages dans des cabanes de cuirs ambulantes; on ne le croyoit

croyoit pas plus que lorsqu'il ajoutoit qu'il avoit vu de longues cabanes pleines de malades , où d'habiles Chirurgiens faisoient les plus belles cures. « Ecoutez , » leur disoit-il plaisamment, vous manque-t-il un bras , une jambe, un œil , une dent , une poitrine , si vous étiez en France , on vous en remettrait d'autres , sans qu'il y parût ». Ce qui a le plus embarrassé *Mamantouensa*, quand il a vu des vaisseaux , c'est de sçavoir comment , de la terre où l'on construit ces vaisseaux , on peut les lancer à l'eau , & où l'on peut trouver assez de bras pour jeter , & sur-tout pour lever des ancres d'un poids si énorme. On lui expliqua l'un & l'autre , & il admira le génie des François qui étoient capables de si belles inventions.

Ces Illinois partirent le dernier jour de Juin : ils pourront bien se joindre aux *Akensas* , pour tomber sur les *Yazous* & sur les *Corroys*. Ceux-ci s'étant mis en chemin pour se retirer chez les *Tchikachas* , où ils portoient les chevelures françoises qu'ils avoient enlevées , furent surpris en route par les *Tchatchoumas* & par quelques *Tchaclas* , qui leur leverent dix-huit chevelures , & délivrerent les femmes françoises avec leurs

enfans. Quelque temps après , ils furent encore attaqués par un parti d'*Akenfas* , qui leur leverent quatre chevelure , & firent plusieurs femmes prisonnières. Ces bons Sauvages rencontrèrent à leur retour deux Pyrogues de chasseurs François : ils les frolerent , selon leur coutume , depuis la tête jusqu'aux pieds , en pleurant la mort des François & celle de leur Pere en Jesus-Christ. Ils jurèrent que pendant qu'il y auroit un *Akenfa* au monde , les *Natchez* & les *Yazous* ne seroient point sans ennemis. Ils montrèrent une cloche & quelques livres , qu'ils apportoitent , disoient-ils , pour le premier Chef noir qui viendra dans leur village. C'est tout ce qu'ils avoient trouvé dans la cabane du Pere Souel.

J'étois en peine de sçavoir ce que ces Barbares avoient fait du corps de ce Missionnaire : mais une femme françoise , qui étoit alors leur esclave , m'a appris qu'elle les a enfin engagés à lui donner la sépulture. » Je l'ai vu , m'a-t-elle dit » plusieurs fois , couché sur le dos dans » les cannes assez près de sa maison , on » ne lui avoit ôté que sa soutanne. Quoi- » qu'il fût mort depuis quinze jours , » il avoit la peau aussi blanche & les



» joues aussi vermeilles que s'il eût été  
 » simplement endormi : Je fus tentée.  
 » d'examiner où il avoit reçu le coup,  
 » mais le respect arrêta ma curiosité :  
 » je me mis un moment à genoux, &  
 » j'emportai son mouchoir qui étoit  
 » auprès de lui ».

Les fideles *Akenfas* pleurent tous les jours dans leur village la mort du P. du Poisson : ils demandent , avec les dernières instances , un autre Missionnaire : on ne peut pas se dispenser de l'accorder à une Nation si aimable, & de tout temps très-attachée aux François ; d'une pudeur que les autres Nations ignorent, & qui n'a d'obstacle particulier au Christianisme , que son extrême penchant pour la jonglerie.

Vous ne devineriez pas , mon Révérend Pere , qu'on a tâché de nous consoler dans notre juste douleur, en nous félicitant de ce que notre perte n'avoit pas été plus générale. En effet , les deux chers Missionnaires que nous pleurons , ne paroissent pas à beaucoup près être aussi exposés à la cruauté des Sauvages , que le sont plusieurs autres , & surtout le P. de Guyenne, & encore plus le P. Baudouin.

Celui-ci est sans aucune défense au  
 D ij

milieu de la grande Nation des *Tchačtas*. On a toujours été dans une grande défiance de ces Sauvages , même dans le temps qu'ils faisoient pour nous la guerre aux *Natchez*. Maintenant ils sont devenus si fiers de leur prétendue victoire, que nous avons encore plus de besoin de troupes pour réprimer leur insolence, & les contenir dans le devoir , que pour achever d'exterminer nos ennemis déclarés.

Le P. de Guyenne , après bien des contradictions de la part des Sauvages du voisinage de la Caroline , s'étoit fait bâtir deux cabanes dans deux différens villages , pour être plus à portée d'apprendre leur langue & de les instruire ; elles viennent d'être abattues. Il sera enfin obligé de borner son zèle au Fort François des *Alibamons* , ou de chercher une moisson plus abondante sur les bords du Mississipi.

Il ne reste plus , mon Révérend Pere, que de vous informer de la situation de nos ennemis. Ils se sont réunis auprès de la riviere des *Ouachitas* , sur laquelle ils ont trois forts. On croit que les *Natchez* sont encore au nombre de 500 guerriers , sans compter leurs femmes & leurs enfans : ils n'étoient guere

que 700 avant la guerre ; il n'y a pas plus de quarante guerriers parmi les *Yazous* & les *Corroys*. Ils ont semé du maïs entre deux petites rivières qui coulent auprès de leurs forts : il ne faudroit que leur couper ce maïs pour les affamer pendant l'hiver ; mais la chose n'est pas aisée , à ce que disent les petites Nations qui les harcelent continuellement. Ce Pays est coupé de *Bayouks*, & remplis de cannes , où la quantité incroyable de maringouins ne permet pas de se tenir long-temps en embuscade.

Les *Natchez* qui s'étoient cantonnés dans leurs forts depuis la dernière expédition , commencent à reparoître. Outrés de ce qu'un parti d'*Oumas* & de *Bayagoulas* leur a enlevé une Pyrogue, où il y avoit sept hommes , une femme & deux enfans ; il sont allés en grand nombre près d'un petit fort , où ils ont surpris dix François & vingt Negres. Il n'y a eu qu'un petit soldat avec deux Negres qui se soit sauvé. Il avoit échappé au massacre que firent les *Natchez* en se cachant dans un four : il leur a échappé cette fois-ci en se cachant dans un tronc d'arbre.

Vous jugez bien , mon Révérend Pere , que cette guerre retarde l'établissement

françois : cependant on se flatte que ce malheur produira un plus grand bien, en déterminant la Cour à envoyer les forces nécessaires, pour tranquilliser la Colonie & la rendre florissante. Quoiqu'il n'y ait rien à craindre à la *Nouvelle Orléans*, ni des petites Nations voisines, dont nos seuls Negres viendroient à bout dans une matinée, ni même des *Tchañtas* qui n'oseroient s'exposer sur le lac en grand nombre : cependant une terreur panique s'est emparée de presque tous les esprits, sur-tout des femmes ; mais elles seront rassurées à l'arrivée des premières troupes de France que nous attendons incessamment. Pour ce qui est de nos Missionnaires, ils sont très-tranquilles : les périls auxquels ils se voyent exposés, semblent augmenter leur joie, & ranimer leur zèle. Souvenez-vous d'eux & de moi dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect, &c.



## L E T T R E

*Du Pere Vivier, Missionnaire aux Illinois,  
au Pere \* \* \*.*

MON CHER AMI,

P. X.

Quand on part de France pour les pays lointains, il n'en coûte rien pour faire des promesses à ses amis ; mais , arrivé au terme, ce n'est pas un petit embarras de les exécuter, sur-tout les premières années ; nous n'avons ici qu'une seule occasion tous les ans pour faire tenir nos lettres en France ; il faut donc consacrer une huitaine de jours à écrire sans relâche, si l'on veut effectuer toutes ses promesses. De plus, ce qu'on a à mander de ces pays-ci, est si peu curieux, si peu édifiant, que cela ne vaut pas la peine de mettre la plume à la main. C'est moins pour satisfaire votre curiosité, que pour répondre à l'amitié que vous me témoignez, que je vous écris aujourd'hui. Tâchons cependant de vous donner quelque idée du pays, de ses habitans & de nos occupations.

Les Illinois sont par le 39<sup>e</sup> degré de latitude septentrionale, environ à 9 degrés de la Nouvelle Orléans, Capitale de toute la Colonie ; le climat est à peu près comme celui de France, avec cette différence, que l'hiver y est moins long & moins continu, & les chaleurs un peu plus grandes en été ; le pays en général est entrecoupé de plaines & de forêts, & arrosé d'assez belles rivières. Le bœuf sauvage, le chevreuil, le cerf, l'ours, le dinde sauvage, abondent de toutes parts, en toute saison, excepté près des endroits qui sont habités : il faut aller pour l'ordinaire à une ou deux lieues pour trouver le chevreuil, & à sept ou huit pour trouver le bœuf. Pendant une partie de l'automne, pendant l'hiver, & une partie du printemps, le pays est inondé de cignes, d'outardes, d'oies, de canards de trois espèces, de pigeons sauvages, de farcelles & de certains oiseaux, gros comme des poules, qu'on appelle faisans en ce pays-ci ; mais que je nommerois plutôt gelinotes ; qui cependant ne valent pas les gelinotes d'Europe, à ce que je pense. Je ne parle pas des perdrix & des lievres, parce qu'on ne daigne pas tirer dessus. Les plantes, les arbres, les légumes qu'on

a apportées de France ou de Canada , y réussissent assez bien ; en général le pays peut produire toutes les choses nécessaires & même agréables à la vie.

Les habitans sont de trois especes : des François , des Negres & des Sauvages, sans parler des Metifs, qui naissent des uns & des autres pour l'ordinaire, contre la Loi de Dieu. Il y a cinq villages François, & trois villages de Sauvages, dans l'espace de vingt-une lieues, situés entre le Mississipi, & une autre riviere, qu'on appelle la riviere des Karkakiad. Dans les cinq villages François, il peut y avoir onze cens blancs, trois cens noirs, & une soixantaine d'esclaves rouges, autrement Sauvages. Les trois villages Illinois ne contiennent pas plus de huit cens Sauvages de tout âge. Les François habitués en ce pays-ci, sont appliqués, pour la plûpart, à la culture des terres : ils sèment du froment en quantité ; ils élèvent des bœufs venus de France, des cochons, des chevaux en grand nombre ; ce qui, outre la chasse, leur donne une grande aisance pour vivre. On ne craint point la famine en ce pays-ci : il y a toujours des vivres trois fois plus qu'on n'en peut consommer, outre le froment : le maïs,

autrement bled de Turquie , vient à foison tous les ans ; on transporte à la Nouvelle Orléans quantité de farines. Voyons les Sauvages en particulier ; on n'en a que de fausses idées en Europe ; à peine les croit-on des hommes. On se trompe grossièrement. Les Sauvages, & sur-tout les Illinois, sont d'un caractère fort doux & fort sociables : ils ont de l'esprit , & paroissent en avoir plus que la plûpart de nos paysans , autant au moins que la plûpart des François , ce qui provient de cette liberté dans laquelle ils sont élevés ; le respect ne les rend jamais timides ; comme il n'y a point de rang & de dignité parmi eux , tout homme leur paroît égal. Un Illinois parleroit aussi hardiment au Roi de France qu'au dernier de ses sujets ; la plûpart sont capables de soutenir une conversation avec qui que ce soit , pourvu qu'on ne traite point de matiere hors de leur sphere ; ils entendent très-bien raillerie ; ils ne sçavent ce que c'est que disputer & s'emporter en conversant ; jamais ils ne vous interrompent dans la conversation : je leur trouve bien des qualités qui manquent aux peuples civilisés. Ils sont distribués par cabanes ; une cabane est une espece de



chambre commune , où il y a communément quinze à vingt personnes ; ils vivent tous dans une grande paix , ce qui provient , en grande partie , de ce qu'on laisse faire à un chacun ce que bon lui semble. Depuis le commencement d'octobre jusqu'à la mi-mars , ils sont en chasse à quarante & cinquante lieues de leur village ; & à la mi-Mars , ils reviennent à leur village , alors les femmes font leurs semences du maïs ; pour les hommes , à la réserve de quelques petites chasses qu'ils font de temps en temps , ils menent une vie parfaitement oisive ; ils causent en fumant la pipe , & c'est tout. En général les Illinois sont fort paresseux & fort adonnés à l'eau-de-vie , ce qui est cause du peu de fruit que nous faisons parmi eux. Nous avons autrefois des Missionnaires dans les trois villages. Messieurs des Missions Etrangères sont chargés de l'un de ces trois villages ; nous avons abandonné le second faute de Missionnaire , & parce qu'on y faisoit fort peu de fruits : nous nous sommes bornés au troisieme , qui seul est plus considérable que les deux autres. Nous y sommes deux Prêtres ; mais la moisson ne répond pas à nos travaux. Si ces Missions n'ont point eu

plus de succès, ce n'est pas la faute de ceux qui nous ont précédé; car leur mémoire est encore en vénération parmi les François & les Illinois; cela vient peut-être du mauvais exemple des François, mêlés continuellement parmi ces peuples, de l'eau-de-vie qu'on leur vend, & sur-tout de leur caractère tout-à-fait ennemi de toute gêne, & par conséquent de toute Religion. Quand les premiers Missionnaires sont venus parmi les Illinois, nous voyons par les écrits qu'ils nous ont laissés, qu'ils comptoient cinq mille personnes de tout âge dans cette Nation, aujourd'hui on n'en compte pas deux mille; il faut noter qu'outre ces trois villages que je vous ai marqués, il en est un quatrième de la même Nation à quatre-vingt lieues d'ici, presque aussi considérable que les trois autres. Jugez par-là combien ils ont diminué dans l'espace de soixante ans. Je me recommande à vos saints sacrifices, en l'union desquels j'ai l'honneur d'être, &c.

*Aux Illinois, ce 8 Juin 1750.*



---

## L E T T R E

*Du Pere Vivier, de la Compagnie de Jesus ;  
à un Pere de la même Compagnie.*

Aux Illinois, le 17 Novembre 1750.

MON RÉVÉREND PERE,

*La paix de N. S.*

J'accepte avec plaisir la proposition que vous me faites. Les foibles mérites que je puis acquérir par mes travaux, je consens volontiers à vous en faire part, dans l'assurance que vous me donnez de m'aider de vos saintes prieres. Je gagne trop dans cette société, pour n'y pas entrer de tout mon cœur.

Un autre point que vous desirez, & sur lequel je vais vous satisfaire, c'est le détail de nos Missions. Nous en avons trois dans ces quartiers : une de Sauvages, une de François, une troisième qui est en partie de François & en partie de Sauvages.

La première est composée de plus de six cens Illinois, tous baptisés, à la

réserve de cinq ou six : mais l'eau-de-vie que leur vendent les François , surtout les soldats , malgré les détenfes réitérées de la part du Roi ; & ce qu'on leur en distribue quelque-fois , sous prétexte de les maintenir dans nos intérêts , a ruiné cette Mission , & a fait abandonner au plus grand nombre notre sainte Religion. Les Sauvages , & les Illinois en particulier , qui sont les plus doux & les plus traitables des hommes , deviennent , dans l'ivresse , des forcenés & des bêtes féroces. Alors ils se jettent les uns sur les autres , se donnent des coups de couteaux , se déchirent mutuellement. Plusieurs ont perdu leurs oreilles , quelques-uns une partie de leurs nés dans ces scènes tragiques. Le plus grand bien que nous faisons parmi eux , consiste dans le baptême que nous conférons aux enfans moribonds. Ma résidence ordinaire est dans cette Mission de Sauvages avec le Pere Guienne qui me sert de Maître dans l'étude de la langue Illinoisé.

La Cure Françoisé que dessert le Pere Vattrin , est de plus de quatre cens François de tout âge , & de plus de deux cens cinquante Negres. La troisième Mission est à soixante-dix lieues d'ici. Elle est

beaucoup moins considérable ; c'est le Pere Meurin qui en est chargé. Le reste de notre Mission de la Louisiane consiste dans une résidence à la Nouvelle Orléans , où demeure le Supérieur général de la Mission , un autre de nos Peres , avec deux Freres. Nous y avons une habitation assez considérable , & en assez bon état. C'est des revenus de cette habitation , joints aux pensions que nous fait le Roi , qu'on fournit aux besoins des Missionnaires.

Quand la Mission est suffisamment pourvue d'ouvriers ( qui dans cette colonie doivent être jusqu'au nombre de douze ) , on en entretient un aux Akanfas , un autre aux Tchactas , un troisieme aux Alibamons. Le Révérend Pere Baudouin , actuellement Supérieur général de la Mission , résidoit ci-devant parmi les Tchactas ; il a demeuré dix-huit ans parmi ces Barbares. Lorsqu'il étoit à la veille d'y faire quelque fruit , les soulevemens que les Anglois ont excité dans cette Nation , & le péril où il étoit évidemment exposé , ont obligé le Pere Vitri , alors Supérieur général , de concert avec M. le Gouverneur , à le rappeler à la Nouvelle Orléans. Aujourd'hui que les troubles commencent à

s'appaiser , on pense à rétablir cette Mission. Le Pere Moran étoit, il y a quelques années , aux Alibamons. L'impossibilité d'y exercer son ministère , tant à l'égard des Sauvages que des François, a engagé le Supérieur à le rappeler pour lui confier la direction des Religieuses & de l'hôpital du Roi dont nous sommes chargés.

Les Anglois commerceront , ainsi que les François , parmi les Sauvages Alibamons. Vous concevez quel obstacle ce peut être au progrès de la Religion ; Les Anglois sont toujours prêts à prêcher la controverse. Un pauvre Sauvage seroit-il en état de faire un choix, nous n'avons actuellement personne parmi les Akanfas. Tel est , mon Révérend Pere , l'état de notre Mission. Le reste de ma lettre sera une courte description de ce pays. J'y entrerai dans un détail peut-être assez peu intéressant pour vous , mais qui deviendrait utile à cette contrée , si le Gouvernement avoit égard à une partie de ce qu'il renferme.

L'embouchure du Mississipi est par le vingt-neuvième degré de latitude septentrionale. Le Roi y entretient une petite garnison & un Pilote pour recevoir

les vaisseaux , & les introduire dans le fleuve. La multitude des isles, des bancs, non de sable , mais de vase dont elle est remplie , en rend l'entrée difficile à quiconque ne l'a pas pratiquée. Il est question d'en trouver la passe , & il n'y a qu'un Pilote habitué dans l'endroit même , qui en ait une parfaite connoissance. Le Mississipi est difficile à remonter pour les vaisseaux. Outre que le flux de la mer ne s'y fait point sentir , il fait des circuits continuels ; de sorte qu'il faut ou se touer , ou avoir continuellement à ses ordres tous les rhombs de vent. Depuis le vingt-neuvieme jusqu'au trente-unieme degré de latitude , il ne m'a pas paru plus large que la Seine devant Rouen ; mais il est infiniment plus profond. En remontant , on le trouve plus large ; mais il a , à proportion , moins de profondeur. On lui connoît plus de sept cens lieues de cours du nord au sud. Au rapport des derniers Voyageurs , sa source , qui est à plus de trois cens lieues au nord des Illinois , est formée de la décharge de quelques lacs & marais.

Mississipi signifie grand fleuve en langue Illinoise. Il semble qu'il ait usurpé cette dénomination sur le Missouri.

Avant sa jonction avec cette rivière ; le Mississipi n'est pas considérable. Il a peu de courant : au lieu que le Missouri est plus large , plus profond , plus rapide , & prend sa source d'encore bien plus loin. Plusieurs rivières considérables se jettent dans le Mississipi ; mais il semble que le Missouri seul lui fournit plus d'eau que toutes ces rivières ensemble : en voici la preuve. L'eau de la plupart , je pourrois dire de toutes les rivières que reçoit le Mississipi , n'est que médiocrement bonne. Celle de plusieurs est positivement mal saine ; celle du Mississipi même , avant son alliance avec le Missouri , n'est pas des meilleures ; au contraire , l'eau du Missouri est la meilleure eau du monde : or celle du Mississipi depuis sa jonction avec le Missouri , jusqu'à la mer , devient excellente. Il faut donc que l'eau du Missouri soit la dominante. Les premiers Voyageurs venus par le Canada , ont découvert le Mississipi : voilà pourquoi celui-ci a acquis le surnom de grand aux dépens de la gloire de l'autre.

Les deux rives du Mississipi sont bordées , dans presque tout son cours , de deux lisières d'épaisses forêts , qui ont tantôt plus , tantôt moins de profon-



deur ; depuis une demi-lieue jusqu'à quatre lieues. Derrière ces forêts, vous trouvez des pays plus élevés, entrecoupés de plaines & de bois, où les arbres sont presque aussi clair semés que dans nos promenades publiques : ce qui provient en partie de ce que les Sauvages mettent le feu dans les prairies vers la fin de l'automne, lorsque les herbes sont desséchées. Le feu qui gagne de toutes parts, détruit la plupart des jeunes arbres : ce qui n'arrive pas dans les endroits plus voisins du fleuve, parce que le terrain y étant plus bas, & par là plus aquatique, les herbes conservent plus long-temps leur verdure, & sont moins accessibles aux atteintes du feu.

Les plaines & les forêts sont peuplées de bœufs sauvages qu'on rencontre par bandes, de chevreuils, de cerfs, d'ours, de tigres en petit nombre, de loups à foison, mais beaucoup plus petits que ceux d'Europe, & beaucoup moins entreprenans ; de chats sauvages, de dindes sauvages, de faisans & autres animaux moins connus & moins considérables. Le fleuve & toutes les rivières qui s'y jettent, ainsi que les lacs qui sont en grand nombre, mais qui chacun en particulier ont assez peu d'é-

tendue , font la retraite des castors , d'une quantité prodigieuse de canards de trois especes , de farcelles , d'outardes , d'oies , de cignes , de beccaffines & de quelques autres oiseaux aquatiques dont le nom n'est pas connu en Europe , sans parler des poissons de bien des especes qui y abondent.

Ce n'est qu'à quinze lieues au-dessus de l'embouchure du Mississipi , qu'on commence à appercevoir les premieres habitations françoises , les terres qui sont plus bas n'étant pas habitables. Elles sont situées sur les deux bords du fleuve jusqu'à la ville. Les terres , dans cet espace qui est de quinze lieues , ne sont pas toutes occupées ; il en est plusieurs qui attendent de nouveaux habitants. La nouvelle Orléans , Métropole de la Louisiane , est bâtie sur la rive orientale du fleuve : elle est de médiocre grandeur ; les rues en sont tirées au cordeau ; les maisons sont , les unes de brique , les autres de bois : elle est peuplée de François , de Negres & de quelques Sauvages esclaves , qui tous ensemble ne montent pas , à ce qui m'a paru , à plus de mille & deux cens personnes.

Le climat , quoiqu'infinement plus sup-

portable que celui des Isles , paroît pesant à un nouveau débarqué. Si le pays étoit moins chargé de forêts , sur-tout du côté de la mer , le vent du large qui y pénétreroit , tempéreroit beaucoup la chaleur. Le terroir en est fort bon ; presque toutes especes de légumes y viennent assez bien ; on y a de magnifiques orangers ; on y recueille de l'indigo , du maïs en abondance , du ris , des patates , du coton , du tabac. La vigne y pourroit réussir : du moins j'y ai vu d'assez bon muscat. Le climat est trop chaud pour le froment. Le bled sarrazin , le millet , l'avoine y réussissent parfaitement. On élève , dans le pays , toute espece de volailles , & les bêtes à cornes s'y sont fort multipliées. Les forêts sont aujourd'hui le plus grand & le plus sûr revenu de bien des habitants ; ils en tirent quantité de bois propres à la bâtisse , qu'ils préparent avec facilité & avec peu de frais , par le moyen de moulins à planches que plusieurs ont fait construire.

Vous observerez que le terrain , trente lieues au-dessous de la ville , & presque autant au-dessus , est singulièrement disposé. Dans presque tout le pays , le bord d'un fleuve est l'endroit le plus

bas : ici , au contraire , c'est l'endroit le plus élevé. Du fleuve à l'entrée des Cyprieres , qui sont des forêts , à plusieurs arpens derriere les habitations , il y a jusqu'à quinze pieds de pente. Voulez-vous arroser votre terre ? faites une saignée à la riviere , & une digue à l'extrémité de votre fossé ; en peu de temps elle se couvrira d'eau. Pour pratiquer un moulin , il n'est question non plus que d'une ouverture à la riviere ; l'eau s'écoule dans les Cyprieres jusqu'à la mer. Il ne faudroit cependant pas abuser par-tout de cette facilité ; l'eau ne trouvant pas toujours un écoulement facile , inonderoit à la fin les habitations.

A la nouvelle Orléans , rien n'est plus rare que les pierres : vous donneriez un louis pour en avoir une qui fût du pays , que vous ne la trouveriez pas ; on y substitue de la brique qu'on y fait. La chaux s'y fait de coquillages qu'on va chercher à trois ou quatre lieues sur le bord du lac Pontchartrain. On y trouve , chose assez singuliere , des montagnes de coquillages : il s'en trouve pareillement bien avant dans les terres , à deux ou trois pieds de la superficie. On fait descendre à la nouvelle Orléans , des pays d'en haut & des con-

trées adjacentes , du bœuf salé , du suif , du goudron , des pelleteries , de l'huile d'ours ; & en particulier de chez les Illinois , des farines & des lards. Il croît aux environs , & encore plus du côté de la Mobile , quantité d'arbres qu'on a nommés ciriers , parce que de leur graine on a trouvé le moyen d'extraire une cire qui , bien travaillée , iroit presque de pair avec la cire de France. Si l'usage de cette cire pouvoit s'introduire en Europe , ce seroit une branche de commerce bien considérable pour la colonie. Vous voyez par tous ces détails , qu'on peut faire quelque commerce à la Nouvelle Orléans. C'étoit beaucoup quand il entroit , les années précédentes , huit à dix navires dans le Mississipi ; il y en est entré plus de quarante cette année , la plupart de la Martinique & de Saint-Domingue ; ils sont venus se charger surtout de bois & de briques , pour réparer deux incendies arrivés , dit-on , dans ces deux isles par le feu du Ciel.

En remontant le fleuve , on trouve , au-dessus de la Nouvelle Orléans , des habitations Françoises comme au-dessous. L'établissement le plus considérable est une petite colonie d'Allemands

qui en est à dix lieues. La Pointe coupée est à trente-cinq lieues des Allemands : on y a construit un fort de pieux , où l'on entretient une petite garnison. On compte soixante habitations rangées dans l'espace de cinq à six lieues sur le bord occidental du fleuve. A cinquante lieues de la Pointe coupée , sont les Natchez ; nous n'y avons plus qu'une garnison emprisonnée , pour ainsi dire , dans un fort , par la crainte des Chicachats & autres Sauvages ennemis. Il y avoit autrefois une soixantaine d'habitations , & une Nation sauvage assez nombreuse , du nom de Natchez , qui nous étoit fort attachée , & dont on tiroit de grands services ; la tyrannie qu'un Commandant François entreprit d'exercer sur eux , les poussa à bout. Un jour ils firent main basse sur tous les François , à la réserve de quelques-uns qui se déroberent par la fuite. Un de nos Peres qui descendoit le Mississipi , & qu'on pria de séjourner pour dire la Messe le Dimanche , fut enveloppé dans le massacre. Depuis ce temps-là , on s'est vengé de ce coup par la destruction presque totale de la Nation Natchez : il n'en reste plus que quelques-uns répandus parmi les

Chicachats

Chicachats & les Chéraquis, où ils sont précairement presque comme esclaves.

A la Pointe coupée, & encore plus aux Natchez, il croît d'excellent tabac. Si, au lieu de tirer des étrangers le tabac qui se consomme en France, on le tiroit de ce pays-ci, on en auroit de meilleur; on épargneroit l'argent qu'on fait sortir pour cela du Royaume, & on établiroit la colonie.

A cent lieues au-dessus des Natchez, sont les Akanfas, Nation sauvage, d'environ quatre cens guerriers. Nous avons près d'eux un fort avec garnison, pour rafraîchir les convois qui montent aux Illinois. Il y avoit quelques habitans; mais au mois de Mai 1648, les Chicachats, nos irréconciliables ennemis, secondés de quelques autres barbares, ont attaqué subitement ce poste; ils ont tué plusieurs personnes, en ont emmené treize en captivité; le reste s'est sauvé dans le fort, dans lequel il n'y avoit pour lors qu'une douzaine de soldats. Ils ont fait mine de vouloir l'attaquer; mais à peine eurent-ils perdu deux de leurs gens, qu'ils battirent en retraite. Leur Tambour étoit un déserteur François, de la garnison même des Akanfas.

On compte, des Akanfas aux Illinois,

près de cent cinquante lieues : dans toute cette étendue de pays, vous ne trouvez pas un hameau ; cependant, pour nous en assurer la possession, il feroit bien à propos que nous eussions quelque bon fort sur l'Ouabache, le seul endroit par où les Anglois puissent entrer dans le Mississipi.

Les Illinois sont par les 38 degrés 15 minutes de latitude. Le climat, bien différent de celui de la Nouvelle Orléans, est à peu près semblable à celui de la France : les grandes chaleurs s'y font sentir un peu plutôt & plus vivement ; mais elles ne sont ni constantes ni durables. Les grands froids arrivent plus tard. En hiver, quand le nord souffle, le Mississipi gele à porter les charrettes les plus chargées ; mais ces froids ne sont pas de durée. L'hiver est ici une alternative de froid piquant & de temps assez doux, selon que regnent les vents du nord & de midi, qui se succèdent assez régulièrement. Cette alternative est fort nuisible aux arbres fruitiers. Il fera un temps fort doux, même un peu chaud, dès la mi-Février ; les arbres entrent en sève, se couvrent de fleurs ; survient un coup de vent du nord qui détruit les plus belles espérances.



Le terroir est fertile : toute espèce de légumes y réussiroit presque aussi-bien qu'en France, si on les cultivoit avec soin. Le froment n'y donne cependant communément que depuis cinq jusqu'à huit pour un ; mais il est à remarquer que les terres sont cultivées fort négligemment ; & que depuis trente ans qu'on les travaille , on ne les a jamais fumées. Ce médiocre succès du froment provient encore davantage des brouillards épais & des chaleurs trop précipitées : mais en dédommagement le maïs, connu en France sous le nom de bled de Turquie, y réussit merveilleusement bien : il donne plus de mille pour un ; c'est la nourriture des animaux domestiques, des esclaves & de la plupart des naturels du pays, qui en mangent par régal. Le pays produit trois fois plus de vivres qu'il n'en peut consommer. Nulle part la chasse n'est plus abondante ; depuis la mi-Octobre jusqu'à la fin de Mars, on ne vit presque que de gibier , sur-tout de bœuf sauvage & de chevreuil.

Les bêtes à cornes y ont extrêmement multiplié ; elles ne coûtent pour la plupart ni soin ni dépense. Les animaux de travail paissent dans une vaste

commune autour du village; les autres, en bien plus grand nombre, destinés à la propagation de leur espece, sont comme renfermés toute l'année dans une péninsule de plus de dix lieues de surface, formée par le Mississipi & par la riviere des Tamarouas. Ces animaux qu'on approche rarement, sont devenus presque sauvages; il faut user d'artifice pour les attrapper. Un habitant a-t-il besoin d'une paire de bœufs, il va dans la péninsule : apperçoit-il un taureau qui soit de taille à être dompté, il lui jette une poignée de sel; il étend une longue corde avec un nœud coulant; il se couche : l'animal friand de sel s'approche; dès qu'il a le pied dans le lacet, l'homme aux aguets tire la corde, & voilà le taureau pris. On en fait de même pour les chevaux, les veaux & les poulins; c'est là tout ce qu'il en coûte pour avoir une paire de bœufs ou de chevaux. Au reste, ces animaux ne sont sujets ici à aucune maladie : ils vivent long-temps, & ne meurent pour l'ordinaire que de vieillesse.

Il y a dans cette partie de la Louisiane cinq villages François, trois d'Illinois, dans l'espace de vingt-deux lieues, situés dans une longue prairie, bornée

à l'est par une chaîne de montagnes & par la rivière des Tamarouas ; & à l'ouest, par le Mississipi. Les cinq villages François composent ensemble environ cent quarante familles. Les trois villages Sauvages peuvent fournir trois cens hommes en état de porter les armes. Il y a dans le pays plusieurs fontaines salées ; l'une desquelles , à deux lieues d'ici , fournit tout le sel qui s'y consomme , ou dans les contrées circonvoisines , & même dans plusieurs postes de la dépendance du Canada. Il y a des mines sans nombre ; mais comme il ne se trouve personne en état de faire les dépenses nécessaires pour les ouvrir & les travailler , elles restent dans leur état primitif. Quelques particuliers se bornent à tirer du plomb de quelques-unes , parce qu'il s'en trouve presque à la superficie des mines. Ils en fournissent le pays , toutes les Nations Sauvages du Missouri & du Mississipi , & plusieurs postes du Canada. Deux Espagnols & Portugais qui sont ici , & qui prétendent se connoître un peu en fait de mines & de minéraux , assurent que celles-ci ne diffèrent point des mines du Mexique & du Pérou ; & que si on les fouilloit un peu avant , il est à croire

qu'on trouveroit du minéral d'argent sous le minéral de plomb. Ce qu'il y a de certain, c'est que le plomb en est très-fin, & qu'on en tire quelque peu d'argent; on a trouvé aussi du borax dans ces mines, & de l'or en quelques endroits, mais en très-petite quantité. Qu'il y ait des mines de cuivre, cela est indubitable, puisque de temps à autre on en trouve de très-grands morceaux dans les ruisseaux.

Il n'est point, dans toute l'Amérique, d'Officier particulier dans le département de celui qui commande pour le Roi aux Illinois. Au nord & nord-ouest, l'étendue en est illimitée: il s'étend dans les immenses pays qu'arrosent le Missourï & les rivières qui se jettent dans ce fleuve, pays les plus beaux du monde. Que de Nations Sauvages dans ces vastes contrées s'offrent au zèle des Missionnaires! Elles sont du district de Messieurs des Missions étrangères, à qui M. l'Evêque de Québec les a adjugées depuis plusieurs années. Ces Messieurs sont ici au nombre de trois, qui desservent deux Cures Françaises: on ne peut rien de plus aimable pour le caractère, ni de plus édifiant pour la conduite: nous vivons avec eux comme si nous étions membres d'un même corps.

Parmi les Nations du Miffouri, il en est qui paroissent avoir une disposition particuliere à recevoir l'Evangile ; par exemple , les Panismahas. L'un des Messieurs dont je viens de parler, écrivit un jour à un François qui commerçoit chez ces Sauvages, & il le pria dans sa lettre de baptiser les enfans moribonds. Le chef du village appercevant cette lettre : qu'y a-t-il de nouveau, dit-il au François ? Rien , repartit celui-ci. Mais quoi , reprend le Sauvage , parce que nous sommes de couleur rouge , ne pouvons-nous pas sçavoir les nouvelles ? C'est le Chef noir , reprit le François , qui m'écrit & me recommande de baptiser les enfans moribonds , pour les envoyer au grand Esprit. Le chef Sauvage , parfaitement satisfait , lui dit : ne t'inquiètes point , je me charge moi-même de te faire avertir toutes les fois qu'il y aura quelqu'enfant en danger. Il assemble ses gens : que pensez-vous , leur dit-il , de ce Chef noir ? ( car c'est ainsi qu'ils appellent les Missionnaires ) Nous ne l'avons jamais vu ; nous ne lui avons jamais fait de bien ; il demeure loin de nous , au-delà du soleil , & cependant il pense à notre village : il nous veut faire du bien ; &

quand nos enfans viennent à mourir , il veut les envoyer au grand Esprit : il faut que ce chef noir soit bien bon.

Quelques négocians qui venoient de son village , m'ont cité des traits qui prouvent que tout sauvage qu'il est , il n'en a pas moins d'esprit & de bon sens. A la mort de son prédécesseur , tous les suffrages de sa Nation se réunirent en sa faveur. Il s'excusa d'abord d'accepter la qualité de Chef ; mais enfin contraint d'acquiescer , vous voulez donc , leur dit-il , que je sois votre Chef , j'y consens ; mais songez que je veux être véritablement Chef , & qu'on m'obéisse ponctuellement en cette qualité. Jusqu'à présent les veuves & les orphelins ont été dans l'abandon , je prétends que dorénavant on pourvoie à leurs besoins ; & afin qu'ils ne soient point oubliés , je veux & je prétends qu'ils soient les premiers partagés. En conséquence , il ordonne à son Escapia , qui est comme son Maître d'hôtel , de réserver , toutes les fois qu'on ira à la chasse , une quantité de viandes suffisante pour les veuves & les orphelins. Ces peuples n'ont encore que très-peu de fusils. Ils chassent à cheval avec la flèche & la lance ; ils environnent une troupe de bœufs , & il en

est peu qui leur échappent. Les bêtes mises par terre , l'Éscapia du Chef va en toucher de la main un certain nombre , c'est la part des veuves & des orphelins ; il n'est permis à personne d'en rien prendre. Un des chasseurs, par inadvertance sans doute, s'étant mis en devoir d'en couper un morceau, le Chef sur-le-champ le tua d'un coup de fusil. Ce Chef reçoit les François avec beaucoup de distinction ; il ne les fait manger qu'avec lui seul, ou avec quelque chef de Nation étrangere, s'il s'en rencontre. Il honore du titre de soleil le François le plus misérable qui se trouvera dans son village ; & en conséquence il dit que le ciel est toujours serein tant que le François y séjourne. Il n'y a qu'un mois qu'il est venu saluer notre commandant : je suis allé exprès au fort de Chartres, à six lieues d'ici, pour le voir. C'est un parfaitement bel homme. Il m'a fait politesse à sa maniere, & m'a invité à aller donner de l'esprit à ses gens, c'est-à-dire, à les instruire. Son village, à ce que rapportent les François qui y ont été, peut fournir neuf cens hommes en état de porter les armes.

Au reste , ce pays-ci est d'une bien

plus grande importance qu'on ne s'imagine. Par sa position seule il mérite que la France n'épargne rien pour se le conserver ; il est vrai qu'il n'a pas encore enrichi les coffres du Roi , que les convois sont coûteux ; mais il n'est pas moins vrai que la tranquillité du Canada & la sûreté de tout le bas de la Colonie en dépendent. Certainement sans ce poste , plus de communication par terre entre la Louisiane & le Canada. Autre considération , plusieurs quartiers du même Canada , & tous ceux du bas fleuve se trouveroient privés des vivres qu'ils tirent des Illinois , & qui souvent sont pour eux d'une grande ressource. Le Roi en faisant ici un établissement solide , pare à tous ces inconvéniens : il s'assure de la possession du plus vaste , du plus beau pays de l'Amérique septentrionale. Pour s'en convaincre , il suffit de jeter les yeux sur la carte si connue de la Louisiane , de considérer la situation des Illinois , & la multitude des Nations auxquelles ce poste sert communément de barrière. Je suis en l'union de vos saints sacrifices , &c.





## L E T T R E

*Du Pere Margat, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere \*\*\* de la même Compagnie.*

A Notre-Dame de la petite  
Anse, côte de Saint-Domingue, dépendante du  
Cap. Ce 27 Février 1725.

MON RÉVÉREND PERE,

*La paix de N. S.*

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & je ne puis la lire que mon cœur ne s'attendrisse : je vous avouerai même que les grands sentimens dont elle est remplie, ne contribuent pas peu à ranimer mon zèle, & à me soutenir dans les peines attachées au saint Ministère, auquel Dieu, par son infinie miséricorde, a daigné m'appeller.

Il y a long-temps, me dites-vous, que vous soupirez après les Missions : votre attrait seroit pour les plus labo-

rieuses, & pour celles où il y a le plus à souffrir : une seule difficulté vous arrête, c'est le peu de disposition que vous vous sentez à apprendre des langues étrangères. Cet obstacle, m'ajoutez-vous, ne se trouve point dans nos Missions de l'Amérique Méridionale, & c'est ce qui vous les feroit choisir préféralement aux autres. Mais vous êtes bien aise de sçavoir à quels travaux elles engagent, le bien qu'il y a à faire pour avancer la gloire de Dieu & procurer le salut des ames, & enfin ce qu'on y trouve à souffrir dans l'exercice de nos fonctions. C'est sur quoi je vais vous satisfaire sans vous rien déguiser, & avec toute la sincérité que vous me connoissez.

Quand nous n'aurions d'autre occupation, que celle d'être chargés de la conduite spirituelle des François, que la richesse du commerce attire ici de toutes les Provinces, il y auroit, ce me semble, de quoi contenter le zèle d'un homme Apostolique : prêcher, confesser, catéchiser, administrer les Sacremens, visiter les malades, assister les moribonds, entretenir la paix & l'union dans les familles, voilà à quoi engage notre ministère ; mais ce n'en est qu'une partie : les Nègres esclaves ne

sont pas un moindre objet de notre zèle , nous pouvons même les regarder comme notre couronne & notre gloire.

En effet , il femble que la providence ne les ait tiré de leur Pays , que pour leur faire trouver ici une véritable terre de promiffion , & qu'il ait voulu récompenser la fervitude temporelle , à laquelle le malheur de leur condition les affujettit , par la véritable liberté des enfans de Dieu , où nous les mettons avec un succès qui ne peut s'attribuer qu'à la grace & aux bénédictions du Seigneur.

Vous ne ferez pas fâché de connoître le caractère & le génie d'une Nation , à la conversion de laquelle vous travaillerez peut-être un jour. L'idée que je vais vous en donner ne fera pas tout à fait conforme à celle que se forment quelques-uns de nos commerçans qui croient leur faire beaucoup d'honneur de les distinguer du commun des bêtes , & qui ont de la peine à s'imaginer que des Peuples , d'une couleur si différente de la leur , puissent être de la même efpece que les Européens.

Il est vrai qu'à parler en général , ils font communément groffiers , ftupides , brutaux , plus ou moins , selon la diffé-

rence des lieux où ils ont pris naissance. Le commerce qu'ils ont avec les Européens & avec leurs compatriotes, anciens dans la Colonie, les civilise & les rend dociles. Il s'en trouve même plusieurs parmi eux qui ont de l'esprit & du talent pour les Arts auxquels on les applique, & où souvent ils réussissent mieux que les François.

Leur simplicité naturelle les dispose en quelque sorte à mieux recevoir les vérités Chrétiennes. Ils sont peu attachés aux superstitions de leur Pays, & la plupart arrivent ici sans aucune teinture de Religion. Comme il n'y a point de préjugés à vaincre, leurs esprits sont plus capables des impressions du Christianisme, & c'est ce que l'expérience nous apprend tous les jours. Le baptême, pour peu qu'il leur soit connu, devient l'objet de leurs desirs. Ils le demandent avec des empressements incroyables, & ils témoignent une vénération profonde pour tout ce qui y a du rapport. Le jour où ils ont le bonheur d'y être admis, est le plus sacré de leur vie. Ceux qu'ils ont choisis pour parrains & marreines, acquièrent sur eux un droit auquel ils se feroient un scrupule de n'être pas soumis.

A certains vices près, qui se ressentent du climat où ils sont nés, & qui sont fomentés par la licence de leur éducation & par les mauvais exemples qu'ils ont souvent devant les yeux, on ne trouveroit presque point d'obstacle à leur parfaite conversion. Mais quand on les a une fois fixés par les engagements d'un légitime mariage, cet obstacle cesse d'ordinaire, & ils deviennent d'excellens Chrétiens.

Ce sont ces pauvres esclaves, au nombre d'environ cinquante mille, qui nous occupent continuellement dix-huit Missionnaires que nous sommes. Quand nous ne trouverions d'autre bien à faire, que de baptiser les enfans d'une Nation qui multiplie beaucoup, & qui s'accroît chaque année par la multitude des vaisseaux qui en transportent un grand nombre dans cette Colonie, le zèle d'un ouvrier Evangélique auroit de quoi se satisfaire; il ne se passe gueres de semaines qu'on n'en apporte cinq ou six à l'Eglise, & quelquefois davantage. Ces enfans nés dans le sein de la Religion, en apprennent de bonne heure les principes & les maximes; ils n'ont presque rien de la grossièreté de leurs peres; ils ont plus d'esprit, & parlent

notre langue plus purement & avec plus de facilité que la plupart des payfâns & des artifâns de France. Quand ils font parvenus à un certain âge, & qu'on les a fixés par le mariage, il n'est pas rare de trouver parmi eux de saintes familles, où regne la crainte de Dieu, l'attachement constant à leurs devoirs, l'affiduité à la priere & aux plus fervens exercices du Christianisme. On a vu de jeunes esclaves donner des preuves éclatantes de leur fermeté, & s'exposer aux plus rigoureux traitemens, plutôt que de consentir aux sollicitations de ceux qui cherchoient à les séduire.

Quoique les Nègres nouvellement arrivés de Guinée, n'aient pas, généralement parlant, d'aussi heureuses dispositions, on ne laisse pas de les tourner assez aisément au bien. Il est vrai que le caractère de leur dévotion est conforme à la grossiereté de leur génie, mais on y trouve cette précieuse simplicité si vantée dans l'Évangile : croire un seul Dieu en trois personnes, le craindre & l'aimer, espérer le Ciel, appréhender l'enfer, éviter le péché, réciter les prieres, se confesser de temps en temps, communier lorsqu'on les en juge capable, voilà toute leur dévotion.

Du reste , ils ont une docilité entière ; ils nous écoutent avec attention , & pourvu que ce qu'on leur dit soit à leur portée , ils profitent insensiblement de nos instructions : ils en confèrent ensemble à leur manière ; les plus sçavans instruisent leurs compatriotes nouveaux venus , & leur donnent une grande idée du baptême. Ce sont des semences qui fructifient avec le temps. Ils les présentent ensuite au Missionnaire afin qu'il les examine ; ils leur font répéter en sa présence ce qu'ils leur ont appris ; & lorsqu'on les trouve suffisamment instruits , & que d'ailleurs on est informé de leur bonne conduite , on détermine le jour qu'on les admettra au baptême.

On ne peut rien ajouter à la confiance & au respect que ces pauvres gens ont pour les Missionnaires : ils nous regardent comme leurs peres en Jesus-Christ. C'est à nous qu'ils s'adressent dans toutes leurs peines ; c'est nous qui les dirigeons dans leurs établissemens , & qui les réconcilions dans leurs querelles ; c'est par notre intercession qu'ils obtiennent souvent de leurs maîtres le pardon des fautes qui leur auroient attiré de séveres châtimens ; ils sont convaincus

que nous avons leurs intérêts à cœur ; & que nous nous employons à adoucir la rigueur de leur captivité , par tous les moyens que la Religion & l'humanité nous suggerent ; ils y sont sensibles , & ils cherchent en toute occasion à nous en marquer leur reconnoissance.

Si nous étions un plus grand nombre d'ouvriers , nous pourrions parcourir plus souvent pendant l'année les diverses habitations qui sont quelquefois éloignées de quatre ou cinq lieues de l'Eglise ; nos instructions plus fréquentes produiroient de plus grands fruits , & ranimeroient la ferveur de ces bonnes gens ; mais comme nous sommes seuls dans chaque district , il ne nous est gueres possible de nous éloigner de notre Eglise , de crainte que pendant notre absence , on ne vienne nous chercher pour des malades qui sont toujours en grand nombre.

Voilà , mon Révérend Pere , une légère idée de ce qui se peut faire ici d'avantageux pour la gloire de Dieu & le salut des ames : venons aux peines attachées à notre ministère. On n'en manque point , & ceux qui se consacrent à ces Missions , doivent s'attendre à



diverses épreuves. Il y en a que cause l'intempérie du climat, d'autres qui sont attachés à la nature des emplois. Il y en a de particulieres pour les nouveaux venus, d'autres qui sont le fruit des travaux & du long séjour. Il y en a enfin qui crucifient le corps & altèrent la santé, & d'autres qui tourmentent l'esprit & affligent l'ame. Dans les unes & les autres on trouve de quoi exercer la patience.

Je ne vous dissimulerai pas que cette isle présente d'abord un coup-d'œil charmant à un Missionnaire nouvellement débarqué. Une vaste plaine, de vertes prairies, des habitations bien cultivées, des jardins plantés, les uns d'indigo, & les autres de cannes à sucre, rangés avec art & symétrie; l'horison borné ou par la mer, ou par des montagnes couvertes de bois qui s'élevant en amphitéatre forment une perspective variée d'une infinité d'objets différens. Des chemins tirés au cordeau, bordés des deux côtés par des haies vives de citronniers & d'orangers; mille fleurs qui réjouissent la vue & parfument l'air. Ce spectacle persuade à un nouveau venu, qu'il a trouvé une de ces isles enchantées qui ne subsistent que

dans l'imagination des Poètes. Mais toute riante qu'est cette image, mettez-vous dans l'esprit qu'il n'y a qu'une grande envie de faire fortune, ou un zèle ardent de travailler au salut des âmes, qui puisse faire trouver quelque agrément dans ce séjour.

Je regarde comme une des plus grandes incommodités de cette île la chaleur excessive du climat, dont j'attribue en partie la cause à la situation même de l'île. Ses côtes sont assez basses; & comme elle est partagée dans toute sa longueur par une chaîne de hautes montagnes, elle reçoit par réflexion tous les rayons du soleil qui l'échauffent extrêmement. Cette conjecture me paroît d'autant mieux fondée, que plus la plaine s'élargit, moins la chaleur est sensible. Au contraire dans les anses, & dans les autres endroits plus ferrés, tels que sont le cap, le petit Goave, &c. les chaleurs y sont presque insupportables.

Il est vrai que par une disposition admirable de la Providence, cette violente chaleur est modérée par deux sortes de vents qui s'élèvent régulièrement chaque jour; l'un qu'on appelle *brise*, s'élève vers les dix heures du matin, & souffle de l'est à l'ouest jusqu'à

quatre ou cinq heures du soir ; l'autre qu'on nomme vent de terre , s'élève de l'ouest sur les six ou sept heures du soir , & dure jusqu'à huit heures du matin. Mais comme l'action de ces vents est souvent arrêtée ou interrompue par diverses causes, il reste toujours assez de chaleur pour fatiguer extraordinairement ceux que leurs affaires appellent hors de la maison , sur-tout depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir de l'été, qui dure presque neuf mois entiers.

C'est dans ce temps-là qu'on est exposé à recevoir ces violens coups de soleil , qui causent des fièvres accompagnées de transports & de douleurs de tête inconcevables : elles mettent le sang & les esprits dans un très-grand mouvement : j'en ai vu à qui l'on avoit mis sur la tête des bouteilles d'étain remplies d'eau ; l'agitation des esprits la faisoit bouillonner comme si la bouteille avoit été sur le feu. Si l'impression du soleil se fait sur la main ou sur la jambe , elle y cause une inflammation semblable à une érépipelle.

Nos habitans ont la précaution de ne sortir que rarement dans ces heures critiques, ou bien ils ne voyagent qu'en

chaïse : c'est une voiture qui est devenue très-commune , & ce n'est plus une distinction de s'en servir. On nous a souvent pressé d'en user comme d'autres Religieux qui ont leurs Missions dans cette partie de l'Isle qui dépend de *Leogane* : mais nous n'avons pas cru jusqu'ici devoir nous procurer cette commodité , & nous nous contentons de quelques chevaux , souvent assez mauvais , à cause de la rareté des bons , & du prix excessif où les fait monter la quantité des chaïses roulantes.

Cependant notre ministère nous engage à de fréquens & pénibles voyages : il nous est même impossible de garder certaines mesures que la prudence sembleroit exiger , pour être en état de rendre de plus longs services. On nous vient chercher à toute heure , & le jour & la nuit , quelquefois pour plusieurs endroits éloignés les uns des autres , soit pour confesser , soit pour administrer le Baptême. A peine est-on de retour d'un quartier , qu'on nous appelle dans un autre. Souvent , après une course fatigante , lorsqu'on croit prendre un peu de repos , on vient au milieu de la nuit interrompre notre sommeil , pour courir à un prétendu mori-

bond, qui se porte quelquefois mieux que nous.

Encore est-on heureux lorsque , pendant ces courses , on n'est point accueilli de ces orages soudains & violens, qui se forment presque toutes les après-dînées depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Novembre. Les rayons du soleil élevant le matin les vapeurs de la terre, les ramassent, & en forment le soir des espèces d'ouragans , toujours accompagnés d'éclairs, de tonnerre, & d'un vent impétueux. La pluie tombe alors si abondamment, qu'en un instant on est tout percé. Ce ne seroit ailleurs qu'un rafraîchissement; mais ici ces sortes d'accidens sont suivis d'ordinaire de quelques accès de fièvre, ou de quelque autre fâcheuse incommodité.

Quoique les chaleurs soient moins vives dans les maisons, on ne laisse pas d'en souffrir beaucoup; elles vous jettent dans l'abattement, & vous ôtent les forces & l'appétit. Une quantité prodigieuse de mouches achevent de vous désoler. Il faut porter à tout moment le mouchoir au visage pour les chasser, ou pour en essuyer la sueur qui découle en abondance.

Peut-être croirez-vous qu'on se sent

soulagé , lorsque le soleil est sur son déclin : point du tout. Le vent qui tombe tout-à-coup avec le soleil, vous laisse respirer un air étouffant produit par les vapeurs de la terre échauffée, qui ne sont plus dissipées par la bise. Si vous voulez sortir pour jouir de la fraîcheur des soirées, vous vous trouvez investi d'une armée de *maringouins*, qui vous obligent de rentrer au plus vite dans la maison, & de vous y renfermer. Il y a des temps où, quelques précautions qu'on prenne, on en est tourmenté pendant toute la nuit. Le bruit importun de leurs bourdonnemens, & la pointe aigue de leur trompe vous agitent sans cesse, & vous causent de longues & de dangereuses insomnies.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que vers le minuit le temps change, & que le vent de terre qui souffle pour lors avec plus de force, amène la fraîcheur. On seroit tenté d'en jouir; mais il faut bien s'en donner de garde, il faut même avoir soin de se couvrir, si l'on ne veut s'exposer à de fâcheuses maladies.

Ce n'est pas à dire que le soleil ait la même force pendant toute l'année : les vents du nord qui soufflent depuis le mois de

de Novembre jusqu'au mois de Mars, moderent les chaleurs & amènent des pluies qui rafraîchissent l'air ; mais ces pluies sont si abondantes, que les rivières débordent, que les chemins se rompent & deviennent presque impraticables. Comme l'air humide & grossier cause dans cette saison une infinité de maladies, c'est le temps où un Missionnaire est le plus occupé au dehors. Il est obligé de passer des rivières à la nage, de se traîner dans les boues, de grimper des montagnes, de traverser des forêts, de s'exposer à mille incommodités, dont la moindre est d'avoir toute la journée la pluie sur le corps.

Ce fut dans une semblable saison que nous perdîmes le Pere Vanhove. Ce Missionnaire, que son zèle entraînoit au-delà de ses forces, étant appelé pour un malade, s'obstina à vouloir passer une rivière que l'orage avoit grossie. La violence des eaux l'emporta, & ce ne fut que le lendemain qu'on trouva son corps fort loin de l'endroit où il étoit tombé. C'est ainsi que, victime de sa charité, il couronna une vie sainte, par une mort que nous avons regardée comme une espèce de martyre.

Il est difficile qu'un air toujours em-

brafé , ou épaissi par des vapeurs malignes , ne cause de fréquentes maladies ; mais c'est principalement aux nouveaux venus qu'il est contraire. On n'en voit guere , qui , à leur arrivée , ne payent le tribut. Il y en a qui s'en défendent , les uns trois mois , les autres six , quelques - uns un an & même deux ans ; mais il y en a peu qui s'en exemptent. L'attaque est vive & brusque les huit premiers jours que la maladie se déclare , si elle traîne en longueur , c'est un signe certain de guérison. Le défaut de soins & de ménagement est plus à craindre que la malignité du mal. Si la maladie du pays s'y mêle , le malade tombe dans une mélancolie profonde , dont on a bien de la peine à le tirer. Ajoutez les chaleurs excessives , qui étant si fâcheuses aux personnes saines , ne peuvent être qu'insupportables à celles que le poids du mal accable. J'ai passé par cette épreuve , & je crus un temps que je deviendrois absolument inutile à cette Mission : mais grace à Dieu ma santé s'est affermie , & je suis plus en état que personne d'en supporter les travaux.

Il ne faut que considérer le petit nombre de Missionnaires que nous sommes , pour comprendre qu'il n'est pas possible



de ménager la santé des convalescens, autant qu'il seroit nécessaire pour leur parfait rétablissement. Lorsque j'arrivai ici accompagné de plusieurs autres Missionnaires, on ne songea d'abord qu'à profiter d'un secours, attendu depuis long-temps. A peine fûmes-nous débarqués, qu'on destina les uns à remplir les postes vacans, & les autres à desservir les quartiers nouvellement établis. Le district qui m'échut en partage, étoit le plus étendu de toute la Mission. Je ne tardai guere à être attaqué de la maladie ordinaire. L'éloignement où j'étois du centre de la Mission, fit que je m'obstinai à continuer mes fonctions plus long-temps que la violence du mal ne le permettoit. Je me traînois, le mieux qu'il m'étoit possible, en allant assister les malades; & quand je ne pouvois souffrir le cheval ni marcher à pied, je me faisois porter dans un *hamac*, & souvent il arrivoit qu'en administrant les Sacramens je tombois en foiblesse. Enfin il fallut me transporter à notre maison du Cap, où ma vie fut quelque temps en danger. Le Pere de la Verouillere étant parti pour remplir le poste que je laissois vuide, fut pris de la même maladie, & en mourut. Mes forces n'étoient

pas encore bien rétablies, qu'il me fallut le remplacer. Ce retour précipité produisit plusieurs rechûtes qui reculèrent ma guérison.

C'est cette complication de travail & de maladie qui a mis au tombeau le Pere de Baste, le Pere Lexi, le Pere Allain, & le Pere Michel. Si l'on eut pu ménager les nouveaux venus, & leur laisser essuyer les premières maladies dans notre maison du Cap, où l'on ne manque d'aucun secours nécessaire, nous n'aurions pas perdu d'excellens sujets que la mort a enlevés à la fleur de l'âge.

Mais cette sorte d'épreuve ne regarde point les personnes d'un âge avancé : au contraire ce climat est favorable pour les vieillards, & ils y trouvent de quoi réchauffer les glaces de l'âge. Nous en avons quelques-uns qui sont venus fort âgés dans cette Île. Ils s'y sont sentis comme renaître, & ils soutiennent encore aujourd'hui tout le poids du travail avec plus de courage & de vigueur que les plus jeunes d'entre nous.

Une autre épreuve qui peut étonner un nouveau Missionnaire accoutumé au tumulte des villes d'Europe, & à la

vie sociable de nos Maisons, c'est la solitude : elle est extrême, lorsque son ministère ne l'appelle point au-dehors : il se trouve seul dans une maison isolée & environnée de bois & de montagnes, loin des secours dont on peut avoir besoin à toute heure, livré à la merci de deux Nègres, dont toute l'attention est quelquefois de nuire à leur maître. Dans le temps des grandes pluies & des débordemens de rivières très-fréquens, on passe quelquefois jusqu'à huit jours entiers sans voir personne.

C'est alors, mon Révérend Père, que le don de la prière & de l'étude est absolument nécessaire pour n'être pas livré à l'ennui. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver de l'occupation sans sortir de chez soi : la décoration & l'entretien de son Eglise en peuvent fournir : on peut aussi s'appliquer avec agrément & utilité à la culture d'un petit jardin. Les légumes de France y viennent bien communément. Un pareil amusement ôte à un désert cet air triste & sauvage qui en rendroit le séjour moins supportable. C'est de plus l'unique ressource qu'on ait pendant le cours de l'année, pour subsister le Carême & les jours d'abstinence, le poisson étant

ici fort rare, moins par la stérilité des rivières ou de la mer, que par la négligence des habitans.

Mais, me direz-vous, nos Maisons sont-elles si éloignées les unes des autres qu'on ne puisse se voir de temps en temps ? Je vous répondrai que ceux qui demeurent dans la plaine, ayant des voisins à trois ou quatre lieues, peuvent avoir quelque commerce ensemble, soit en se voyant chez eux, soit en se rendant au Cap où est la Maison principale. Mais ce plaisir, le seul que nous puissions goûter, est bien modéré par la peine du voyage, & par l'appréhension continuelle où l'on est que pendant notre absence on ne vienne nous demander pour quelque malade. Il y en a d'autres en grand nombre dont le département est dans des lieux de difficile accès, dans de doubles montagnes souvent environnées de rivières dangereuses : ceux-là ne sortent que rarement, & il y en a tel que je n'ai pu voir qu'une fois depuis six ans que je suis dans cette Mission.

Il est vrai qu'on pourroit égayer sa solitude par le commerce qu'on entretiendrait avec quelques-uns des habitans : mais pour de bonnes raisons,

nous nous sommes mis sur le pied de ne sortir de chez nous que lorsque la bienfiance ou la charité nous appelle au dehors.

Enfin, mon Révérend Pere, sans parler de beaucoup d'autres incommodités particulieres à ces Isles, telles que sont une multitude d'insectes de toute espece, dont les uns sont venimeux & les autres très-importuns, je m'arrête aux seules peines attachées à notre emploi. Ce n'en est pas une petite que le dégoût causé par notre assiduité continuelle auprès des Nègres. On en confesse quelquefois plus de cent en une matinée. L'odeur du tabac en fumée dont ils ne peuvent se passer, jointe à celle de l'eau-de-vie de cannes dont ils sont très-friands, compose un parfum qui fait soulever le cœur à ceux qui n'y sont pas encore accoutumés.

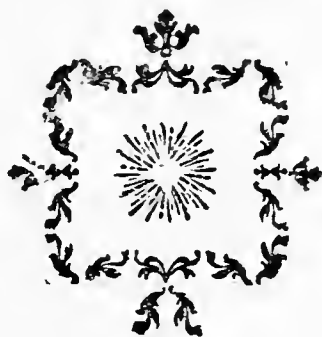
Il en coûte encore plus à la nature, lorsqu'on les assiste dans leurs maladies. On les trouve dans leurs cabanes étendus par terre sur un méchant cuir qui leur sert de lit, au milieu de la fange & de l'ordure, souvent couverts d'ulceres depuis la tête jusqu'aux pieds. La chaleur étouffante de ces réduits fermés de tous côtés, & où il y a

toujours du feu, la fumée épaisse & la mauvaise odeur qui y regnent, sont un rude exercice pour un Missionnaire obligé d'y passer des heures entières, afin de les disposer à recevoir les Sacremens & de les aider à mourir saintement. D'ailleurs, comme ils sont la plupart extrêmement grossiers, ils demandent une application infinie, & ce n'est qu'à force de leur rebattre les principes de la Religion, qu'on peut les instruire.

C'est sur-tout dans l'exercice de la confession qu'on a le plus à travailler. La plupart s'y présentent comme des statues qui ne disent rien, à moins qu'on ne les interroge. D'autres vous accablent par le détail ennuyeux de mille inutilités, qu'on est obligé d'écouter avec patience pour ne les pas rebuter. La discussion de leurs intérêts est une autre source d'embarras : nous sommes les juges nés de leurs différends, & il faut une extrême patience pour les écouter & les mettre d'accord. Je ne vous dirai rien de ce qu'on a à souffrir de la part de leurs maîtres : s'il y a ici, comme en Europe, des personnes d'une vie exemplaire & édifiante, il y en a d'autres, dont la conduite peu réglée est une source d'inquiétude &

d'affliction, pour ceux à qui Dieu à confié le soin de leurs ames.

Voilà, mon Révérend Pere, un exposé fidèle des travaux & des souffrances que cette Mission présente à ceux qui s'y consacrent. Je me flatte que vous viendrez bientôt les partager avec nous, & que l'exemple d'un zele aussi ardent que le vôtre, ranimera notre ferveur & nous aidera à soutenir avec plus de courage les peines attachées à notre ministere. Je suis, avec respect, &c.



## L E T T R E

*Du Pere Margat , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere de la Neuville , de la même Compagnie , Procureur des Missions de l'Amérique.*

A Notre-Dame de la petite  
Anse à Saint-Domingue ,  
dépendante du Cap. Ce  
20 Novembre 1730.

M O N R É V É R E N D P E R E ,

*La paix de Notre Seigneur.*

Les Mémoires de Trevoux de l'année 1729 me tomberent il y a peu de jours , entre les mains : en lisant l'article 59 du mois de Juin , je fus arrêté par une dissertation sur la *Pintade* , dont on donne l'extrait : cette dissertation est de Monseigneur Fontanini , Archevêque Titulaire d'Ancyre. Il l'a composée en expliquant une Agathe antique , sur laquelle est gravée la tête de la Déesse Isis.

Parmi les ajustemens qui ornent la



tête de la Déesse, & dont l'illustre Dissertateur donnent des explications aussi ingénieuses que sçavantes, il insiste particulièrement sur un oiseau qui orne la partie supérieure du front de la Déesse. Cet oiseau est, selon les Antiquaires, celui que les Romains appelloient *Afravis*, & que l'on appelle indifféremment en Europe, Poule d'Afrique, de Barbarie, de Guinée, de Numidie, de Tunis, de Mauritanie, & le plus ordinairement encore *Pintade*.

Le sçavant Prélat qui convient de tous ces noms, prétend que quelques Auteurs l'ont confondu mal-à-propos avec un autre oiseau appelé *Meleagride*. Comme vous n'ignorez pas, mon Révérend Pere, que les *Pintades* sont ici très-communes, vous vous persuadez aisément que nous sommes plus en état de juger de la vérité des faits énoncés dans la dissertation, qu'on ne peut l'être en Europe. Je me suis donc imaginé que je ferois plaisir aux Naturalistes de donner par maniere d'examen critique, quelques éclaircissmens sur cette dissertation. Les Sçavans sont sujets à se tromper comme les autres; c'est un apanage de l'humanité, & ce que j'ai à dire ne peut rien diminuer

de l'estime que l'on fait avec tant de justice d'un mérite aussi solidement établi, que l'est celui du sçavant Archevêque, dont je refute le sentiment. Mon dessein est de faire voir dans cette courte dissertation, que M. Fontanini n'est pas suffisamment fondé à chercher une différence spécifique entre la *Pintade* & la *Meleagride*.

Parmi un assez grand nombre d'Auteurs qui ont parlé de la *Pintade* & de la *Meleagride*, il y en a qui les ont confondues & n'en ont fait qu'une espece; tels sont Varron, Columelle & Pline. D'autres les ont distinguées, & en ont fait deux diverses especes; tels que sont Suétone & Scaliger; avec cette différence, que Scaliger prétend mettre Varron de son côté, en quoi il est abandonné du sçavant Prélat qui critique son opinion.

Il est à propos de rapporter d'abord le passage de Varron, dont le texte est comme la base de cette question & donne lieu à la dispute qui est entre M. Fontanini & Scaliger. Varron, au neuvieme chapitre du troisieme livre de l'Agriculture, distingue trois especes de poules différentes, par autant de noms distingués: il nomme la premiere *Villatica*, la seconde *Rustica*, & la troi-

sieme *Africana*. C'est en parlant de cette troisieme espece qu'il s'explique ainsi : *Gallinæ sunt aliæ, grandes, variæ, gibberæ, quas Meleagrides appellant Græci. Hæc novissimæ in triclinium ganearium introierunt è culina propter fastidium hominum, veneunt propter penuriam magnò.*

La simple lecture de ce texte fait voir que Varron ne pouvoit s'expliquer ni plus clairement, ni plus précisément, pour faire entendre que la *Pintade* & la *Meleagride* sont de la même espece. Cependant Scaliger a cru y trouver deux especes distinguées, en supposant qu'il devoit y avoir un point après *gibberæ*, & qu'on devoit lire ensuite, *quas Meleagrides appellant Græci, hæ novissimæ, &c.* Mais outre que cette ponctuation est uniquement de l'invention de Scaliger, & qu'on n'en trouve aucun vestige dans les différens exemplaires ; c'est que'elle feroit tomber Varron dans une contradiction palpable, en ce qu'après avoir posé pour principe qu'il n'y a que trois especes de poules, il y en ajouteroit-là même une quatrieme ; ce qui est absurde, au sentiment de M. Fontanini.

Comme mon unique but est d'éclaircir cette question, avant que de réfuter

ter le sentiment du sçavant Prélat, je crois devoir faire un commentaire abrégé ce texte de Varron. En premier lieu, *Gallinæ sunt*, dit-il ; la *Pintade* doit être en effet rangée sous le genre des poules ; elle en a tous les attributs & toutes les qualités ; crête , bec , plumage , pontes , couvées , soin de ses petits. En second lieu , les différences des poules *Pintades* sont fort bien désignées par Varron dans ces paroles : *Grandes, variæ, gibberæ*. *Grandes* ; elles sont effectivement plus grosses que les poules communes. *Variæ* , leur plumage est tout moucheté. Il y en a ici de deux couleurs : les premières ont des taches noires & blanches , disposées en forme de rhomboïdes ; d'autres sont d'un gris plus cendré. Les unes & les autres sont blanches sous le ventre , au-dessous , & aux extrémités des aîles : *Gibberæ* , leurs dos en s'élevant forme une espece de bosse , & représente assez naturellement le dos d'une petite tortue. Cette bosse n'est cependant formée que du replis des aîles ; car lorsqu'elles sont plumées , il n'y a nulle apparence de bosse sur le corps ; ce qui la fait paroître davantage , c'est que leur queue est courte & recourbée en bas , & non pas

élevée & retrouffée en haut, comme celle des poules communes.

Cette description que Varron fait de la *Pintade*, est fort juste, mais elle n'est pas complete : je vais suppléer à ce qui lui manque. Elle a le col assez court, fort mince, & légèrement couvert de duvet. Sa tête est singulière : elle n'est point couverte de plumes ; mais revêtue d'une peau spongieuse, rude & ridée, dont la couleur est d'un blanc bleuâtre. Le sommet est orné d'une petite crête en figure de corne ; elle est de la hauteur de cinq à six lignes : c'est une substance cartilagineuse. Gesner, à ce qu'on rapporte, la compare au *corno* du Bonnet Ducal, que porte le Doge de Venise. Il y a pourtant de la différence en ce que le *corno* du Bonnet Ducal est incliné sur le devant, comme la corne de la Licorne : au lieu que la corne de la *Pintade* est un peu inclinée en arrière, comme celle du rhinocéros. De la partie inférieure de la tête, qu'on peut appeller, quoiqu'improprement, les joues de la *Pintade*, pend de chaque côté une barbe rouge & charnue, de même nature & de même couleur que la crête des coqs. Enfin la tête est terminée par un bec trois fois

plus gros que celui des poules communes, très-pointu, très-dur, & d'une belle couleur rouge.

Ajoutons encore, pour donner une description plus exacte de la *Pintade*, qu'elle pond & couve de même que les poules ordinaires : ses œufs sont plus petits & moins blancs ils tirent un peu sur la couleur de chair, & sont marquetés de points noirs. On ne peut gueres l'accoutumer à pondre dans le poulailler : elle cherche le plus épais des haïes & des broffailles, où elle pond jusqu'à cent cinquante œufs successivement, pourvu qu'on en laisse toujours quelqu'un dans son nid. On ne permet gueres aux *Pintades* domestiques de couver leurs œufs, parce que les meres ne s'y attachent point, & abandonnent souvent leurs petits ; on aime mieux les faire couver par des poules d'Indes, ou par des poules communes. Rien n'est plus joli que les jeunes *Pintades* : elles ressemblent à de petits perdreaux : leur pieds & leur bec rouges joint à leurs plumage qui est alors d'un gris de perdrix, les rend très-agréables ; on les nourrit avec du millet ; mais elles sont fort délicates & très-difficiles à élever.

La *Pintade* est un animal extrêmement vif, inquiet, & turbulent : elle court avec une vîtesse extraordinaire, à peu près comme la caille & la perdrix ; mais elle ne vole pas fort haut : elle se plaît néanmoins à percher sur les toits & sur les arbres, & s'y tient plus volontiers pendant la nuit que dans les poulaillers : son cri est aigre , perçant, désagréable, & presque continuel : c'est une fâcheuse musique pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, & encore plus pour les malades, & pour ceux qui sont sujets à des insomnies. Du reste elle est d'humeur querelleuse, & veut être la maîtresse dans la basse-cour. Les plus grosses volailles, & même les poules d'Inde sont forcées de lui céder La dureté de son bec, & l'agilité de ses mouvemens la font respecter de toute la gent volatile. Sa maniere de combattre est à peu près semblable à celle que Salluste attribue aux Cavaliers Numides : leurs charges, dit-il, sont brusques & précipitées si on leur résiste, ils tournent le dos, & un instant après ils font volte-face ; cette perpétuelle alternative harcèle extrêmement l'ennemi. Les *Pintades* qui se sentent du lieu de leur origine, ont conservé le

génie Numide. Les coqs d'Inde glorieux de leur corpulence, se flattent de venir aisément à bout des *Pintades*; ils s'avancent contre elles avec fierté & gravité; mais celles-ci les désolent par leurs marches & contre-marches : elles ont plutôt fait dix tours, & donné vingt coups de bec, que ceux-là n'ont pensé à se mettre en défense.

¶ Les *Pintades* ne sont point naturelles de l'Amérique, elles nous viennent de Guinée : les Genoïs les ont apportées avec les premiers Negres, qu'ils s'étoient engagés d'amener aux Castillans dès l'année 1508. Les Espagnols n'ont jamais pensé à les rendre domestiques; ils les ont laissé errer à leur fantaisie dans les bois & dans les Savannes, où elles sont devenues sauvages; & comme ils ont peu d'inclination pour la chasse des oiseaux, elles s'y sont multipliées à l'infini. On ne peut guere voyager sur les terres espagnoles, qu'on n'en trouve des bandes très-nombreuses. On les appellent *Pintades marones*. C'est une épithète générale que les Espagnols d'Amérique, & à leur exemple nos François donnent à tout ce qui est sauvage & errant. Lorsque les François commencerent à s'établir dans cette



Colonie, il y en avoit prodigieusement sur nos terres; mais comme ils sont grands destructeurs de gibier, ils en ont tué une si grande quantité, qu'il n'en reste presque plus.

La *Pintade marone* est un des mets les plus exquis qu'on puisse servir sur table; sa chair est tendre & d'un goût qui surpasse celui des faisans : Le goût des *Pintades* domestiques n'est pas si relevé, quoiqu'il soit meilleur que celui des autres volailles. Une jeune *Pintade* cuite à la broche n'est point inférieure au perdreau : les vieilles ne se mangent qu'en pâté ou bien à la daube; c'est un mets très-délicat.

Il semble que la bonté de cet oiseau & sa fécondité devroient engager nos habitans à en garnir leurs basses-cours, préféablement à toute autre volaille. Deux inconvéniens s'y opposent : le premier est son cri tout-à-fait incommode : on pourroit y remédier en éloignant le poulailier de la maison, mais outre qu'elles seroient en proie aux Negres, il seroit difficile, pour peu qu'elles se multipliasent, de les tenir renfermées dans un même lieu; quelques-unes ne manqueroient pas de s'échapper, qui se perchent la nuit sur le

toît de la maison ou sur les arbres voisins, y feroient entendre continuellement leurs cris importuns. Le second inconvénient, c'est qu'il faudroit se priver de toute autre volaille.

Il est à observer que, quoique les *Pintades* marones & domestiques soient d'une même espece, celles que nous élevons dans nos maisons, ne viennent point de race espagnole marone. On n'a jamais pu les accoutumer à rester dans des basses-cours : elles ont été apportées de Guinée il y a environ treize à quatorze ans, c'est depuis ce temps-là qu'elles ont beaucoup multiplié : leur nombre se feroit bien plus augmenté, sans les raisons que je viens d'apporter.

Après ces éclaircissemens que j'ai cru nécessaires, il s'agit d'examiner la critique de M. Fontanini ; sur quoi je dis d'abord, qu'il ne me paroît pas que le sçavant Prélat ait raison de distinguer la *Pintade* de la *Meleagride*. Il a appuyé sur l'autorité de Suetone pour faire cette distinction : mais il me semble que dans la matiere dont il s'agit, cet Auteur doit être moins écouté que Varron, Columelle & Plin. Ceux-ci sont Naturalistes de profession ; au lieu que Suetone n'a fait son capital que des faits concernant l'Histoire,

& d'intrigues politiques. D'ailleurs les différences que M. l'Archevêque d'An-cyre produit, ne sont point assez réelles, ni assez marquées, pour fonder une pareille distinction contre le sentiment de Varron & de Columelle.

La Meleagride, dit-on, est *marécageuse*. Il eût été bon d'en produire la preuve & de citer les Auteurs qui en portent ce témoignage. Quoi qu'il en soit, la *Pintade* marone se trouve également dans les lieux aquatiques, sauvages & marécageux. La *Meleagride*, ajoute-t-on, est *peu soigneuse de ses petits qu'elle abandonne souvent*. La *Pintade* en fait de même, ainsi que je l'ai déjà remarqué. On continue : *la chair de la Meleagride est mauvaise*. On le dit sans doute sur le témoignage de Pline que nous allons examiner tout à l'heure. La *Pintade*, dit-on encore, est *beaucoup plus grosse & plus grasse que la Meleagride*. Il y a des *Pintades* fort grosses ; il y en a de seches & de maigres : il y en a aussi de plus grosses les unes que les autres. Cette même diversité ne se rencontre-t-elle pas dans les poules ordinaires ? S'avisera-t-on pour cela d'y trouver des especes différentes ? Enfin on finit par dire que les appendices char-

nus & cartilagineux, qui pendent aux joues des *Pintades*, sont rouges, & que les *Meleagrides* les ont bleus. Je voudrois le voir pour en juger : qu'on rappelle ce que j'ai déjà dit, que la tête de la *Pintade*, & une partie de son col, sont de couleur bleue, & l'on verra que cette prétendue différence n'est qu'une erreur, & que faute d'attention on a confondu tantôt les appendices barbus avec la peau, & tantôt la peau avec les appendices.

D'ailleurs, quand les *Pintades* sont encore jeunes, ces barbes ne leur pendent point encore assez sensiblement pour se faire bien remarquer. On ne voit pour lors que la couleur bleue de la peau au bas de la tête. Lorsque les *Pintades* vieillissent, les barbes charnues prennent un rouge bien plus foncé & plus obscur ; au lieu que la peau du col s'allongant & se rétrécissant davantage dans les jeunes, frappe plus les yeux, & se fait mieux remarquer que les appendices. C'est ce changement qui aura donné lieu à la méprise des Auteurs, qui ont écrit sur la poule de Numidie, & qui aura fondé la différence prétendue des appendices dans la *Pintade* & dans la *Meleagride*, dont on

aura fait mal-à-propos deux espèces différentes.

Revenons maintenant au passage de Varron, & comparons ce qu'il dit à la fin de ce passage, avec les paroles de Pline, qui ne paroissent pas s'y accorder, & qui par-là jettent de l'obscurité dans cette question. Je répète ses termes : *Hæ novissimæ*, dit-il, *in triclinium ganearium introierunt è culinâ propter fastidium hominum : veneunt propter penuriam, magnò.*

Ces paroles montrent évidemment que les *Pintades* ou *Meleagrides* s'étoient introduites depuis quelque temps à Rome, & que ceux qui tenoient des tables délicatement servies, se dégoûtant des mets ordinaires, ne trouvoient rien de plus propres à réveiller leur appétit que ces oiseaux, ce qui les rendoit extrêmement chers. Rien de plus naturel que le sens de ces paroles, & rien en même-temps de plus conforme à la vérité. Horace, Petrone, Juvenal & Martial nous le confirme en plusieurs endroits de leurs ouvrages. La *Pintade* est en effet excellente, & elle doit faire l'ornement & les délices des meilleures tables.

Il faut rendre justice à M. Fontanini; il a fort bien compris le sens du passa-

ge de Varron & c'est avec raison qu'il a censuré Pline, du moins quant à un article que je vais examiner. Pline après s'être expliqué sur les poules de Numidie, à peu près dans les mêmes termes que Varron, finit en disant qu'elles sont chères & très-recherchées à Rome, *propter ingratum virus*.

L'illustre Archevêque d'Ancyre critique Pline sur deux choses : 1<sup>o</sup>. Sur ce qu'à l'exemple de Varron, il a confondu mal-à-propos la *Pintade* avec la *Meleagride*; 2<sup>o</sup>. sur ce qu'il a mal compris, ou mal rendu le sens de Varron touchant le *fastidium hominum*.

A l'égard du premier article, j'ai déjà fait voir que c'est avec raison que Columelle & Varron ont confondu la *Pintade* avec la *Meleagride*, qui ne diffèrent en effet que de nom. Elle s'appelle poule *Pintade* ou *Africaine* chez les Romains, & *Meleagride* chez les Grecs. Par conséquent Pline n'a pu mieux faire que de se conformer au sentiment de ces deux habiles Naturalistes.

Pour ce qui est du second article qui concerne le *fastidium hominum* de Varron, que Pline rend par ces mots, *propter ingratum virus*, je pense comme M. Fontanini, & en quelque sorte

forte je serois porté à croire qu'il est répréhensible : car supposant , comme le sçavant Prélat en convient , que Pline & Varron sont de même sentiment sur la *Pintade* & la *Meleagride* , qu'ils regardent comme étant une seule & même espece , il faut nécessairement , ou que Pline n'ait pas compris le *fastidium hominum* de Varron , ou que ces mots *propter ingratum virus* soient fautifs , & que le texte ait été corrompu. En voici la preuve.

Tous deux , Varron & Pline , conviennent que la *Pintade* & la *Meleagride* sont la même chose ; tous deux s'accordent à dire qu'elles sont fort recherchées des Romains ; qu'elles sont fort cheres en Italie , & qu'elles sont les délices des bonnes tables : mais Varron prétend qu'elles ne sont recherchées que par les gens de bonne chere , *propter fastidium hominum* , c'est-à-dire , que pour piquer leur goût , & les remettre en appétit ; & Pline veut qu'elles ne soient rares que *propter ingratum virus* ; quel rapport & quelle conséquence !

Le plus sçavant des Commentateurs (1) de Pline , que la mort nous

---

(1) Le Pere Hardouin , Jésuite.

a enlevé depuis peu de temps, dit là-dessus que ce Naturaliste a voulu nous faire entendre, que la *Pintade* étoit en soi-même un fort mauvais ragoût, & qu'il n'étoit en vogue que par la fantaisie dépravée des Romains, qui cherchoient, comme on fait encore aujourd'hui, à ranimer leur goût par un mets, qui n'avoit rien de bon que sa rareté & sa cherté. La remarque est fort bonne, tant qu'elle se renferme dans le général; mais on me permettra de la trouver très-mal appliquée à l'espece particulière dont il s'agit; parce qu'en effet la *Pintade* par elle-même mérite la préférence chez les gens d'un goût délicat, & qu'elle est très-capable de devenir l'objet d'un raffinement de sensualité.

Je conviendrai, si l'on veut, que la rareté d'un mets, quoique d'une bonté médiocre, en fait souvent le prix; qu'il y a même des ragoûts détestables, auxquels une débauche outrée peut donner de la vogue; mais on conviendra aussi avec moi, qu'il est hors de vraisemblance, que des Auteurs tels que Varron, Petrone, Horace, Juvenal, & Martial aient fait à l'envi l'éloge de la *Pintade*, si elle avoit été, ainsi que Pline s'exprime, un ragoût d'empoisonneur. *Propter ingratum virus.*



Concluons donc en premier lieu contre M. Fontanini, que Varron ayant une parfaite connoissance de la *Pintade* & de la *Meleagride*, s'est exprimé très-exactement & très-clairement, soit quand il les a réunies sous une même espece, soit lorsqu'il a marqué la raison de sa rareté & du prix qu'elle coûtoit à Rome.

Concluons en second lieu avec M. Fontanini, que Pline n'a pas compris, ou a mal rendu le sens de Varron; ou qu'il n'a pas bien connu la nature de la *Pintade*, ou enfin, ce qui me paroît plus vrai-semblable, que le texte de Pline n'est pas fidèlement rapporté, de la maniere dont on le cite : Je crois avoir raison de m'attacher à ce dernier sentiment, par l'estime que l'on doit avoir pour un si habile homme, n'étant pas croyable que la poule de Numidie fut assez peu connue de ce sçavant Naturaliste, pour qu'il en ait pu porter un jugement si faux.

Ce qui me fait croire que le texte pourroit être altéré dans cet endroit, c'est que les termes qu'on rapporte comme de lui, sont extraordinaires, & tout-à-fait obscurs : *Veneunt magno propter ingratum virus*. Ces derniers mots

me paroïssioient incompréhensibles , & nullement faits l'un pour l'autre. A-t-on jamais pensé qu'une viande fût chere & recherchée, parce qu'elle est détestable & capable d'empoisonner ? D'ailleurs, que signifie un poison ingrat ou désagréable ? Un Ecrivain aussi judicieux & aussi sensé qu'est Plinè, seroit-il capable d'employer une expression si bisarre & si ridiculement tortillée ? Ceux qui sont à portée de consulter les différentes Editions, pourront peut-être y trouver de quoi confirmer mon sentiment; c'est ce que j'abandonne à leurs recherches, faute de commodité & de loisir pour pouvoir le faire moi-même. Je suis avec beaucoup de respect, &c.



---

## LETTRE

*Du Pere Margat , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere de la Neuville , de la même Compagnie , Procureur des Missions de l'Amérique.*

A Notre-Dame de la petite Anse;  
côte de Saint-Domingue , dé-  
pendante du Cap. Ce 2 Février  
1729.

MON RÉVÉREND PÈRE ,

*La paix de N. S.*

Avant que de répondre aux questions que vous me faites sur les Indiens qui habitoient anciennement l'Isle de S. Domingue , permettez-moi de me réjouir un moment avec vous , de l'idée de ce bon Ecclésiastique dont vous me parlez dans votre lettre. Touché , dites-vous , de l'abandon où on lui a dit qu'étoient les Negres Marons de nos Colonies Françoises , il a fait des instances à la Cour pour être envoyé auprès d'eux en qualité de Missionnaire , & leur pro-

curer les secours spirituels dont ils manquent.

Il est vrai que quelque vif qu'ait pu être jusqu'ici notre zèle, il ne s'est pas encore étendu si loin. Si ce vertueux Ecclésiastique dont la charité est louable, eût eu une juste idée des Negres Marons, il auroit sans doute cherché d'autres objets à son zèle, & auroit rendu plus de justice à notre conduite.

Le terme de Maron dont l'étimologie n'est pas fort connue même aux Isles, vient du mot Espagnol *Simaron*, qui veut dire un singe : on sçait que ces animaux se retirent dans les bois, & qu'ils n'en sortent que pour venir furtivement se jeter sur les fruits qui se trouvent dans les lieux voisins de leur retraite, & dont ils font un grand dégât. C'est le nom que les Espagnols, qui les premiers ont habité les Isles, donnerent aux Esclaves fugitifs, & qui a passé depuis dans les colonies Françaises.

En effet, lorsque les Negres sont mécontents de leurs maîtres, ou qu'après avoir fait un mauvais coup, ils appréhendent le châtiment, ils fuient dans les bois & dans les montagnes, ils s'y cachent pendant le jour, & la nuit se répandent dans les habitations voisines,

pour y faire leurs provisions, & enlever tout ce qui tombe sous leurs mains. Quelquefois même, lorsqu'ils ont sçu se procurer des armes, ils s'attroupent pendant le jour, se mettent en embuscade, & viennent fondre sur les passans; enforte qu'on est souvent obligé d'envoyer des détachemens considérables pour arrêter leurs brigandages, & les ranger au devoir.

Jugez de-là, mon R. P. quelle figure feroit un Missionnaire parmi ces sortes de gens : s'aviserait-on en France de donner des Curés aux voleurs de grand chemin ? Ce feroit pourtant l'emploi d'un Missionnaire qu'on destineroit aux Negres Marons. Nous nous contentons d'exhorter nos Negres à ne point faire ce détestable métier, & quand quelqu'un d'eux a eu le malheur de s'y engager, s'il vient nous trouver, nous tâchons d'obtenir son pardon, & de le remettre en grace avec son Maître.

Mais venons à l'autre question que vous me faites, & qui est plus sérieuse. Vous voulez sçavoir s'il ne reste plus d'Indiens de ce grand nombre qui peuploient autrefois Saint Domingue, & vous êtes résolu, ajoûtez-vous, de ne rien épargner pour qu'on travaille à leur

conversion. C'est sur quoi je vais vous satisfaire.

Il est certain que lorsque l'Amiral Christophle Colomb aborda pour la première fois à l'Isle *Haiti* ; (c'est le nom Indien de S. Domingue) il ne fut pas moins surpris de sa grandeur, que de la multitude prodigieuse de ses habitans : cette terre de deux cens lieues de longueur sur soixante, & quelquefois quatre-vingt de largeur, lui parut habitée de toutes parts, non-seulement dans les plaines, qui s'étendent depuis le bord de la mer, jusqu'aux montagnes qui occupent le milieu de l'Isle, dans toute sa longueur de l'est à l'ouest ; mais encore dans les montagnes mêmes, lesquelles, quoique fort escarpées, formoient néanmoins des Etats considérables.

A en croire les Historiens Espagnols, il n'y avoit pas moins d'un million d'Indiens, lorsque Colomb en fit la découverte : en nous décrivant les guerres que ces conquérans du nouveau monde eurent à soutenir ; ils nous les représentent combattans contre les Armées de cent mille hommes, qui marchaient sous les étendarts d'un seul Cacide ; ils comptent cinq ou six Caciques, dont la puissance étoit égale, & qu'on n'a pu réduire

que les uns après les autres. On pourroit soupçonner ces Historiens d'avoir un peu exagéré ce nombre pour donner plus de lustre à leurs Héros ; mais Barthelémy de *Las-Casas* , qui n'étoit certainement pas le panégyriste & l'admirateur de sa Nation , en compte un pareil nombre , & c'est sur quoi il fonde une partie des reproches amers qu'il fait à ses compatriotes.

Quoi qu'il en soit , & pour répondre à votre question , je vous dirai , mon R. P. que de cette multitude d'Indiens , il n'en reste pas un seul , au moins dans la partie Françoisise de l'Isle , où l'on ne trouve aujourd'hui aucun vestige de ses anciens Habitans. Il n'y en a plus dans la partie Espagnole , à la réserve d'un petit canton , qui a été longtemps inconnu , & où quelques-uns se sont maintenus comme par miracle au milieu de leurs ennemis , ainsi que je vous l'expliquerai dans la suite.

Vous me demanderez sans doute ce qu'est devenu cette multitude étonnante de peuples. Je vous avoue , mon R. P. que la Religion ne peut s'empêcher de s'élever contre la politique , & que l'humanité a bien de la peine à ne pas se récrier contre la destruction générale

d'une Nation , qui ne s'est trouvée coupable , que pour n'avoir pu souffrir les injustices & les violences de son vainqueur.

On doit rendre justice au zèle & à la piété des Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle ; encore plus touchés du desir d'étendre l'Empire de Jesus-Christ que leur propre domination, ils prirent les précautions les plus sages pour établir la Foi parmi leurs nouveaux Sujets, & assurer leur tranquillité. Rien de plus Chrétien que les instructions qui furent données aux Chefs de cette noble entreprise : on leur recommande sur toutes choses que l'intérêt de la Religion soit le mobile & la regle de toutes leurs démarches : on leur ordonne d'avoir de grands ménagemens pour ces peuples , de n'employer à leur conversion que les moyens ordinaires employés par l'Eglise, & de les attirer plutôt par la douceur, par la raison , & par les bons exemples, que par la violence & par la force.

Sur-tout la Reine Isabelle , qui regardoit la découverte des Indes comme son ouvrage , n'oublia aucun des devoirs d'une Souveraine, qui aux plus rares qualités d'une Héroïne, joignoit les plus vifs



& les plus respectueux sentimens que la Religion inspire. Aussi dans les différens voyages que fit Colomb, pour rendre compte à ses maîtres du succès de ses entreprises, la Reine qui lui donna de fréquentes audiences, ne s'informa de rien avec plus d'empressement que des progrès de la Foi, & ne lui recommandoit rien plus fortement que de ménager des Sujets, qu'une nouvelle domination ne devoit déjà que trop allarmer.

Mais il est assez ordinaire que les Rois ne trouvent pas toujours dans leurs Ministres de fideles exécuteurs de leurs volontés : ceux-là principalement qui, dépositaires de l'autorité souveraine, l'exercent dans des lieux où leur conduite ne peut être que difficilement recherchée, ne s'accoutument que trop à en abuser. Cette réflexion ne regarde point l'Amiral Colomb : ce fut en tout sens un des plus grands hommes de son siècle : le succès de son entreprise qui est un des plus nobles efforts du génie, du courage & de la résolution, l'immortalise avec justice ; mais sa piété singulière, son attachement tendre & solide à toutes les pratiques de la Religion, n'ont sans doute pas peu contribué à des succès si éclatans.

Il s'en fallut bien qu'un si grand homme fût secondé comme il le méritoit. La troupe des nouveaux Argonautes que conduisoit ce moderne Jason, n'étoit pas toute composée de Héros. Si quelques-uns en avoient la bravoure, très-peu en eurent la sagesse & la modération : c'étoit pour la plupart des hommes que l'espoir de l'impunité des crimes dont ils étoient coupables, avoient exilé volontairement de leur Patrie, & qui, au hafard d'une mort du moins honorable, aspiraient aux richesses immenses de cette conquête. Le mauvais caractère de ces nouveaux conquérans causa la perte de tant d'ames qui, avec le temps, auroient pu fonder une nombreuse Chrétienté. Ici, mon R. P. pour vous obéir, je me trouve comme engagé à vous faire un précis historique de la premiere des révolutions qui produisit, en peu d'années, dans la plus florissante Isle des Indes, la perte totale d'une si grande Nation.

Ce fut, comme on sçait, au commencement de Décembre de l'année 1497, que Christophe Colomb, après un long trajet & de grands risques, aborda enfin à cette Isle, à laquelle il donna d'abord, à cause de sa grandeur, le nom

de *Hispaniola* ou petite Espagne. On ne l'appella S. Domingue que dans la suite des temps , & c'est la Capitale qui a donné insensiblement ce nom à toute l'Isle.

Ce fut par sa pointe la plus occidentale qu'il la reconnut : il rangea d'abord toute la côte qui fait la partie du nord ; & remontant avec peine de l'ouest à l'est , il jeta l'ancre dans un port de la province de Marien , entre Mancenille & Montechrist , qu'il appella Port-Royal. Ce canton étoit sous la domination d'un des principaux Caciques de l'isle nommée *Guacanariq* : son Etat s'étendoit le long de la côte du nord , & comprenoit tout le Pays , depuis ce qu'on nomme aujourd'hui la Vega Real , jusqu'au Cap François qui retient encore maintenant le nom de ce Prince ; car les Espagnols l'appellent *el Guarico* , par corruption de *Guanarico*.

Il n'y avoit rien de barbare dans les manieres de ce Prince : ses Sujets s'apprivoiserent bientôt avec ces Etrangers , dont la vue les avoit d'abord surpris : ils les reçurent avec toute la cordialité possible , & ils se disputoient les uns aux autres à qui feroit plus de caresses à ces nouveaux hôtes.

Ceux-ci firent bientôt connoître que l'or étoit le principal objet de leurs recherches. Les Indiens se firent aussitôt un plaisir de se dépouiller de leurs riches colliers, & de leurs autres ornemens pour en faire présent à ces nouveaux venus. Une sonnette ou quelque autre babiole de verre qu'on leur donnoit en échange, leur sembloit préférable à toutes les richesses qu'ils tiroient de leurs mines. Prévenus de la plus haute estime pour ces étrangers, qu'ils regardoient comme descendus du Ciel, ils tâchoient de se conformer à leurs manieres. Une croix qu'on avoit plantée au milieu de leurs habitations, devint bientôt l'objet de leur vénération. A l'exemple des Espagnols, ils se prosternoient à terre, ils se frapportoient la poitrine, ils levoient les yeux & les mains vers le Ciel, & sembloient déjà rendre leurs hommages au vrai Dieu qu'ils ne connoissoient encore que d'une maniere fort imparfaite.

Le vaisseau que montoit l'Amiral étoit mouillé sur un fond de mauvaise tenue : ayant chassé sur ses ancres, il alla tout à coup se briser contre des roches à fleur d'eau, qu'on nomme ici récifs. Cet accident déconcertoit les mesures

de Colomb, & le mettoit, pour ainsi dire, à la merci des Indiens. Le bon Roi *Guacanarig* n'oublia rien pour le consoler de cette perte : il commanda sur le champ une nombreuse escadre de canots pour aller au secours du bâtiment étranger ; & de peur que la vue de la proie ne tentât ses sujets, il alla lui-même les tenir en respect par sa présence. Il fit promptement retirer tous les effets du vaisseau, les fit transporter dans un magasin sur le bord de la mer, & les fit garder avec soin. Enfin touché de l'affliction de Colomb, ce bon Prince versa des larmes ; & , pour le dédommager autant qu'il lui étoit possible, il lui offrit tout ce qu'il possédoit dans l'étendue de ses Etats, & le pria d'y fixer sa demeure.

L'Amiral à qui il restoit une caravelle, obligé d'aller rendre compte en Espagne de sa découverte, répondit à ce généreux Cacique qu'il ne pouvoit pas demeurer plus long-temps avec lui ; mais qu'en attendant son retour, qui ne seroit pas éloigné, il lui laisseroit une partie de ses gens. Le Cacique s'employa aussi-tôt à faire construire un bâtiment sûr & commode pour ses nouveaux hôtes : des débris du vaisseau échoué, on

éleva une espee de fort , auquel Colomb donna le nom de *Navidad* , parce qu'il étoit entré dans cette baye le jour de la Nativité de Notre Seigneur. On le munit par dehors d'un bon fossé ; il étoit défendu d'ailleurs par une Compagnie d'environ quarante hommes , sous la conduite d'un brave Cordouan , nommé *Diegue Darafta* : on lui laissa un canonnier expert avec quelques pieces de campagne , un charpentier , un chirurgien , & on les pourvut de minutions pour une année entiere.

L'éloignement d'un Chef , sage & ferme , fut la source du dérangement de la nouvelle Colonie. L'Amiral leur avoit recommandé en partant de se comporter en gens d'honneur & en véritables Chrétiens : ils ne l'eurent pas plutôt perdu de vue , qu'ils oublièrent ses sages remontrances. La division introduisit le désordre , & le libertinage y mit le comble. Egalemeut avarés & débauchés , ils se répandirent comme des loups ravissans dans tous les lieux circonvoisins , se jettans avec fureur sur l'or & sur les femmes des Indiens ; ils joignirent la cruauté à la violence , & poussèrent tellement à bout leur patience , qu'au lieu d'amis sincères , ils en firent des ennemis irréconciliables.

Ce fut vainement que Guacanarique leur remontra qu'ils avoient intérêt à ménager ses Sujets , & qu'il ne pourroit plus les contenir , s'ils les pouffoient ainsi aux dernières extrémités ; ils n'en continuèrent pas moins leurs brigandages ; ils firent plus : ils abandonnerent la forteresse , & ayant pénétré chez les Nations voisines , ils laissèrent par tout les plus funestes impressions de leur libertinage. Tant de crimes ne furent pas long-temps impunis. Les Indiens qui ne connoissoient ces étrangers que par leurs violences , leur dressèrent des embûches : *Caunabo* , un des Caciques de l'isle , en surprit quelques-uns lorsqu'ils enlevoient ses femmes , & les massacra tous. Ce fut-là comme le signal du soulèvement général ; on ne fit plus de quartier à tous ceux qu'on put découvrir.

Ce succès enfla le cœur des Indiens , qui s'apperçurent qu'il n'étoit pas si difficile de se délivrer de ces hommes qui leur paroissoient si terribles auparavant , & dont la seule vue les faisoit trembler. *Caunabo* , à la tête de ce qu'il put ramasser de ses vassaux , s'avança jusqu'au fort de la *Navidad* , où il n'y avoit que cinq soldats qui , fidèles aux ordres

d'*Arafia*, ne voulurent jamais le quitter. En vain le fidèle & zélé *Guacanariq* vola-t-il au secours de ses amis. Surpris d'une attaque si brusque, il n'eut pas le temps de s'y préparer. L'armée de *Caunabo* beaucoup plus forte, eut aisément le dessus, & le Cacique blessé fut forcé d'abandonner ses nouveaux alliés à leur mauvais sort. Que pouvoient faire cinq hommes contre une multitude innombrable de ces barbares? Ils se défendirent pourtant avec beaucoup de valeur, & les Indiens n'osoient les approcher pendant le jour : mais s'étant coulés dans les fossés à la faveur des ténèbres, ils mirent le feu au fort, qui fut bientôt consumé.

Le prompt retour de l'Amiral qui aborda avec une flotte nombreuse à Port-Réal, le 28 Novembre 1493, auroit pu rétablir la tranquillité ; mais n'ayant encore amené avec lui que le ramas de la canaille & des brigands dont on avoit purgé l'Espagne & vuïdé les prisons, des gens de ce caractère n'étoient capables que d'aigrir le mal ; d'ailleurs la plûpart des Chefs qui commandoient sous lui, jaloux de son autorité, & ne voulant agir que selon leurs vues particulieres, ne garderent



aucun des sages ménagemens que demandoit l'intérêt d'une Colonie naissante : la guerre s'alluma de toutes parts , & elle fut longue & cruelle. Mon dessein n'est pas d'en faire ici la description : je ne prétends qu'indiquer par quels malheurs cette isle a été dépeuplée de ses anciens habitans.

Les Castellans outrés de la résistance qu'ils trouvoient dans leurs nouveaux sujets , ne leur firent aucun quartier. Je ne rapporterai pas ici les cruautés qu'ils exercèrent , & qui furent détestées de leur propre Nation. Il leur en coûta trois années pour réduire ces malheureux. Six Rois , dont les Etats étoient fort peuplés , essayèrent en vain leurs forces contre l'ennemi commun. Si le sort des armes eût dépendu de la multitude , ils auroient mieux défendu leur liberté : mais les épées & les armes à feu de leurs ennemis trouvant des corps nuds & désarmés , en faisoient un horrible carnage , & plus de la moitié des Indiens périt dans cette guerre.

Ces infortunés subirent enfin la loi du plus fort , & furent quelques-temps tranquilles : la puissance & le crédit de *Guacanirig* contribuerent beaucoup à cette paix. Ce Cacique , toujours ami

des Castillans , avoit porté le zèle jusqu'à les accompagner dans leurs expéditions. Sa médiation acheva de pacifier les esprits.

De nouvelles cruautés rallumerent bien-tôt le feu mal éteint : les Indiens songerent à secouer un joug qui leur étoit insupportable ; mais le moyen qu'ils employèrent leur fut plus fatal qu'à leurs ennemis. Ils prirent le parti d'abandonner la culture des terres , & de ne plus planter ni manioc , ni maïs , se flattant que dans les bois & les montagnes où ils se retiroient , la chasse & les fruits sauvages leur fourniroient suffisamment de quoi subsister , & que leurs ennemis seroient forcés par la disette d'abandonner leur Pays. Ils se tromperent : les Castillans se soutinrent par les rafraîchissemens qui venoient d'Europe , & n'en furent que plus animés à poursuivre les Indiens dans les lieux que ceux-ci croyoient être inaccessibles.

Ces malheureux , sans cesse harcelés , fuyoient de montagnes en montagnes : la misere , la fatigue , & la frayeur continuelle où ils étoient , en firent encore plus périr que le glaive. Ceux qui échapperent à tant de miseres , furent enfin

obligés de se livrer à la discrétion du vainqueur qui usa de ses droits avec toute la rigueur possible. Jusqu'alors on ne s'étoit pas mis fort en peine d'exécuter les ordres de la Cour d'Espagne pour l'instruction de ces infidèles : les guerres fréquentes n'en avoient pas laissé le loisir & les violences dont on usoit envers eux, ne leur inspiroit guères le desir de se faire instruire.

Cependant des Religieux de Saint-Dominique & de Saint-François, & quelques Ecclésiastiques séculiers étoient passés aux Indes. Ces zélés Missionnaires leur prêcherent les vérités de la Foi ; quelques intervalles de modération & de douceur dont on usa par les ordres réitérés de la Cour, commencèrent à effacer les fâcheux préjugés qu'ils avoient contre la Nation Castillane : déjà ils écoutoient les Ministres de l'Evangile avec respect & avec docilité ; & il y avoit tout lieu de croire qu'en continuant les voies de douceur, on les feroit entrer insensiblement dans le bercail de Jesus-Christ.

Mais la mort de la Reine Isabelle, qui fut bientôt suivie de celle de Christophe Colomb, ruina de si belles espérances. Cette Princesse avoit toujours

protégé les Indiens ; elle avoit même donné ordre de rechercher exactement la conduite des principaux auteurs de tant de cruautés pour les punir sévèrement ; & voulant laisser un monument éternel de la bonté de son cœur pour ces nouveaux Sujets , par un article particulier de son testament , elle chargea le Roi Ferdinand son époux , la Reine Jeanne sa fille , & le Prince Charles son petit-fils , de continuer l'œuvre de Dieu , en laissant la liberté à ces malheureux , & en tâchant , par des voies de douceur , de les amener à la connoissance du vrai Dieu.

Les intentions de cette pieuse Princesse ne furent pas mieux suivies dans cette disposition , que dans beaucoup d'autres. Les Indiens avoient commencé à jouir d'une espece de liberté. A la réserve de quelques corvées , & des tributs qu'on exigeoit d'eux , on les laissoit vivre dans leurs villages selon leurs usages , sous le gouvernement de leurs Caciques. L'avarice des principaux Officiers entreprit de les dépouiller de ce reste de liberté. On proposa au Conseil de Ferdinand d'affervir entièrement ces Sauvages , & de les repartir entre les habitans , pour être employés sous

leurs ordres aux travaux des mines , & aux autres ministeres qu'ils jugeroient à propos.

On appuyoit ce projet de motifs de Religion & de politique : il est impossible , disoit - on , que ces peuples se portent à embrasser la Foi , tandis qu'on les laissera dans le libre exercice de leurs superstitions , & qu'on n'usera point avec eux d'une violence salutaire : la politique y trouvoit encore plus d'avantage , parce que , ajoutoit-on , cette dispersion les mettant hors d'état de rien entreprendre , coupera la racine à toutes leurs révoltes.

Voilà l'époque de la ruine entière des Indiens. Les Missionnaires qui avoient déjà éprouvé que le fréquent commerce des Européens , & le dérèglement de leurs mœurs , détruisoient en peu de momens tout ce que leurs plus solides instructions n'établissoient qu'avec beaucoup de temps & de travail , virent bien que la servitude où on les jettoit ruineroit entièrement les vues qu'on avoit de les convertir à la Foi. Aussi leur zèle éclata - t - il hautement. Les Peres Antoine Montefino & Pierre de Cordoue , Dominicains , furent les plus ardens à déclamer contre le partage des

Indiens. Les Officiers Castillans , Auteurs du projet , & qui en pressoient l'exécution , furent piqués des discours des Missionnaires : ils se crurent désignés dans leurs sermons , & en portèrent des plaintes à la Cour. Ce fut-là la source d'une infinité de contestations , où la Religion ne gagna rien , & où la charité perdit beaucoup.

Cependant , sur les représentations réitérées des Missionnaires , la Cour fit tenir des assemblées de Théologiens , où la question des partages fut agitée avec autant de chaleur que peu de succès : ces sortes d'affaires qui ont deux faces , & qui présentent de chaque côté de plausibles apparences , trouvent de part & d'autre leurs partisans. La Cour se crut par-là suffisamment autorisée à suivre son premier plan ; elle envoya ordre à Michel Passamonte , Trésorier des droits du Roi , de finir sans délai l'affaire des partages. Cette commission lui donna un grand crédit & une autorité qui éclipsa celle des Gouverneurs. Maître de la fortune des habitans , dont les Indiens alloient devenir le plus riche fonds , il se vit en état de se faire beaucoup d'amis & de créatures. On fit donc le dénombrement de ce qui restoit

restoit d'Indiens , & il ne s'en trouva plus que soixante mille.

On peut s'imaginer quel fut le désespoir des Indiens , lorsqu'ils se virent forcés de quitter leurs anciennes demeures , pour aller se livrer aux caprices de leurs nouveaux maîtres. La servitude est toujours cruelle ; mais elle l'est surtout à ceux qui sont nés libres. Il est vrai que la Cour avoit fait des Réglemens qui en auroient adouci l'amertume , s'ils eussent été exactement observés ; mais les maîtres ne s'appliquèrent qu'à tirer tout le profit qu'ils purent de leurs acquisitions ; ils chargerent ces malheureux des plus rudes travaux , & sans égard aux défenses du Roi , ils les firent servir de bêtes de charge. Le chagrin & la misère en diminuèrent encore le nombre , & lorsque cinq ans après Rodrigue d'Albuquerque eut succédé à Passamonte dans l'emploi de Commissaire-Distributeur des Indiens , il ne s'en trouva plus que quatorze mille.

Ce funeste succès des partages , qui ne justifioit que trop les plaintes des Missionnaires , ranima de nouveau leur zèle. Le célèbre Barthelemy de las-Casas , fut celui qui se signala davantage. C'étoit un vertueux Ecclésiastique , que le

desir de la conversion des infidèles avoit attiré dans le nouveau monde ; il possédoit la plus grande partie des talens qui font les hommes Apostoliques , un grand zèle , une charité ardente , un désintéressement parfait , une pureté de mœurs irréprochable , un tempérament robuste & à l'épreuve des plus rudes fatigues. Ses plus grands ennemis ne lui reprocherent qu'une vivacité peu mesurée , & ce reproche n'étoit pas sans fondement ; mais sa vertu , son intelligence , & le talent singulier qu'il avoit de gagner la confiance des Indiens , le rendirent très-respectable. Uni de sentimens avec les Missionnaires Dominicains , il travailla de concert avec eux pour anéantir les partages ; & s'étant enfin déterminé à entrer dans leur Ordre , il n'en sortit que pour prendre l'administration de l'Evêché de *Chiappa*.

Tel fut l'homme Apostolique que la Providence suscita pour le soulagement des Indiens. On ne peut exprimer les fatigues , les dégoûts , & les contradictions qu'il eut à essuyer dans la poursuite d'un si généreux dessein ; il lui fallut souvent traverser cette vaste étendue de mers , qui séparent l'Amérique d'avec les autres parties du monde. Ses pres



mieres démarches furent mal reçues à la Cour de Ferdinand, où les Officiers de Saint-Domingue avoient eu soin de le décrier, en le faisant passer pour un esprit brouillon. La mort de Ferdinand ayant mis la régence entre les mains du Cardinal Ximenès, las-Casas crut la conjoncture favorable pour son dessein ; il ne fut pas trompé. Le Régent touché de l'exposition pathétique que lui fit le saint homme, de l'état pitoyable où l'avarice des Castillans tenoit les Indiens, songea efficacement à y remédier.

Il fit choix de quatre Religieux Hyeronimites qu'il envoya à Saint-Domingue en qualité de Commissaires, avec de pleins pouvoirs pour réformer les abus, & sur-tout pour casser & annuler les partages faits par les précédens Commissaires, s'ils le jugeoient à propos, pour le bien de la Religion. On fut fort surpris dans l'isle de l'arrivée de ces Commissaires que las-Casas accompagnoit. Leur Commission, qui fut lue & publiée avec les cérémonies accoutumées, jetta la terreur dans l'isle.

Une commission si délicate demandoit du courage & de la fermeté. Les Peres Hyeronimites avoient de bonnes intentions ; mais ils étoient timides & peu

stylés au train des affaires. Las-Casas s'apperçut bientôt qu'ils mollissoient, en ne privant que quelques particuliers de leurs Indiens, & n'osant toucher aux plus puissans, qui étoient en même temps les plus mauvais maîtres. Il somma les Commissaires d'exécuter les ordres du Régent; mais on ne lui donna que des délaïtes. Les clameurs recommencerent bientôt, & les esprits s'aigrissant de plus en plus, chacun porta ses plaintes à la Cour. Las-Casas accusa les Hyeronimites de mollesse & de vues intéressées: ceux-ci renouvelèrent les anciennes accusations contre las Casas; c'étoit une procédure à ne finir de long-temps; les Indiens en furent les victimes.

Après ce peu de succès le zèle de tout autre se feroit rallenti; celui de las-Casas n'en devint que plus vif. Les grands voyages ne lui coûtoient rien, quand il s'agissoit de la gloire de Dieu. Il prit donc la résolution de repasser en Europe; on voulut l'arrêter, mais il montra un brevet du Roi, qui lui laissoit l'entière liberté d'aller & de venir, comme il le jugeroit à propos. Il trouva les choses bien changées à son arrivée en Espagne. Le Cardinal Ximenès étoit mort, le Conseil des Indes avoit été

gagné , & étoit fort prévenu contre las-Cafas. Loin de se faire écouter sur les plaintes qu'il avoit à faire des Commissaires , il eut à se défendre sur plusieurs chefs d'accusation qu'on avoit envoyés contre lui.

L'habile Missionnaire se voyant hors d'état de réussir au Tribunal des Indes , résolut de s'adresser directement au Prince Charles , qui gouvernoit sous le nom & pendant la maladie de la Reine Jeanne sa mere. Cette résolution étoit hardie , & ne paroissoit guere prudente. Le jeune Souverain obsédé par les Ministres Flamands , ne s'embarrassoit guere des Indes , il étoit trop occupé d'affaires plus importantes qu'il avoit sur les bras au commencement d'un regne épineux.

Las-Cafas se rendit à la Cour ; & comme on aime à y voir des hommes extraordinaires , il y fut reçu avec distinction. Le Seigneur de Chievres , Gouverneur & principal Ministre de Charles d'Autriche , l'écouta avec plaisir : les Ministres Flamands eurent aussi avec lui de fréquentes conférences ; la jalousie qui régnoit entre les Espagnols & les Flamands au sujet de la confiance du Prince , que ces derniers possédoient ,

servit beaucoup au Missionnaire. Les Flamands furent charmés d'entrer en connoissance d'une affaire, qui donneroit un nouveau relief à leur autorité, & leur feroit naître un nouveau moyen de mortifier leurs rivaux. Ils promirent de faire attention à ses remontrances : mais les affaires qui survinrent à Charles, & les mouvemens qu'on se donna, pour faire tomber la Couronne de l'Empire sur sa tête déjà chargée de tant de diadèmes, occasionnerent des lenteurs, qui donnerent le loisir aux intéressés de prendre des mesures pour faire échouer le projet du Missionnaire. On opposa un homme dont l'autorité étoit capable de balancer celle du vertueux Ecclésiastique ; c'étoit l'Evêque de Darien. L'exemple de Saint-Domingue avoit déjà servi de règle au continent de l'Amérique, & ce bon Prélat, plus attentif à ses intérêts qu'à ceux de son troupeau, avoit eu part à la distribution des Indiens. Il passa en Europe plutôt pour traverser las-Casas, que pour demander l'éclaircissement de quelques prétendues difficultés qui ne les touchoient que médiocrement.

Le Prélat alla aussi-tôt à la Cour ;

où las-Casas étoit fort assidu. Son premier soin fut de se déclarer contre l'opinion des Missionnaires, & de détruire, dans ses visites & dans ses entretiens, les raisons sur lesquelles ils appuyoient la nécessité de révoquer les partages des Indiens. Ce sentiment si favorable à la Cour, & aux Officiers qui y étoient intéressés, ne pouvoit manquer d'être agréé, & de former un gros parti. Las-Casas avoit pour lui tous les gens de bien, & si son parti n'étoit pas le plus fort, il paroissoit au moins le plus équitable. Ainsi les disputes qui avoient déjà été si vives, commencerent à se rallumer.

Ces contestations qui partageoient la Cour, piquerent la curiosité du Roi. Il résolut de convoquer une assemblée où les Parties intéressées feroient valoir leurs raisons. Il fut donc ordonné à l'Evêque de Darien, & au Pere de las-Casas de se trouver au Conseil au jour qui fut fixé; le même ordre fut donné à Diegue-Colomb, fils du grand Christophe, qui, ayant succédé à son pere dans la charge d'Amiral des Indes, n'avoit pas hérité de son pouvoir ni de sa considération. Il étoit revenu depuis quelques années en Espagne mécontent

des atteintes que les Officiers Royaux donnoient continuellement à son autorité.

La Cour étoit nombreuse , la cause intéressante , & la présence du Prince rendoit cette assemblée auguste. Il avoit reçu tout récemment le Décret de son élection à l'Empire, & ce fut-là que pour la première fois il fut traité de sacrée Majesté. On avoit dressé un trône au lieu de l'assemblée, & le Prince s'y rendit accompagné de ses Ministres & d'un brillant cortège. Le Seigneur de Chievres & le grand Chancelier étoient assis aux pieds du trône ; celui-ci ordonna, de la part de Sa Majesté, à l'Evêque de Darien de s'expliquer sur l'affaire des partages. Il s'excusa d'abord sur ce que cette affaire étoit trop importante pour la rapporter en public ; mais ayant reçu un second ordre , il parla ainsi.

« Il est bien extraordinaire , dit le  
» Prélat , qu'on délibère encore sur un  
» point qui a déjà été tant de fois décidé  
» dans les Conseils des Rois Catholiques  
» vos augustes Aïeux : ce n'est sans doute  
» que sur une connoissance réfléchie du  
» naturel & des mœurs des Indiens ,  
» qu'on s'est déterminé à les traiter avec  
» sévérité. Est-il nécessaire de retracer

» ici les révoltes & les perfidies de cette  
» indigne Nation ? A-t-on jamais pu ve-  
» nir à bout de les réduire que par la  
» violence ? N'ont-ils pas tenté toutes  
» les voies d'exterminer leurs Maîtres ,  
» & d'anéantir leur nouvelle domina-  
» tion ? Ne nous flattons point , il faut  
» renoncer fans retour à la conquête des  
» Indes , & aux avantages du nouveau  
» monde , si on laisse à ces barbares une  
» liberté qui nous feroit fatale.

» Mais que trouve-t-on à redire à  
» l'esclavage où on les a réduits ? N'est-  
» ce pas le privilege des Nations vic-  
» torieuses , & la destinée des Bar-  
» bares vaincus ? Les Grecs & les Ro-  
» mains en usoient-ils autrement avec  
» les Nations indociles qu'ils avoient  
» subjuguées par la force de leurs ar-  
» mes ? Si jamais peuples méritèrent  
» d'être traités avec dureté , ce sont  
» nos Indiens , plus semblables à des  
» bêtes féroces qu'à des créatures rai-  
» sonnables. Que dirai-je de leurs  
» crimes & de leurs débauches qui font  
» rougir la nature ? Remarque-t-on en  
» eux quelque teinture de raison ? Sui-  
» vent-ils d'autres loix que celles de  
» leurs plus brutales passions ? Mais  
» cette dureté les empêche , dit-on ,

» d'embrasser la Religion. Hé ! que perd-  
» elle avec de pareils sujets ? On veut  
» en faire des Chrétiens , à peine sont-  
» ils des hommes. Que nos Mission-  
» naires nous disent quel a été le fruit  
» de leurs travaux , & combien ils ont  
» fait de sinceres prosélites.

» Mais ce sont des ames pour les-  
» quelles Jesus - Christ est mort ; j'en  
» conviens. A Dieu ne plaise que je  
» prétende les abandonner : soit à ja-  
» mais loué le zele de nos pieux Mo-  
» narques pour attirer ces Infideles à  
» Jesus - Christ ; mais je soutiens que  
» l'affervissement est le moyen le plus  
» efficace : j'ajoute que c'est le seul  
» qu'on puisse employer. Ignorans , stu-  
» pides , vicieux comme ils sont , vien-  
» dra-t-on jamais à bout de leur imprimer les connoissances nécessaires , à  
» moins que de les tenir dans une con-  
» trainte utile ? Aussi légers & indiffé-  
» rens à renoncer au Christianisme qu'à  
» l'embrasser , on les voit souvent au  
» sortir du baptême se livrer à leurs  
» anciennes superstitions ».

Le discours du Prélat fut écouté avec attention , & reçu selon les différentes dispositions où l'on étoit. Lorsqu'il eut fini , le Chancelier s'adressa au Pere de



Las-Cafas , & lui ordonna , de la part du Roi , de répondre. Il le fit à-peu-près en ces termes :

« Je suis un des premiers qui passai  
» aux Indes , lorsqu'elles furent dé-  
» couvertes sous le regne des invin-  
» cibles Monarques Ferdinand & Isa-  
» belle , prédécesseurs de Votre Majesté.  
» Ce ne fut ni la curiosité , ni l'intérêt ,  
» qui me firent entreprendre un si long  
» & si périlleux voyage. Le salut des  
» Infideles fut mon unique objet. Que  
» ne m'a-t-il été permis de m'y em-  
» ployer avec tout le succès que de-  
» mandoit une si ample moisson ! Que  
» n'ai-je pu , au prix de tout mon sang ,  
» racheter la perte de tant de milliers  
» d'ames qui ont été malheureusement  
» sacrifiées à l'avarice ou à l'impudicité !  
» On veut nous persuader que ces  
» exécutions barbares étoient néces-  
» saires pour punir ou pour empêcher  
» la révolte des Indiens. Qu'on nous  
» dise donc par où elle a commencé.  
» Ces peuples ne reçurent-ils pas nos  
» premiers Castillans avec humanité &  
» avec douceur ? N'avoient-ils pas plus  
» de joie à leur prodiguer leurs trésors ,  
» que ceux-ci n'avoient d'avidité à les  
» recevoir ? Mais notre cupidité n'étoit

» pas fatistaite : ils nous abandonnoient  
» leurs terres, leurs habitations, leurs  
» richesses : nous avons voulu encore  
» leur ravir leurs enfans, leurs femmes  
» & leur liberté. Prétendions-nous qu'ils  
» se laissent outrager d'une maniere  
» si sensible, qu'ils se laissent égorger,  
» pendre, brûler sans en témoigner le  
» moindre ressentiment ?

» A force de décrier ces malheureux,  
» on voudroit nous insinuer qu'à peine  
» ce sont des hommes. Rougissons d'a-  
» voir été moins hommes & plus bar-  
» bares qu'eux. Qu'ont-ils fait autre  
» chose que de se défendre quand on les  
» attaquoit, que de repousser les injures  
» & la violence par les armes ? Le dé-  
» sespoir en fournit toujours à ceux  
» qu'on pousse aux dernieres extrémités.  
» Mais on nous cite l'exemple des Ro-  
» mains pour nous autoriser à réduire  
» ces peuples en servitude. C'est un  
» Chrétien, c'est un Evêque qui parle  
» ainsi ; est-ce là son Evangile ? Quel  
» droit en effet avons-nous de rendre  
» esclaves des peuples nés libres, que  
» nous avons inquiétés sans qu'ils nous  
» aient jamais offensés ? Qu'ils soient  
» nos vassaux, à la bonne heure ; la loi  
» du plus fort nous y autorise peut-être ;

» mais par où ont-ils mérité l'esclavage ?  
» Ce sont des brutaux , ajoute-t-il ,  
» des stupides , des peuples adonnés à  
» tous les vices. Doit-on en être sur-  
» pris ? Peut-on attendre d'autres mœurs  
» d'une Nation privée des lumières de  
» l'Évangile ? Plaignons-les , mais ne les  
» accablons pas ; tâchons de les ins-  
» truire , de les éclairer , de les redresser ;  
» réduisons-les sous la règle ; mais ne  
» les jettons pas dans le désespoir.

» Que dirai-je du prétexte de la Re-  
» ligion dont on veut couvrir une in-  
» justice si criante ? Quoi ! les chaînes  
» & les fers feront-ils les premiers  
» fruits que ces peuples tireront de  
» l'Évangile ? Quel moyen de faire  
» goûter la sainteté de notre loi à des  
» cœurs envenimés par la haine & irri-  
» tés par l'enlèvement de ce qui leur  
» est le plus cher , sçavoir leur liberté ?  
» Sont-ce là les moyens dont les Apô-  
» tres se sont servis pour convertir les  
» nations ? Ils ont souffert les chaînes ,  
» mais ils n'en ont pas fait porter : Jésus-  
» Christ est venu pour nous affranchir  
» de la servitude , & non pas pour  
» nous réduire à l'esclavage. La sou-  
» mission à la foi doit être un acte libre ;  
» c'est par la persuasion , par la douceur

» & par la raison qu'on doit la faire  
» connoître. La violence ne peut faire  
» que des hypocrites , & ne fera ja-  
» mais de véritables adorateurs.

» Qu'il me soit permis de demander  
» à mon tour au Seigneur Evêque , si  
» depuis l'esclavage des Indiens , on a  
» remarqué dans ce peuple plus d'em-  
» pressement à embrasser la Religion ?  
» Si les Maîtres entre les mains de qui  
» ils sont tombés , ont beaucoup tra-  
» vaillé à instruire leur ignorance ? Le  
» grand service que les partages ont  
» rendu à l'Etat & à la Religion ! Lors-  
» que j'abordai pour la première fois  
» dans l'Isle , elle étoit habitée par un  
» million d'hommes ; à peine aujour-  
» d'hui en reste-t-il la centième partie.  
» La misère , les travaux , les châti-  
» mens impitoyables , la cruauté & la  
» barbarie en ont fait périr des milliers.  
» On s'y fait un jeu de la mort des  
» hommes ; on les ensevelit tous vi-  
» vants sous des affreux souterrains , où  
» ils ne reçoivent ni la lumière du jour  
» ni celle de l'Evangile. Si le sang d'un  
» homme injustement répandu crie ven-  
» geance , quelles clameurs doit pousser  
» celui de tant de misérables qu'on ré-  
» pand inhumainement chaque jour » !

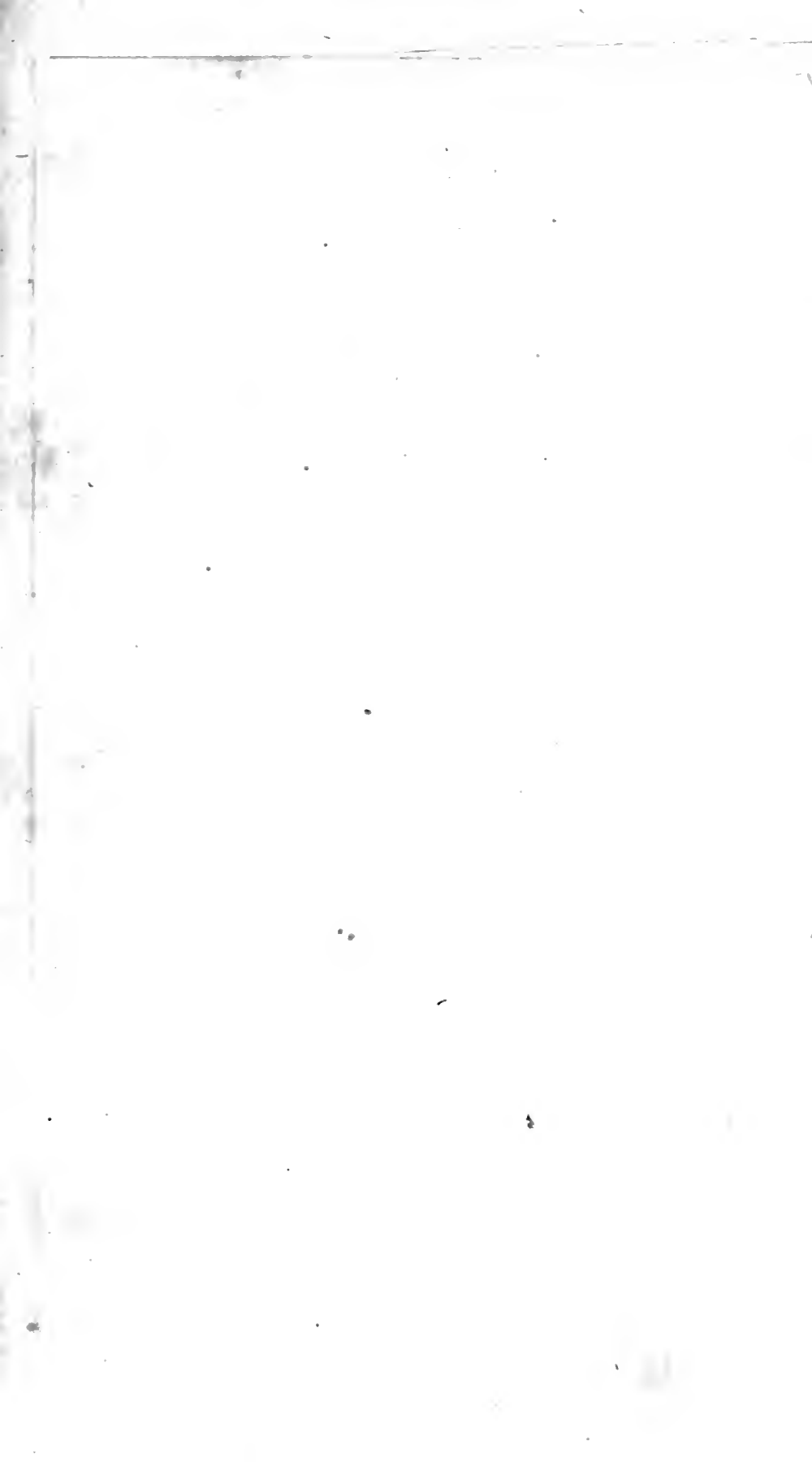
Las-Cafas finit en implorant la clémence de l'Empereur pour des vassaux si injustement opprimés , & lui faisant entendre que c'est à Sa Majesté que Dieu demandera compte un jour de tant d'injustices , dont il peut arrêter le cours.

L'affaire étoit trop importante pour être décidée sur l'heure. L'Empereur loua fort le zele de Las-Cafas , & l'exhorta à retourner dans sa Mission , lui promettant d'apporter un remede prompt & efficace aux désordres dont il lui avoit fait une si vive peinture. Ce ne fut que long-temps après que Charles , de retour en ses Etats , eut le loisir d'y penser : mais il n'étoit plus temps , du moins pour Saint - Domingue. Tout le reste des Indiens y avoit péri , à la réserve d'un petit nombre qui échappa à l'attention de leurs ennemis.

Une chaîne de montagnes partage Saint-Domingue dans toute sa longueur. Il y a d'espace en espace de petits cantons habitables. Les précipices dont ils sont environnés , en rendent l'abord très-difficile : ils peuvent servir de retraites assez sûres , & des familles entieres de Negres marons y ont quelquefois subsisté plusieurs années à l'abri des pour-

suites de leurs Maîtres. Ce fut-là qu'une troupe d'Indiens alla chercher un asile ; ils le trouverent dans les doubles montagnes du Pisal , à seize ou dix-sept lieues de la *Vega-Real*. Ils y subsisterent plusieurs années inconnus au milieu de leurs vainqueurs , qui croyoient leur race entièrement éteinte. Ce fut une bande de Chasseurs qui les découvrit. Leur petit nombre & le pitoyable état où ils étoient , ne causerent plus d'ombrage. Leurs vainqueurs gémissoient peut-être eux-mêmes sur la cruauté de leurs ancêtres. On les traita avec douceur , & ils répondirent parfaitement à toutes les avances d'amitié qu'on leur faisoit. Dociles aux instructions qu'ils reçurent , ils embrassèrent la Religion Chrétienne ; & s'accoutumant peu-à-peu aux mœurs & aux usages de leurs Maîtres , ils contractèrent avec eux des mariages. On leur permit d'ailleurs de vivre selon leurs coutumes ; ils les gardent encore maintenant en partie , & ne vivent que de chasse ou de pêche.

Telle a été , mon Révérend Pere , la destinée de la Nation Indienne dans l'Isle de Saint-Domingue. Adorons les vues de la Providence , qui semble ne s'être appesantie sur ce peuple , que







pour lui en substituer un autre. Je parle des Negres, qui tous mauvais qu'ils sont, ont néanmoins de meilleures dispositions au Christianisme que les Indiens, si l'on en juge par les Sauvages du Continent, qui sont probablement de même race que ceux qui habitoient cette Isle. Je crois, mon Révérend Pere, avoir satisfait pleinement à vos deux questions. Il ne me reste plus que de vous assurer du respect avec lequel je suis, &c.

---

## L E T T R E

*Du Pere Margat, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Procureur Général des Missions de la même Compagnie aux Isles de l'Amérique.*

MON RÉVÉREND PERE,

*La paix de N. S.*

Vous souhaitez depuis long-temps d'avoir une explication détaillée de nos Missions à la côte de Saint-Domingue. Je vais vous satisfaire.



pour lui en substituer un autre. Je parle des Negres, qui tous mauvais qu'ils sont, ont néanmoins de meilleures dispositions au Christianisme que les Indiens, si l'on en juge par les Sauvages du Continent, qui sont probablement de même race que ceux qui habitoient cette Isle. Je crois, mon Révérend Pere, avoir satisfait pleinement à vos deux questions. Il ne me reste plus que de vous assurer du respect avec lequel je suis, &c.

---

## L E T T R E

*Du Pere Margat, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Procureur Général des Missions de la même Compagnie aux Isles de l'Amérique.*

MON RÉVÉREND PERE,

*La paix de N. S.*

Vous souhaitez depuis long-temps d'avoir une explication détaillée de nos Missions à la côte de Saint-Domingue. Je vais vous satisfaire.

Nous travaillons à ces Missions depuis 1704. Nous n'y trouvâmes d'abord que quatre ou cinq quartiers d'établis dans la partie de la côte que le Roi confia à nos soins. La colonie s'est bien accrue depuis ce temps-là. On a formé quantité de nouveaux quartiers, & par conséquent de nouvelles Paroisses ; nous en avons dans notre district dix-neuf, qui, en suivant la côte est & ouest, & la parcourant ensuite nord & sud, donnent une étendue de plus de cent lieues. Les plus petites Paroisses ont plus de six à sept lieues de contour : il y en a qui en ont plus de trente. On compte, dans cette étendue, plus de cent cinquante mille Negres. Le nombre des blancs n'est pas, à beaucoup près, si considérable. Il y a des Paroisses dans les plaines, dont le terrain est plat & uni ; il y en a quantité d'autres dans des pays montueux, coupés de ravins & très-difficiles à parcourir.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai marqué assez au long dans une de mes Lettres précédentes au sujet du climat de Saint-Domingue, de différentes particularités du pays, & des occupations des Missionnaires ; je me borne dans

celle-ci à vous décrire l'établissement , les progrès & la situation présente de nos Missions.

Les Colonies Françoises commençoient à s'étendre dans l'isle de Saint-Domingue vers la fin du dernier siècle. *Leogane* & toute sa dépendance étoit déjà gouvernée par les Révérends Peres Dominicains , qu'on y appelle , comme dans toutes les isles de l'Amérique , les Peres blancs. Cette portion de la Mission qui leur fut confiée , leur est demeurée depuis ce temps-là. La dépendance du Cap , où les progrès de nos François avoient été plus lents , n'avoit presque rien de fixe pour le gouvernement spirituel. Le peu de Paroisses qu'il y avoit dans les commencemens , étoient desservies par les premiers Prêtres séculiers ou réguliers que le hazard ou les fonctions d'Aumoniers de vaisseaux amenoient aux Isles.

La Mission du Cap fut dans la suite confiée aux Révérends Peres Capucins , & prit une forme plus régulière. Cela dura jusques vers 1702 ; mais les mortalités , si communes sous ces climats , mirent bientôt ces Peres hors d'état de pouvoir soutenir cette Mission ; la Cour proposa donc aux Supérieurs Jésuites

de s'en charger. Le Pere Gouye , alors Procureur général des Missions de la Compagnie aux isles de l'Amérique , par déférence pour les Peres Capucins , ne voulut rien accepter avant que de conférer sur cette affaire avec leurs Supérieurs à Paris ; mais ceux-ci lui ayant déclaré positivement qu'ils n'étoient plus en état , ni en volonté de fournir des sujets à la Mission de Saint-Domingue , & qu'ils en faisoient une cession volontaire à ceux qui , du consentement de la Cour , voudroient s'en charger , le Pere Gouye , sur cette réponse , alla offrir ses Missionnaires au Ministre , qui les accepta , & qui recommanda avec instance d'envoyer au plutôt des ouvriers , parce que le besoin étoit urgent.

L'Isle de Saint-Christophe fut , comme chacun sçait , envahie sur les François par les Anglois , l'an 1660 ; alors les habitans de ces colonies furent transportés partie à Sainte-Croix & partie à la Martinique ; ils passerent ensuite pour la plûpart à Saint-Domingue , où ces nouveaux colons porterent un accroissement considérable. Notre Mission de Saint-Christophe qui étoit florissante , suivit le sort de la colonie. Le Supérieur reçut ordre de passer à Saint-

Domingue pour y prendre possession de la Mission du Cap François. Il s'embarqua & aborda heureusement à la *Caye Saint-Louis*. C'est la partie la plus sud de l'Isle de Saint-Domingue.

On appelle *Caye* dans l'Amérique les rochers qui s'élevent du fond de la mer & qui forment quelquefois de petites Isles. Sur une de ces Isles, à peu de distance de la côte qu'on appelle le *Fond de l'Isle à Vache*, la Compagnie dite de Saint-Domingue bâtissoit actuellement un fort, à l'abri duquel elle se proposoit de défendre tous les établissemens que le Roi lui avoit permis de faire dans tout le vaste terrain qu'on nomme ici le *Fond de l'Isle à Vache*. Ce terrain est, de toute la partie de l'Isle qui appartient aux François, le lieu le plus éloigné du *Cap*. Il y a par terre plus de cent lieues d'une traversée très-difficile; il y a encore plus loin par mer, puisqu'il faut faire le tour de la moitié de l'Isle, qui dans son total n'a guere moins de trois cens cinquante lieues de circuit.

Les hommes apostoliques, ne font jamais dépayfés & trouvent par-tout de quoi s'occuper suivant leur ministère. Le Missionnaire attendant une occasion

pour passer au *Cap*, s'occupa pendant quelques mois à faire gagner le Jubilé à toute la garnison & à tous les ouvriers qui travailloient actuellement à la construction du fort Saint-Louis. Il le fit avec tant de zele & une si grande satisfaction pour tout le monde, que MM. les Directeur & Commandant de la Compagnie n'oublierent rien pour le retenir, ou du moins pour l'engager à procurer à cette portion de l'Isle une Mission de Jésuites. Le Pere leur donna les meilleurs paroles qu'il put; mais suivant les ordres pressans de ses Supérieurs, il se rendit au Cap où il arriva vers le commencement de Juillet 1704.

Le *Cap*, aujourd'hui ville considérable, étoit alors bien peu de chose, & commençoit à peine à se relever des désastres qu'il avoit effuyés dans les guerres précédentes, ayant été brûlé deux fois en cinq ans par les Anglois & les Espagnols réunis ensemble contre la France. Les débris sauvés des colonies de Saint-Christophe & de Sainte-Croix avoient jetté du monde au *Cap* qui commençoit à se repeupler. Mais ces misérables colons, que l'ennemi avoit dépouillés de tous leurs biens, se trouvoient dans une triste situation. Ce fut



une ample matiere au zele du Missionnaire; mais quelque bonne volonté qu'il eût, il ne pouvoit guere leur donner que des assistances spirituelles, les Anglois ayant enlevé tout ce que pouvoit avoir acquis la Mission de Saint-Christophe, & le Pere se trouvant au Cap dans l'embarras d'un nouvel établissement.

La charité qui est ingénieuse, lui fit trouver une ressource aux miseres publiques; il les représenta vivement, & il proposa comme un remede nécessaire & convenable, d'établir une association de Dames pieuses, qui par leurs charités & leurs soins se fissent un devoir de visiter les malades & les personnes nécessiteuses qui n'osent demander ouvertement l'aumône, & de leur procurer tous les soulagemens nécessaires. Comme il avoit le talent de manier les esprits, il vint à bout de son dessein. Les principales Dames de la ville se firent un honneur d'entrer dans la bonne œuvre. On vit donc en peu de temps une Confrairie formée de Dames de miséricorde : on éliroit une Supérieure tous les ans, & une Trésoriere, & chacune des autres Dames à leur tour, pour visiter les malades & pour leur procu-

rer chaque mois les secours de la Confrairie.

Ces Dames ne bornerent pas là leur charité; elles établirent un hôpital pour les hommes, les femmes & les familles entieres, réduits à l'aumône ou malades. On acheta deux maisons pour cela; on établit un Syndic; le tout sous la direction du Supérieur de la Mission qui assembloit ces Dames une fois tous les mois. Cet hôpital dura jusqu'en 1707, où M. de Charite, Commandant en chef après la mort de M. Augé, ayant besoin des emplacements de ce nouvel hôpital, pour aligner la nouvelle place d'armes, détruisit les maisons & en renferma le terrein dans cette place, sans donner aucun dédommagement aux Dames de la Miséricorde.

Il n'y avoit alors dans l'étendue de la dépendance du Cap que huit Paroisses; sçavoir, *le Cap, le Morne-Rouge, l'Accul, la Petite Ance, le Quartier Morin, Limonade* & deux au *Port de Paix*. Le Pere Gouye, Procureur de la Mission, sçachant le besoin qu'on avoit de sujets pour gouverner ces Paroisses, avoit déjà écrit avec succès dans toutes les Provinces de l'assistance de France pour exciter le zele & obtenir des Missionnaires.

Le

Le Pere Jean-Baptiste le Pers, de la Province de Flandres, fut des premiers à partir. Il arriva au Cap le 24 d'Août 1704, & dans le cours de l'année 1705 il fut suivi des PP. Olivier, le Breton, Laval & Boutin; ainsi avec le secours de deux Prêtres séculiers qui se trouverent dans ces quartiers, le Supérieur de la Mission eut de quoi remplir dès cette année-là toutes les Paroisses vacantes.

Il étoit juste de donner une forme stable à cette Mission; c'est à quoi travailla efficacement le Pere Gouye, en obtenant des Lettres patentes du Roi, qui furent enregistrées au Parlement le 29 Novembre 1704; par ces Lettres, le Roi établit les Jésuites dans l'administration spirituelle des colonies françoises de la côte de Saint-Domingue, depuis *Monte Christ* jusqu'au *Mont de Saint-Nicolas*, avec défense à tous Prêtres séculiers ou réguliers de s'immiscer dans cette Mission, sans le consentement exprès des Jésuites. Le Supérieur du Cap fut établi Supérieur général de la Mission.

Rien de plus déplorable que l'état où les Missionnaires Jésuites distribués dans les différentes Paroisses, trouverent leurs Eglises. La plupart étoient ouver-

res de toutes parts & livrées nuit & jour à toutes sortes de profanations par les hommes & par les bêtes, sans que rien pût les défendre. J'excepte l'Eglise du *Cap*, où il y avoit un Tabernacle dans les formes, envoyé par le Roi. Le premier soin des nouveaux Missionnaires fut donc de travailler à la réparation de leurs Eglises; c'est en quoi se signalerent sur-tout le Pere le Pers à *Limonade*, le Pere Boutin à *Saint-Louis*, & le Pere d'Autriche au *Port de Paix*.

Le Cap, déjà centre des Missions, & destiné à être la ville principale & comme la capitale de la colonie françoise à Saint-Domingue, ne se distinguoit pas avantageusement par son Eglise, qui n'étoit encore qu'un assez mauvais bâtiment de bois palissadé à jour, suivant l'ancienne maniere de bâtir du pays; d'ailleurs assez mal-propre & mal pourvue d'ornemens. C'étoit sans doute en cet état que l'avoit trouvé le Pere Labat, si connu par ses Mémoires, qui ne fut point édifié de cette négligence & qui s'en plaint amèrement dans la description qu'il en fait. Mais quand il y passa en 1703, cette ville ne faisoit encore que de se relever de deux incendies consécutifs; & d'ailleurs les Eglises

de la colonie , en proie , pour ainsi dire , au premier venu qui vouloit s'en emparer , ne pouvoient gueres être ni décorées ni entretenues comme il convient. Le zele des Missionnaires réveilla l'indolence des Habitans qui se sentoient encore de la licence de la *Flibuste*.

On forma donc au Cap de grandes entreprises pour la construction d'une Eglise. Le Pere Boutin qui s'y trouvoit alors en qualité de Curé , & qui venoit tout récemment d'achever l'Eglise de *Saint Louis* , qu'il avoit bâtie sans le secours d'aucun Entrepreneur , prit encore sur lui d'en faire autant au Cap , & il en vint à bout. Monsieur le Comte d'Arquian , Gouverneur de la ville , fut prié de poser la premiere pierre. Ce fut le 28 Mars 1715 , & en trois ans & demi , ce qui est prompt , vu la lenteur ordinaire des entreprises du pays , que l'Eglise se trouva en état d'être bénie le 22 Décembre 1718 , sous le titre de l'Assomption de la Sainte Vierge. C'est un grand bâtiment de maçonnerie de 120 pieds de long sur 45 de large. En général il est d'assez bon goût , quoique trop simple par le dedans , & trop peu spacieux aussi pour la quantité de monde qui est dans la ville. La Sacristie est bien fournie

& bien entretenue, ses ornemens sont beaux, & le Service divin s'y fait avec autant d'ordre & de dignité qu'en aucune Province de France. Il y a un clocher détaché du corps de l'Eglise, c'est une tour quarrée où il y a une assez belle sonnerie & une horloge qui s'entend dans toute la ville.

Je ne m'amuserai point ici, mon Révérend Pere, à vous faire le détail des Missionnaires arrivés depuis ces temps-là, ni à vous marquer les nouveaux établissemens de Paroisses à mesure que la colonie s'est étendue. Vous en jugerez par l'exposé que je vais vous tracer de l'état présent de cette Mission. Je parcourrai pour cela assez rapidement les différentes Paroisses qui sont sous la direction du Supérieur général, & je ne m'arrêterai, qu'autant qu'il sera nécessaire, à quelques circonstances particulières qui méritent attention.

Le Cap qui, dans ses commencemens, n'étoit qu'un amas fortuit de quelques cabanes de pêcheurs & de quelques magasins pour les embarquemens, est présentement une ville considérable. Elle est bâtie au pied d'une chaîne de montagnes qui l'environnent en partie, & qui lui font une espece de couron-

nement. Ces montagnes, qui sont ou cultivées par des habitations, ou boisées par la nature, forment un amphithéâtre varié qui ne manque pas d'agrément. La plus longue partie de la ville s'étend tout du long de la rade, qui peut avoir trois ou quatre lieues de circuit, & qui est toujours remplie d'un grand nombre de toute espece de bâtimens. Il n'en vient gueres moins de cinq cens chaque année, tant grands que petits, ce qui entretient dans cette rade un mouvement continuel, qui donne à la ville un air animé. Toutes les rues en sont alignées & se coupent dans les traverses à angles droits; elles ont toutes trente à quarante pieds de large. Il y a dans le centre une belle place d'armes, sur laquelle l'Eglise paroissiale fait face. Au milieu est une fontaine; on a planté sur les extrémités des allées d'arbres qui donneront de l'ombrage & de la fraîcheur.

Les maisons n'en sont pas fort belles, mais elles sont assez riantes & bâties pour la fraîcheur & pour la commodité du commerce. C'est à trois incendies que le Cap doit son embellissement. Pour se garantir de pareils accidens, on s'est mis depuis dans le goût de bâtir de

maçonnerie, & l'on fait tous les jours de nouvelles maisons qui, avec l'agrément, auront plus de solidité.

Les bâtimens les plus considérables sont d'assez belles cazernes où tous les soldats ont leur logement; & un grand magasin du Roi, sur le bord de la mer, où le Conseil Supérieur & la Justice ordinaire tiennent leurs séances.

Notre logement est dans un des endroits les plus élevés du Cap; on y arrive par une fort belle avenue de grands arbres qu'on appelle poiriers de la Martinique, parce que la feuille de ces arbres, ressemble assez à celle des poiriers d'Europe. Cette allée donne un ombrage & une fraîcheur qu'on ne sçauroit trop estimer dans un pays aussi chaud que celui-ci. La maison ne répond point à cela; c'est une équerre de vieux bâtimens qui n'ont ni goût ni commodité; nous y sommes très-mal & très-étroitement logés, mais la situation est belle & l'air fort bon. Ce qu'il y a de plus considérable, c'est une Chapelle, dédiée à saint François Xavier, elle est toute de pierre de taille, & fort bien décorée.

Nous avons à nos côtés (la rue seulement entre deux) le Couvent des Reli-



gieuses de la Congrégation de Notre-Dame, qui s'occupent utilement à l'instruction des jeunes Créoles. Cet établissement, si nécessaire, n'a pas encore la forme qu'il doit avoir. Le feu Père Boutin, qui en est le Fondateur, avec le plus grand zèle & les meilleures intentions du monde, n'avoit pas le goût le plus sûr pour l'architecture. Comme il n'avoit pensé qu'au plus pressé, tous les bâtimens de cette maison ne sont ni solides, ni proportionnés.

Cette ville est la résidence ordinaire du Gouverneur, de l'Etat-Major, du Conseil Supérieur; ce qui, avec les Officiers de la Jurisdiction ordinaire, les Négocians de la ville & ceux de la rade, les allans & venans de la plaine, tant blancs que noirs & métifs, met dans le Cap environ dix à douze mille ames.

Outre un bel hôpital du Roi, qui est à une demi-lieue du Cap, qui a plus de quatre-vingt mille livres de revenu, & où sont reçus & traités tous les pauvres & les soldats malades, il s'est formé en cette ville, depuis quelques années, trois établissemens de charité, qui sont d'une grande ressource pour les Pauvres.

Le premier est appelé Maison de Pro-

vidence des hommes. Il y a quelques temps qu'un de nos Missionnaires, Curé du Cap, fut touché de la misère de quantité de personnes qui viennent ici, dans l'espérance de s'enrichir, & qui souvent, n'ayant ni moyen pour subsister, ni asyle où se réfugier, prennent du chagrin, & bientôt après, saisis par la maladie, périssent misérablement dans le lieu même où ils avoient espéré faire quelque fortune. Ce Missionnaire pensa que ce seroit une œuvre bien charitable, & en même-temps d'une grande utilité pour la Colonie, de former un établissement où ces pauvres gens fussent reçus & entretenus, jusqu'à ce qu'il se présentât des emplois qui pussent leur convenir, suivant leurs talens & leurs professions. Il s'ouvrit sur son projet à un homme vertueux & intelligent; & l'ayant trouvé dans une disposition favorable de se prêter à ses vues, ils mirent incessamment la main à l'œuvre. Le séculier offrit pour cela une petite maison avec son emplacement, qu'il avoit en propre, où l'on se proposa de faire une augmentation de bâtimens, & le Missionnaire s'engagea, de son côté, à nourrir & à entretenir les pauvres nouvellement arrivés. On

en vint bien-tôt à l'exécution , & on ne manqua pas de pratiques.

Le bruit de cet établissement s'étant répandu dans toute la colonie , chacun y applaudit , & se proposa de le favoriser suivant ses facultés. Les Gouverneurs Généraux , l'Intendant & le Conseil Supérieur du Cap , en prirent connoissance , y donnerent leur approbation , & promirent leur protection. On acheta un emplacement plus étendu à l'extrémité du Cap , du côté des montagnes , où il y avoit du logement , du terrain , & des Negres pour le faire valoir , & beaucoup de commodités , entr'autres une belle source qui est au pied de la maison , avantage si précieux dans des climats tels que ceux-ci ; & l'on y transporta le nouvel établissement.

Cette forme , plus solide & plus gracieuse , attira bien-tôt à cette maison , ( qu'on appella la Maison de la Providence ) des avantages plus considérables. M. le Marquis de Lamage , Général des Isles sous le vent , & M. Maillard , Intendant , étant venus au Cap , honorèrent la nouvelle Maison de leur visite. Ils se firent exactement informer de tout ce que l'on y faisoit pour le soulagement des pauvres : ils en parurent très-satisfaits,

promirent leur protection & s'engagerent, sitôt que la maison auroit pris une forme encore plus solide, d'obtenir des Lettres Patentes du Roi, qui mettroient le sceau à cet établissement.

Ce fut par leur avis, & suivant celui des Notables, qu'on nomma des Administrateurs & qu'on dressa un Règlement pour la conduite de cette maison. Le sieur de *Castelveyre*, qui est celui qui a consacré à ce pieux établissement ses facultés & ses soins, en fut établi le premier *Hospitalier*. Il y fait sa résidence, & tout le détail roule sur lui; on y tient bureau tous les lundis, où se trouvent les deux Administrateurs séculiers, & le Curé du Cap qui en est Administrateur né. On y reçoit indifféremment tous les nouveaux venus: ils y sont nourris & entretenus jusqu'à ce qu'on leur ait trouvé quelque place au Cap ou à la plaine. En attendant, on les occupe à quelque travail pour la Maison.

On y reçoit outre ceux-là, tous les convalescens qui sortent de l'Hôpital du Roi, & tous les pauvres de la ville, dans laquelle on a recommandé très-instamment de ne donner aucune aumône aux mendiants, puisqu'ils trouvoient le vivre

& le couvert à la Providence , & que quand ils mandioient , ce n'étoit que pour avoir de quoi s'enivrer : désordre jusqu'à présent trop commun , & auquel on s'est principalement proposé de remédier , en les obligeant à se retirer à la Providence. Quand ils sont malades , on les fait porter à l'Hôpital du Roi. Voilà déjà plus de six cens personnes , suivant les registres de cette maison , qui y ont passé , & qui , y ayant été reçus , ont été placés ensuite dans différens endroits. Si on avoit eu , il y a trente ans , un pareil établissement , on auroit conservé dans la seule dépendance du Cap plus de trente mille *Colons* que la misère & le désespoir ont fait périr.

Cette Maison prend tellement faveur & est si fort au gré des habitans , qu'il s'y fait depuis quelques temps des legs & des donations considérables. On ne les hasardoit dans les commencemens qu'avec crainte , parce qu'on ne voyoit encore rien de bien solide ; mais M. le Général & M. l'Intendant ont bien voulu y pourvoir , en déclarant , par une Ordonnance spéciale , & en vertu de l'autorité du Roi , dont ils sont dépositaires , que ces Maisons de Providence , si utiles au public , doivent être censées

capables de recevoir & accepter toutes sortes de donations & de legs. Une Déclaration si précise a rassuré le Public , & a donné une nouvelle chaleur à la charité.

Le second établissement est aussi d'une Maison de Providence pour les femmes. Il se trouve , parmi le nombre des habitans aisés de cette ville , quantité de pauvres femmes âgées , hors d'état de pouvoir gagner leur vie , & à qui on étoit obligé de fournir de quoi payer les loyers des maisons où elles ont leur logement ; ce qui va loin dans cette ville où les loyers sont extrêmement chers. Cela inspira au Missionnaire-Curé du Cap la pensée d'acheter quelque emplacement où l'on pût bâtir des chambres dans lesquelles on donneroit logement à ces personnes indigentes ; & c'est ce qu'il a exécuté avec succès.

Le troisieme établissement de charité , qui est tout récent , est un petit Hôpital pour les femmes malades ; établissement extrêmement nécessaire ; car , comme dans un pays aussi mal sain que celui-ci , il y a toujours des malades dans la ville , lorsqu'il se trouvoit des femmes ou nouvellement arrivées , sans moyens & sans connoissances ; ou anciennes

dans le pays , mais réduites à la mendicité , on ne sçavoit où les loger pendant leurs maladies : on étoit encore plus embarrassé à leur procurer les soulagemens nécessaires , faute de domestiques & de personnes capables de les soigner ; ou du moins , comme on se trouvoit en ces occasions obligé de partager ses attentions , ces difficultés multiplioient extraordinairement les frais & les dépenses.

Ce qu'on souhaitoit donc depuis longtemps , vient enfin de réussir depuis peu , par la disposition pieuse qu'un habitant du Cap , nommé *François Dolioules* , a faite en mourant , d'une jolie maison & de ses dépendances , à condition qu'elle serviroit à y recevoir les pauvres femmes malades de la ville. Cette Maison , qui s'appelle Sainte-Elisabeth , est gouvernée par les mêmes Administrateurs que les deux précédentes.

Notre maison du Cap est comme le chef-lieu de la Mission. C'est-là où réside le Supérieur général , qui , de temps en temps , fait sa tournée pour visiter les paroisses & les Eglises. Nous ne sommes de résidens fixes au Cap que quatre Prêtres en comptant le Supérieur , & deux Freres. Le Curé de la paroisse , qui

a un Vicaire sous lui , est pour les habitans blancs du Cap. Il y a un Curé pour les Negres , qui prend aussi soin des Marins.

Le Supérieur général de la Mission est Supérieur des Religieuses. La Cour , par les Lettres Patentes qu'elle leur a données , les soumet aussi au Curé du Cap. Les jours ouvriers , on dit une premiere Messe à la paroisse , que l'on sonne au lever du soleil. Il y en a une seconde de fondation à sept heures , & une que l'on dit ordinairement , quand on le peut , à huit heures , & qui est pour les écoliers. Il y a donc une Ecole pour les garçons ; mais elle est peu stable ; & une des choses qu'il seroit ici le plus nécessaire d'avoir , c'est , par exemple , des Freres des Ecoles Chrétiennes , qui s'acquittassent de l'importante fonction de l'instruction de la jeunesse , non par un esprit mercenaire , comme font ceux dont on est obligé de se servir , mais dans un esprit de religion & avec un desir de procurer la gloire de Dieu. La jeunesse d'ici est perverse , indocile , ennemie de l'application , volage , gâtée par la tendresse aveugle de leurs peres & meres , peut-être par les Negres & Negresses auxquels ils sont livrés , dès



qu'ils ont vu le jour ; apprenant néanmoins aisément à lire , & ayant une disposition marquée pour l'écriture.

Les Dimanches & les Fêtes, outre la première & la seconde Messe , qui se disent toujours à la même heure que les jours ouvriers, il y a encore une grande Messe chantée à huit heures & demie ; ensuite la Messe , qu'on appelle des Nègres , parce qu'elle est spécialement destinée pour eux. On chante à cette Messe des Cantiques , & on fait aux esclaves qui sont présents , une explication de l'Evangile , & des instructions , qu'on proportionne à leur capacité. Il y a tous les Jedis de l'année un Salut de fondation.

Outre le cathéchisme qu'on fait toutes les Fêtes & Dimanches aux enfans , on en fait un trois fois la semaine , pendant le Carême , pour les disposer à la première Communion. Le Curé des Nègres fait aussi , toutes les Fêtes & Dimanches , à l'issue des Vêpres paroissiales , une instruction aux Nègres , & tous les soirs des jours ouvriers , à la fin du jour , on rassemble ce que l'on peut de Nègres pour leur faire la prière , & pour disposer les Prosélytes au saint Baptême.

Le Cap nous a arrêtés quelques-temps :

Nous parcourrons plus légèrement les paroisses des plaines. La plus voisine du Cap, en tournant à l'est, est *la Petite Ance*. C'est un des quartiers les plus anciennement établis de la Colonie. Les fonds de terre y sont admirables : il y a près de cinquante sucreries roulantes, plusieurs belles raffineries, & au moins six mille Negres esclaves. Le nombre des blancs ne répond pas à cela. La plupart des propriétaires des habitations de ce quartier, ainsi que ceux du voisinage, sont en France, & sont régir leurs biens par des Procureurs & par des Economes.

L'Eglise paroissiale de ce quartier est la plus belle de toutes celles de la dépendance du Cap. Elle fut commencée du temps du Pere *Larcher*, qui en a été Curé dix ans, & qui, par ses soins, son activité & la confiance distinguée que les paroissiens avoient en lui, avança extrêmement cet ouvrage. La première pierre en fut posée le 20 Mai 1720, par M. le Marquis de *Sorel*, nouvellement arrivé au Cap, avec la qualité de Gouverneur général. Elle ne fut achevée que plus de dix ans après. J'étois alors Curé de cette Paroisse, où j'ai demeuré près de vingt ans. Le Pere *Larcher*, dont je viens de

parler , célèbre dans la Mission , par sa prudence , son affabilité & son application infatigable au travail , extrêmement dur à lui-même , & universellement chéri des grands & des petits , fut nommé Supérieur du Cap en 1720. Il eut , peu de temps après , la qualité de Préfet apostolique. Il gouverna la Mission avec une grande douceur & une estime générale , jusqu'en 1734. Sa santé s'étant alors extrêmement dérangée , les Médecins jugèrent qu'il n'y avoit que la France qui pût le rétablir. Il s'embarqua le 10 Mars 1734 , le jour des Cendres ; mais son mal ayant augmenté , il mourut sur mer le 12 Avril suivant.

A deux lieues de la *Petite Ance* , un peu plus au nord , est l'église du *quartier Morin* , laquelle est sous le titre de Saint Louis. Ce quartier l'emporte sur tous ceux de la Colonie pour la bonté du terrain , la beauté des chemins & la richesse des habitations. Il est redevable en partie de tous ces ornemens à feu M. de *Charite* qui en a été Gouverneur , & ensuite Lieutenant au Gouvernement général , où il mourut en Janvier 1720. L'église paroissiale , qui est de brique , & qui a été nouvellement réparée , est fort jolie , & sur-tout

d'une très-grande propreté. Il y a un autel à la Romaine, un baldaquin & un tabernacle d'un très-bon goût. Ce quartier est fort ramassé, mais c'est toute plaine, & la meilleure qualité de terrain qu'on puisse souhaiter pour la culture. Il y a autant de Negres à peu près qu'à la *Petite Ance*.

Cette paroisse se glorifie avec raison d'avoir eu assez long-temps pour Curé le *Pere Olivier*, de la Province de Guyenne, homme véritablement respectable par toutes les vertus propres d'un Missionnaire. Il arriva au Cap au commencement de 1705. C'étoit un petit homme d'un tempérament assez foible, & qu'il ruina encore par ses austérités & son abstinence presque incroyables. Il avoit une douceur, une modestie & une simplicité religieuse, qui lui gagnoient d'abord l'estime & la confiance des personnes qui avoient rapport à lui. Son zele pour le salut des ames étoit infatigable. Sitôt qu'il étoit appelé pour quelques malades, il y couroit sans faire attention ni à l'heure, ni au temps, ni à la chaleur, ni à l'abondance des pluies, qui causent presque toujours des fièvres aux voyageurs qui en sont mouillés. Les Negres esclaves trouvoient tou-

jours dans lui un pere & un défenseur zélé. Il les recevoit avec bonté, les écoutoit avec patience, les instruisoit avec une application singuliere.

Le Pere Olivier joignoit à ces vertus une union intime avec Dieu, un mépris extrême de lui-même, une mortification en toutes choses, une délicatesse de conscience qui alloit jusqu'au scrupule. Il n'employoit guere moins de trois heures chaque jour, pour le saint sacrifice, tant pour s'y disposer que pour l'offrir, & pour faire son action de graces. Il fut Supérieur jusqu'en 1720. Il étoit déjà attaqué d'un mal de jambe auquel il ne paroissoit pas faire attention; cependant se trouvant hors d'état de desservir une Paroisse, il demanda d'aller faire sa demeure sur une habitation que nous avons aux *Terriers rouges*, à laquelle il donna ses soins en qualité de procureur. Là il se livra à son attrait pour la priere & pour l'oraison, qu'il n'interrompoit que pour vaquer à l'instruction de nos Negres, & à quelques soins temporels du ressort de son emploi. Ce fut dans cette solitude que la plaie de sa jambe s'étant fermée, il se sentit peu de temps après attaqué de la maladie dont il mourut. Il

vit les approches de ce dernier moment avec une résignation, une constance & une joie dignes de la sainte vie qu'il avoit menée jusqu'alors. Il mourut le 28 Mars 1731, âgé d'environ cinquante-huit ans, après avoir été vingt-six ans dans la Mission dont il avoit été Supérieur pendant quatre ans. Sa mémoire est ici dans une extrême vénération, & toute la Colonie le regardoit comme un Saint.

En tirant vers l'est, on trouve *Limonade* qui est à une égale distance du *Quartier Morin* & de la *Petite Ance*. Ce Quartier n'est point inférieur aux deux précédens, ni pour la bonté du terrain, ni pour la quantité d'esclaves. L'église est sous le titre de Sainte Anne. Elle est déjà fort ancienne, & n'est que de bois; mais elle est riche en argenterie & en ornemens. La fête de Sainte Anne dont l'église porte le nom, attire tous les ans un grand concours de tous les Quartiers de la Colonie.

Deux lieues plus haut, en tirant un peu du côté du sud, on trouve le quartier du *Trou*. Nos premiers *Colons* n'étoient pas d'élégans nomenclateurs, comme il ne paroît que trop par les noms ridicules qu'ils ont donnés à dif-

férons Quartiers. Ils appellent *Trou*, toute ouverture un peu large qui se prolonge entre deux montagnes, & qui débouche dans quelque plaine. Telle est la situation de la paroisse du *Trou*, dont l'église a pour Patron Saint Jean-Baptiste. Ce Quartier est plus étendu que les précédens, mais le terroir n'en est pas à beaucoup près si bon, quoiqu'il y ait cependant quantité de belles habitations. L'église n'est que de bois, d'assez mauvais goût & fort mal ornée. Il ne tient qu'aux paroissiens d'en bâtir une belle, puisqu'ils ont des fonds très-considérables depuis vingt ans; mais souvent l'indolence, en se bornant aux intérêts particuliers, fait négliger les intérêts communs, sur-tout quand ils n'ont que la religion pour objet. De là vient que, malgré tous les projets en l'air que l'on a faits, les choses sont toujours demeurées dans une inaction très-préjudiciable au bien de cette paroisse. La situation de cette église est des plus avantageuses; au milieu d'un petit bourg d'environ trente ou quarante maisons, & sur le bord d'une jolie rivière. Cette paroisse, depuis 1739, est desservie par un Pere Cordelier.

En remontant toujours la côte à l'est,

on trouve la paroisse de Saint Pierre des Terriers-rouges. Le terroir de ce Quartier est médiocre, sur-tout ce qui est le long de la mer, où les fonds sont maigres & salineux. Il est assez propre pour l'indigo; mais les cannes à sucre n'y viennent pas trop bien. Les terrains sont meilleurs au voisinage des montagnes. C'est dans ce Quartier que nous avons une habitation qui est en sucrerie. Il y a d'ordinaire un Jésuite résident qui en est comme Procureur. La paroisse est à un bon quart de lieue en tirant vers la mer. L'église paroissiale est assez belle & fort bien ornée. On a bâti un presbytere à côté, sur le bord d'une rivière qu'on appelle *la Materie*, qui est les deux tiers de l'année à sec.

Le *Fort Dauphin* & *Ouanaminte* terminent du côté de l'est la dépendance du Cap pour la juridiction spirituelle. Autrefois tout ce quartier s'appelloit *Baya*, nom qui lui avoit été donné par les Espagnols, à cause d'une *Baye* célèbre, une des meilleures, des plus sûres & des plus spacieuses de toute l'isle. Les Espagnols y avoient autrefois un fort à l'endroit qu'on nomme *la Bouque*, dont j'ai vu le plan; on y a même, depuis quelques années, trouvé quelques



petites médailles dans les ruines qu'on a fouillées pour faire les ouvrages de fortifications qui y sont aujourd'hui. C'est une ville qui est encore petite, mais qui pourra s'augmenter dans la suite. Ce fut M. de la Rochard, Général de cette Colonie, qui, en 1726, fit tracer le plan du fort qu'on y voit à présent. Il est situé sur une langue de terre qui s'avance dans la Baye, on en a construit un autre à l'entrée du goulet par où la mer entre, & forme, en s'élargissant, ce beau port. Il faut nécessairement que les vaisseaux passent par-là pour entrer dans le port, ce qu'on ne peut faire qu'à la demi-portée du canon du port de la Bouque.

Il y a à la ville du Fort Dauphin un Etat major, composé d'un Lieutenant de Roi, Commandant de tout ce Quartier, qui s'étend depuis le Trou jusqu'à l'Espagnol. Il est subordonné au Gouverneur du Cap. Il y a aussi un Major & quelques compagnies Françoises & Suisses, une juridiction qui est du conseil supérieur du Cap. L'église fait face sur la place d'armes qui est spacieuse. On en bâtit actuellement une de maçonnerie, qui ne le cédera à aucune des plus belles de la Colonie. Il

n'y a présentement qu'un Curé Jésuite, qui seul est chargé du soin de la paroisse, & qui est en même-temps aumônier du Fort, où il va dire une premiere messe les Fêtes & Dimanches, après quoi il revient faire l'office à la paroisse. Les malades de la ville, les soldats & les habitations, à trois ou quatre lieues aux environs, surchargent trop un Missionnaire; mais la disette de sujets ne permet pas de faire autrement.

Il y a peu d'années que le Curé du *Fort Dauphin* étoit chargé de tout ce que les François possèdent jusqu'à l'*Espagnol*; ce qui faisoit une paroisse immense de plus de vingt-cinq lieues de circuit. On a formé pour son soulagement une paroisse plus proche de la frontiere Espagnole; elle s'appelle *Ouanaminte*, on y a bâti une église & un presbytere. Le Pere de Vaugien, Jésuite de la Province de Champagne, a été le premier Missionnaire qui ait desservi cette paroisse dans l'année 1729; mais il n'y fut pas long-temps, car il mourut quatre mois après son arrivée dans la Mission.

Il y a quelques Quartiers situés dans l'épaisseur des montagnes qui répondent à ceux que je viens de vous décrire, ce qui est commun à toute la côte de Saint-

Saint-Domingue, soit celle du nord, soit celle du sud. Pour vous mettre au fait de ceci, mon Révérend Pere, il est bon de sçavoir que l'isle de Saint-Domingue, dans sa longueur, qui s'étend de l'est à l'ouest, est partagée par une chaîne de montagnes qui occupe le milieu de l'isle, en laissant de part & d'autre jusqu'au bord de la mer une côte qui est plus ou moins large, suivant que ces montagnes s'approchent ou s'éloignent plus du bord de la mer.

C'est le long de ces côtes & dans la plaine, que sont situées les meilleures habitations, & les plus beaux établissemens, tant des François que des Espagnols. Ces chaînes de montagnes qui occupent le milieu de l'isle, ont quelquefois jusqu'à trente & quarante lieues de largeur. Ce sont pour la plupart des pays inhabitables ; cependant il y a d'espace en espace des vallées considérables, dont les terrains sont très-bons, & où l'on a formé des établissemens, des quartiers & des paroisses. Ainsi au quartier de la *Petite Ance*, que je vous ai décrit ci-dessus, répond le quartier du *Dondon*, qui est dans l'épaisseur de la montagne, au sud de la *Petite Ance*. Il n'y a pas bien des années que ce

n'étoit qu'un pays de chasse ; ce n'est que depuis vingt ans qu'on l'a cultivé, & qu'il s'y est formé quantité d'habitations qui font aujourd'hui un beau quartier. Il y a une paroisse établie, & un Curé résident, qui est un Religieux du grand Ordre de Cluny.

C'est dans cette paroisse que mourut, il y a huit ans, le Pere *le Pers*, un des plus célèbres & des plus laborieux Missionnaires de cette dépendance. Il étoit le Doyen de la Mission, y étant venu en 1705. Le Pere *le Pers*, sous un extérieur très-simple & extrêmement négligé, cachoit un très-bon esprit, une mémoire heureuse, un jugement sain, mais sur-tout beaucoup de candeur & un cœur extrêmement charitable. Pendant trente ans qu'il a vécu dans la Mission, il y a peu d'endroits où il n'ait travaillé & laissé des monumens de son zele. Son attrait particulier étoit de se confiner dans les endroits les plus sauvages & les moins habités, qu'il prenoit plaisir à former. Sitôt qu'il avoit mis les choses en bon train, que les églises & les presbyteres étoient dans un arrangement convenable, il demandoit aussi-tôt un successeur, & passoit à un autre quartier, pour y con-

finuer le même travail. Cela marque , comme vous le voyez , mon Révérend Pere , un homme bien détaché de lui-même ; car on aime naturellement à jouir du fruit de ses travaux. Le Pere *le Pers* ne se réservoit que la peine , & laissoit aux autres la douceur d'un établissement qu'ils n'avoient plus qu'à perfectionner.

Son caractère étoit une espece de philosophie dont le fond étoit la religion. Indifférent pour tout ce qui regardoit la vie temporelle , il sembloit ignorer tout ce qui y a rapport , ou n'y faire attention qu'autant que les besoins extrêmes l'avertissoient d'y pourvoir. On ne voyoit dans les lieux où il faisoit résidence aucune espece de cuisine. Presque toujours en voyage , il ne portoit pour toute provision que quelques œufs durs & du fromage. Il s'arrêtoit en route sur le bord du premier ruisseau , où il prenoit sa frugale réfection ; & souvent emporté par le plaisir d'herboriser , qui le faisoit errer dans les bois & dans les montagnes , il falloit que son Negre l'avertît qu'il étoit temps de prendre quelque nourriture. Il joignoit à cela un grand zele pour le salut des ames , sur-tout un attrait &

un talent particuliers pour la direction des Negres ; une grande affabilité qui le rendoit aimable dans le commerce de la vie , quoiqu'il fût cependant naturellement très-retiré , & qu'il n'entre-tînt commerce avec les séculiers qu'autant qu'il le croyoit nécessaire pour leur salut , ou pour satisfaire à la curiosité qu'il avoit de se mettre au fait de l'histoire du pays.

Cette étude étoit le seul délassement qu'il se permît au milieu de ses travaux apostoliques. Comme il arriva de bonne heure dans la Mission , il y trouva quantité d'anciens *colons* , quelques *Flibustiers* , & d'autres personnes , témoins oculaires des événemens tout récents , passés depuis le commencement des établissemens des François dans cette colonie. Ce fut sur leurs mémoires , corrigés & éclaircis les uns par les autres , qu'il dressa une Histoire de Saint-Domingue. Il trouva dans *Oviédo* , & dans d'autres Historiens Espagnols , ce qui regardoit les temps antérieurs , c'est-à-dire , la narration de tout ce qui s'est passé depuis l'entreprise de Christophe Colomb , jusqu'au commencement de l'arrivée des François , & de leurs premiers exploits à la côte. Il ajouta à cela l'état

présent de l'isle, dont il avoit parcouru une bonne partie, & l'Histoire Naturelle, autant qu'il l'avoit pu étudier par lui-même, en profitant des lumieres d'*Oviedo*, d'*Acosta*, & d'autres sources. Il garda long-temps cette Histoire manuscrite, se défiant de son style, qui, effectivement avoit bien des défauts. Il se détermina enfin à envoyer ses papiers au Pere de *Charlevoix*, qui, dans son Histoire de Saint - Domingue, rend compte de l'usage qu'il a fait des mémoires du Pere *le Pers*.

Ce Missionnaire, peu satisfait de la maniere dont il avoit traité l'Histoire Naturelle, se mit en tête de s'appliquer à la Botanique. La méthode de M. de *Tournefort* lui étant tombée entre les mains, l'ardeur d'herboriser le saisit & lui tint désormais, après les fonctions de son ministere, lieu de toute autre occupation. Il composa, suivant les principes de la nouvelle méthode, quantité de mémoires sur les plantes de Saint-Domingue. Ce travail l'occupoit encore quand il mourut; il avoit demandé au Pere Supérieur de la Mission d'aller desservir la paroisse du *Dondon*, nouvellement établie, où pas un Jésuite n'avoit encore été. C'étoit là, comme j'ai dit,

son attrait : il pouvoit encore y en trouver un particulier par la situation de ce quartier, qui est un pays haut, coupé de montagnes, où il y a bien plus de fraîcheur & d'humidité ; par conséquent très-favorable à la Botanique. Il jouit bien peu de temps de cet avantage si conforme à son inclination. Comme il étoit déjà sur l'âge, affoibli par ses grands travaux & par le peu d'attention qu'il avoit pour sa santé, accoutumé d'ailleurs aux grandes chaleurs, la fraîcheur de ce quartier lui fut mortelle, & il y termina sa carrière âgé de cinquante-neuf ans. M. Desportes, Médecin, son ami, & Botaniste de profession, se trouvant auprès de lui quand il mourut, profita, avec la permission du Pere Levantier, Supérieur général, des manuscrits du défunt, dont il est à croire qu'il rendra, avec le temps, compte au public.

Au bas des montagnes du *Dondon* est situé le quartier de la *Grande-Riviere*, où il y a une paroisse, dont sainte Rose est la patronne. Cette paroisse est à une égale distance de *Limonade*, du *Quartier Morin* & de la *Petite Ance*, environ à deux lieues de ces trois quartiers. Celui-ci est une gorge qui se prolonge fort



avant entre deux chaînes de montagnes. Il peut avoir sept à huit lieues de longueur, sur une demi-lieue & quelquefois moins de largeur. Toute cette gaine n'est proprement que le lit d'une assez belle rivière, qui prend sa source dans la double chaîne des montagnes qui sont sur le terrain Espagnol, & qui après avoir coulé long-temps entre des falaises très-hautes, vient arroser ce quartier; de-là elle fait différens tours dans ceux de *Saint-Louis* & de *Limonade*, d'où elle se décharge dans la mer vis-à-vis du nord. Il n'y a de plaine en ce quartier que ce que la rivière, dont le lit change à chaque débordement, veut bien y laisser. Les habitations sont placées sur l'un & l'autre bord. Il la faut passer & repasser à chaque moment quand on veut parcourir le quartier, ce qui est fort incommode & très-dangereux, surtout pour les Missionnaires que leur ministère appelle sans cesse en divers lieux.

Il y a vingt ans que ce quartier étoit un des plus peuplés & des plus florissans. Les habitans, quoique du médiocre étage, y étoient fort à leur aise. L'indigo & le tabac, dont les manufactures avoient de la réputation, les faisoient

vivre commodément. Cette félicité fut troublée par un des plus furieux débordemens de la riviere, dont on eut encore entendu parler. Il arriva le 22 Octobre 1722. Elle descendit comme un foudre du haut des montagnes d'où elle prend sa source : ses eaux enflées se répandirent de part & d'autre , & entraînerent maisons , jardins , hommes & bestiaux. Son cours, quoique moins gêné à la sortie de ce défilé, n'en fut pas moins violent. Elle se joignit à tous les ruisseaux & ravins qui se trouverent sur son passage , & les ayant gonflés, elle se répandit avec eux dans la plaine : le quartier *Morin*, la *Petite Ance* & *Limonade*, furent en partie inondés. Elle arracha les cannes , déracina les haies , abattit les arbres , démolit les maisons , entraîna jusqu'aux énormes chaudières de cuivre & de potin où l'on fait le sucre , & causa, dans tous ces lieux - là , des dommages inestimables. Les habitans de la *Grande Riviere*, comme les plus voisins & les plus foibles , furent aussi les plus maltraités. Grand nombre de Blancs surpris par cette inondation subite & nocturne y périrent, il s'y noya encore un bien plus grand nombre de Nègres, & quantité de bestiaux de toute espece.

Les habitans qui échapperent à un si cruel désastre, de riches qu'ils étoient la veille, se trouverent le lendemain sans Nègres, sans terres, sans argent, & quelques-uns sans famille & sans logement.

La charité des fideles éclata fort dans cette occasion. On fit des quêtes dans tous les quartiers de la dépendance du Cap. Les aumônes furent abondantes. On les fit distribuer par les mains des Missionnaires, suivant l'estimation de la perte que chacun pouvoit avoir faite. Ce soulagement, quoique prompt & général, ne put cependant réparer le dommage que le débordement avoit causé au quartier. Comme les chemins étoient rompus, les jardins couverts de galet ou ensevelis sous l'eau; les propriétaires furent obligés, partie d'abandonner leurs habitations, partie de les vendre presque pour rien. Ceux qui restèrent, instruits par leurs malheurs, ont depuis porté leurs établissemens sur les *Côtières* des montagnes.

Le Pere Meric étoit dans ce temps-là Curé de cette paroisse. Son zèle apostolique le faisoit souvent déclamer avec force contre deux vices communs alors en ce quartier, l'ivrognerie & l'impureté. Ce n'est pas qu'il n'y eût des

gens de bien qui gémissaient avec le Missionnaire de quantité d'excès & de scandales publics que rien ne pouvoit arrêter. Le Pere Meric, qui faisoit de ces excès le sujet le plus ordinaire de ses discours à ses paroissiens, voyant que tout cela profitoit peu, se sentit un jour extraordinairement animé par quelques nouvelles impiétés qui s'étoient commises dans un cabaret assez voisin de l'Eglise. Il en parla avec plus de véhémence dans un Prône de sa Messe paroissiale, un jour que le Saint-Sacrement étoit exposé. Il prit Jesus-Christ à témoin des outrages qui lui avoient été faits, & transporté tout-à-coup par un mouvement intérieur, dont il ne se sentit pas le maître : *He bien, leur dit-il, puisque mes discours & mes remontrances ont été jusqu'à présent si infructueux, sçachez que dans peu, Dieu vous fera sentir qu'on ne l'outrage pas toujours impunément.* Trois ou quatre jours après arriva cet horrible débordement qui bouleversa ce quartier d'une manière à ne jamais s'en relever. C'est de lui-même que j'ai sçu cette circonstance, qui m'a été confirmée depuis par quantité d'habitans qui y étoient présens.

En partant du Cap & retournant à l'ouest, partie opposée à celle que nous venons de parcourir, on trouve à deux lieues & demie de cette ville, le quartier de la plaine du nord. Le terroir y est fort; mais un fond de terre glaise le rend humide & moins propre aux cannes que les autres terrains qui environnent le Cap. Les sucres qu'on y fabrique sont gros, mais en récompense ce sol est de nature à souffrir moins dans les sécheresses. La paroisse, il y a 20 ans, étoit à une demi-lieue plus proche du Cap, au quartier appelé le *Morne-rouge*: l'Eglise fut transportée où elle est maintenant, pour être plus au centre du quartier. Quoiqu'elle ne soit que de bois, elle est cependant solide & d'assez bon goût, bien propre & bien entretenue. Le presbytere est un de plus beaux de la Mission: tout le terrain en est cultivé avec goût & intelligence. Il y a quantité d'allées d'arbres fruitiers des meilleurs du pays, disposés avec symétrie, & qui joignent l'agréable à l'utile, & un fort joli jardin potager, où la plupart des légumes & des racines d'Europe viennent parfaitement bien. On peut dire que c'est un des plus agréables déserts de la colonie.

Le quartier de l'*Accul*, à deux lieues de la plaine du nord, borne la plaine du Cap du côté du Cap. Nos insulaires Américains appellent *Accul* une barrière que les montagnes opposent aux voyageurs. Ce quartier, où il y a une jolie paroisse, n'a qu'une lieue de large sur sept de longueur, & se termine au nord par une baie qu'on appelle *Camp de Louise*. Le terroir en est médiocre, quoiqu'on y fasse en plusieurs endroits de très-beau sucre. L'Eglise qui est de maçonnerie est belle & fort bien ornée, & le presbytere dans une agréable situation. Dans les gorges des montagnes, le long desquelles ce quartier s'étend, il y a quelques vallons cultivés, tels que sont ceux de la *Souffriere*, de la *Coupe-à-David* & quelques autres.

Toutes les autres Paroisses qui sont au-delà de l'*Accul* en tirant à l'ouest, sont dans des pays montueux & difficiles. Telle est d'abord celle du *Limbé*. Ce quartier a été nommé ainsi par une assez mauvaise allusion aux Limbes, parce qu'après avoir franchi une haute montagne, on se trouve à la descente de l'autre côté dans un pays profond, tel à peu-près que celui où l'on se figure que sont les limbes. Ce quartier qui est

très-étendu en longueur, & de plus de huit lieues, n'en a pas une de largeur, & dans quelques endroits beaucoup moins. Ce n'est qu'un vallon au milieu duquel coule une belle rivière qui prend sa source dans les doubles montagnes & qui n'a point de lit fixe ; ce qui dans les débordemens qui sont fréquents, incommode beaucoup les habitans de ce quartier. Cette rivière après l'avoir parcouru se jette dans la mer au nord. L'Eglise paroissiale, dont S. Pierre est le patron, est située au milieu du quartier, qui est aujourd'hui un des plus peuplés, quoiqu'il s'y fasse beaucoup plus d'indigo que de sucre. La Paroisse est fort difficile à desservir à cause de cette rivière qu'il faut sans cesse passer & repasser, & toujours avec quelque danger.

A deux lieues plus haut, un peu plus proche de la mer, est le *Port Margot*, quartier moins considérable que le *Limbé* & bien moins riche. L'Eglise a pour patronne sainte Marguerite, elle est desservie par un Pere Cordelier. Une dépendance de cette Paroisse qui la rend difficile, est un quartier nommé le *Borgne*, qui en est séparé par une montagne âpre & difficile. C'est encore un vallon, mais plus étroit, où il y a cependant plus de

soixante habitations établies ; on y demande une Paroisse , & on a déjà pris pour cela toutes les mesures nécessaires ; mais nous manquons tellement d'ouvriers , qu'on a de la peine à remplir les plus anciennes Paroisses.

En partant du *Limbé* & prenant plus à l'ouest, on se trouve, après deux lieues, au pied d'une haute montagne qu'il faut doubler pour arriver au quartier nommé *Plaisance* , sans doute par antiphrase. C'est un lieu nouvellement établi , semblable à ceux que nous venons de parcourir , mais bien moins bon , & où il y a peu d'habitations considérables. On n'a que de l'indigo & du café dans ces vallons , où la trop grande humidité & l'incommodité des voitures empêche qu'on ne fasse du sucre. Il y a une paroisse à *Plaisance* , où l'on a aussi la même incommodité de passer sans cesse une rivière qui serpente dans toute l'étendue de ce quartier.

Après *Plaisance* est le *Pilate*. C'étoit autrefois une Paroisse ; mais depuis bien du temps elle est vacante , de même que *Plaisance* , faute de Missionnaires. Un quartier nommé *le gros Morne* confine au *Pilate* : il y a plus de quarante habitations , mais aucune sucrerie. Le ter-



rein n'en est pas des plus féconds. Une grande partie est en *Savanes* \* naturelles. Il y pleut tous les jours pendant l'été ; mais il y fait fort sec pendant l'hyver. Il y a une Eglise & une Paroisse desservie par un Pere Cordelier. Ces trois derniers quartiers , sont de la dépendance du port de *Paix* , où il y a un Lieutenant de Roi commandant. On compte , du gros *Morne* au port de *Paix* , environ douze lieues. Le chemin pour y aller est un plat pays , couvert de *Savanes* & entrecoupé de bocages. Il seroit fort beau & fort commode , sans l'obligation où l'on est de passer souvent & avec danger une grosse riviere qu'on appelle *les trois rivières* , parce qu'elle est effectivement composée de trois rivières qui se réunissent dans une. Son lit est parsemé de grosses roches , que les chevaux ont bien de la peine à franchir. Outre cela cette riviere est assez souvent grossie par les pluies qui tombent dans les montagnes. Cela cause des débordemens subits qui surprennent le voyageur : on se

---

(1) Les François du Canada appellent *Savanes* les forêts d'arbres résineux , & dont le fond est humide & couvert de mousse : ceux des Antilles donnent aux prairies le nom de *Savanes*.

voit alors arrêté sans pouvoir avancer ni reculer, parce que la rivière n'est plus guéable ; ainsi c'est une nécessité d'attendre que les eaux aient baissé ; ce qui se fait par bonheur assez promptement, à cause de l'extrême rapidité de cette rivière, qui coule comme un torrent.

A douze lieues du *gros Morne*, à l'ouest de la plaine du *Cap*, on trouve enfin la ville du Port de *Paix*, qui est très-peu de chose, quoique ce soit un des plus anciens établissemens de la Colonie. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un Lieutenant de Roi, Commandant, de la dépendance du *Cap*, & une Jurisdiction. L'Eglise qui est de maçonnerie, est petite, mais très-jolie.

A deux lieues du *Port de Paix* est un quartier nommé *S. Louis*, où nous avons une habitation dans un fort mauvais terrain. Tous ces quartiers-là sont fort vastes ; parce que le sol n'en est que médiocrement bon. Le Curé du *Port de Paix* s'est vu plus de trente lieues de pays à desservir. Cela est présentement un peu plus partagé. C'est encore un Pere Cordelier qui dessert cette Cure. Le Jésuite, Procureur de notre habitation de *Saint-Louis*, est en même temps

Curé de la Paroisse, & a un Vicaire qui est un Pere Carme.

*Jean Rabel* à l'ouest du *Port de Paix*, est une petite plaine, presque toute environnée de *Mornes*, excepté du côté de la mer. Il y a une petite rade où les batteaux peuvent entrer. Ce quartier qui n'étoit d'abord qu'un *boucan* de chasseur, s'est établi en Paroisse depuis quelques années. C'est encore un Pere Cordelier qui en est le desservant.

Vous voyez, mon Révérend Pere, qu'il s'en faut beaucoup, que nous ayons assez de Missionnaires pour pouvoir en mettre dans toutes les Paroisses qui sont de la dépendance du Cap. Mais comment faire? cette Isle est une terre qui dévore ses habitants. Les premieres maladies sont terribles à essuyer, & la plupart y succombent. Voilà cinquante-six Jésuites morts depuis la fondation de cette Mission, c'est-à-dire depuis 1703. Ce qui reste ici de Missionnaires Jésuites, sont presque tous gens âgés, infirmes & proches de leur fin.

Cependant, mon Révérend Pere, cette Mission est une des plus belles que nous ayons. Rien de plus florissant que l'état des Colonies françoises de S. Domingue, qui sont tous les jours de nou-

veaux progrès. Je ne parlerai point du bien qu'il y a à faire ici , parce que je me suis assez expliqué ailleurs sur ce sujet. Je terminerai cette lettre par le juste éloge qui est dû à la mémoire du Pere Pierre-Louis *Boutin* , que la Mission a perdu le 22 Décembre de l'année précédente. Tout le monde le regarde avec justice comme l'Apôtre de Saint Domingue. Il y vint , comme nous avons dit , en 1705 , & pendant trente-sept ans qu'il a passés dans la Mission , il y a donné constamment des exemples d'une vertu héroïque , qui bien loin de se démentir un seul moment , a paru aller en augmentant jusqu'à la fin de ses jours. La réputation de son mérite & de sa sainteté , s'étoit répandue par toute la France bien des années avant son décès , sur-tout dans les ports de mer & parmi les marins auxquels il avoit un rapport plus spécial , s'étant chargé du soin de la rade où il faisoit toutes les fonctions curiales. Les matelots ne parloient que du Pere *Boutin* qui étoit leur pere & leur directeur.

Ce saint Missionnaire étoit natif de la Tour blanche en Périgord , & avoit été reçu Jésuite dans la province de Guyenne. Tout annonçoit dans lui une

sainteté éminente ; un visage pâle & exténué , un regard extrêmement modeste , des yeux cependant vifs qui s'allumoient quand il prêchoit ou parloit de Dieu , une voix plus forte que ne sembloit promettre un corps aussi maigre & aussi décharné. Sa maniere de prêcher étoit simple & peu recherchée. Il parloit de l'abondance du cœur , & cherchoit plus à corriger les mœurs , qu'à flatter les oreilles ou à plaire aux esprits. Il avoit cependant des faillies d'une éloquence forte , qu'animoient encore des tons de voix éclatans qui portoient la frayeur dans l'ame des plus endurcis. Sa morale étoit sévère , & son extérieur ne respiroit qu'austérité ; mais les pécheurs pénitents étoient sûrs de trouver dans lui toute la charité & toute la douceur qui pouvoient achever de les gagner à Jésus-Christ. Aussi le confessionnal faisoit-il une des occupations les plus pénibles & les plus continuelles de sa vie. Il se rendoit à l'Eglise paroissiale dès la pointe du jour , & se tenoit toujours prêt pour écouter ceux qui vouloient s'adresser à lui. On le voyoit , sur-tout les Fêtes & les Dimanches , assidu au Tribunal. Les matelots & les Negres étoient ceux à qui il donnoit plus volontiers son at-

tention ; il les écoutoit avec patience ; & ne finissoit point avec eux qu'il ne les eût instruits suivant leurs besoins.

Les premiers essais de son zèle à son arrivée dans la Mission furent d'abord employés à l'*Accul*, & ensuite dans les quartiers les plus éloignés, c'est-à-dire, les plus pénibles. Je vous ai raconté une partie de ce qu'il avoit fait au *Port de Paix* & à *Saint Louis*, où il avoit été pendant quelque temps chargé seul du soin de ces deux immenses quartiers. On ne peut se figurer la fatigue que lui causa la construction de l'Eglise de *Saint Louis*. Il eut le malheur de trouver le Commandant de ces quartiers prévenu contre lui par de faux rapports ; de sorte que bien loin d'en être soutenu ou aidé dans l'entreprise du bâtiment de l'Eglise, il en fut sans cesse contrarié & molesté. Mais le caractère naturellement ferme du Pere Boutin quand il s'agissoit de la gloire de Dieu & du bien spirituel du prochain, le soutint au milieu de ces contradictions. Et d'ailleurs Monsieur le Comte de Choiseul, alors Gouverneur général de la Colonie, ayant pris connoissance de ces différends, plein lui-même de zèle pour la religion & d'amitié pour les Missionnaires Jésuites,

les fit cesser par son autorité , & ordonna que le Pere ne fût plus troublé dans ses pieux travaux. Il les continua donc & vint à bout d'achever cette Eglise, non-seulement par ses soins, mais encore par ses épargnes sur sa nourriture, ayant pour cet effet obtenu une permission spéciale de notre Révérend Pere Général. Ces travaux & les courses continuelles qu'il fut obligé de faire dans des pays difficiles & si étendus, donnerent une atteinte fâcheuse à sa santé, qui étoit naturellement assez robuste.

Ce fut singulièrement au Cap, ( où il se trouva fixé par l'obéissance , neuf années après avoir travaillé dans différentes Paroisses des environs ) qu'il eut occasion de faire éclater son zele & ses talens apostoliques. En qualité de Curé du Cap, il se trouva, comme je l'ai dit, chargé du détail de la conduite de l'Eglise que les habitans firent alors bâtir. Il n'eut pas peu à souffrir de la part de certains génies, qui n'aiment point à faire le bien, & qui sont jaloux lorsqu'ils le voyent faire aux autres. Le saint Missionnaire après avoir rendu raison de ses démarches à ceux qui vouloient bien l'entendre, n'opposoit aux autres qu'une patience inaltérable &

une application continuelle à pousser l'ouvrage entrepris. Il n'en étoit pas moins assidu à l'Eglise, ni auprès des malades, pour l'assistance desquels Dieu lui avoit donné un talent particulier. On a demandé cent fois & on est encore à comprendre comme il étoit possible qu'un seul homme pût suffire à tant d'occupations si différentes. Il n'en paroïssoit cependant pas plus ému, quelque affaire qu'il eût; & son extérieur toujours composé étoit le signe de la tranquillité intérieure dont il jouissoit au milieu des plus accablantes occupations.

Ce ne pouvoit être que le fruit d'une union avec Dieu qu'il avoit toujours présent & qu'il n'a jamais paru perdre de vue tant qu'il a vécu. On peut assurer qu'il pratiquoit à la lettre le précepte évangélique de prier sans cesse. Toujours levé à l'heure marquée par la règle, après son oraison, il se rendoit dans la Chapelle domestique, où, après avoir éveillé les Nègres de la maison, il leur faisoit la Priere; après quoi rendu à l'Eglise paroissiale, il y restoit à genoux jusqu'à ce que quelqu'un se présentât à son confessionnal. Il passoit en cette posture quelquefois deux ou



trois heures dans un recueillement & une dévotion qui étoit d'un grand exemple. On disoit qu'il falloit qu'il eût le corps de fer pour tenir si long-temps, dans un pays si chaud, une posture si gênante.

Quelques raisons d'obéissance lui ayant fait quitter la Cure du Cap, il se borna alors au soin des Nègres & à celui des marins. Ce n'est que depuis peu qu'on a porté un règlement pour les marins malades, qui épargne bien de la peine à celui qui est chargé de ce soin. Ce règlement est, que les Commandans des bâtimens, doivent sitôt qu'ils ont des malades à bord, les faire transporter dans un magasin au Cap pour leur faire administrer les derniers Sacremens s'il est besoin; & de-là les faire porter à l'Hôpital. Avant cela il falloit que le Missionnaire allât près d'une lieue en rade, & se rendît en canot au bord de chaque bâtiment où il y avoit des malades; de sorte qu'il arrivoit souvent qu'à peine le Missionnaire étoit de retour d'un bâtiment, qu'il falloit repartir pour se rendre à un autre, & cela jour & nuit.

Le soin des Nègres est au Cap d'un détail bien fatigant. Il y en a plus de

quatre mille, soit dans la ville, soit dans la dépendance de la Paroisse, qui s'étend à une grande lieue aux environs, dans des montagnes où il y a quantité d'habitations les unes au-dessus des autres, très-difficiles à aborder.

Le Pere Boutin s'étoit fait une étude particuliere pour la conduite & l'instruction des Nègres; ce qui demande une patience & un zele à toute épreuve. Ces gens-là sont grossiers, d'une conception dure, ne s'exprimant qu'avec difficulté dans une langue qu'ils n'entendent guere & qu'ils ne parlent jamais bien. Mais le saint Missionnaire qui regardoit ces malheureux comme des élus que la Providence tire de leurs pays dans la vue de leur faire gagner le Ciel, par la misere & par la captivité à laquelle leur condition les assujettit, étoit venu à bout, par un travail long & opiniâtre, de les entendre & d'en être lui-même entendu. Il avoit acquis une connoissance suffisante des langues de tous les peuples de la côte de Guinée, qu'on transporte dans nos Colonies; connoissance infiniment difficile à acquérir, parce que ces langues barbares qui n'ont aucune affinité avec les langues connues, sont encore très-différentes entr'elles

faisoient des présens qui étoient le plus de leur goût , tels que sont des miroirs , des couteaux , des hameçons , des grains de verre coloré , &c.

Ces bons offices gagnèrent peu à peu le cœur d'un Peuple qui est naturellement doux & sensible à l'amitié. Pendant ce temps-là les Missionnaires apprirent les langues différentes de ces Nations ; ils s'y rendirent si habiles , & en prirent si bien le génie , qu'ils se trouverent en état de prêcher les vérités chrétiennes , même avec quelque sorte d'éloquence.

Ils ne retirèrent néanmoins que peu de fruit de leurs premières prédications. L'attachement de ces Peuples pour leurs anciens usages , l'inconstance & la légèreté de leur esprit , la facilité avec laquelle ils oublient les vérités qu'on leur a enseignées , à moins qu'on ne les leur rebatte sans cesse ; la difficulté qu'il y avoit que deux seuls Missionnaires se trouvaient continuellement avec plusieurs Nations différentes , qui occupent près de deux cens lieues de terrain ; tout cela mettoit à leur conversion un obstacle presque insurmontable. D'ailleurs les fatigues continuelles auxquelles ils se livroient , & les alimens extraordi-

naires dont ils étoient obligés de se nourrir, dérangerent tout-à-fait le tempérament du Pere Ramette : de longues & de fréquentes maladies le réduisirent à l'extrémité, & m'obligerent de le rappeler dans l'Isle de Cayenne.

Cette séparation fut pour le Pere Lombard une rude épreuve & la matière d'un grand sacrifice. Son zele néanmoins, loin de se rallentir, se ranima, & prit de nouveaux accroissemens; une sainte opiniâtreté le retint au milieu d'une si abondante moisson; il résolut d'en soutenir le travail & d'en porter lui seul tout le poids. Il sentit bien que son entreprise étoit au-dessus des forces humaines; il y suppléa par une invention que son ingénieuse charité lui suggéra. Il forma le dessein d'établir une habitation fixe dans un lieu, qui fut comme le centre d'où il put avoir communication avec tous ces Peuples. Pour cela il parcourut les diverses contrées, & enfin il s'arrêta sur les bords d'une grande riviere où se jettent les autres rivieres qui arrosent presque tous les cantons habités par les différentes Nations des Indiens.

Ce fut là qu'à la tête de deux esclaves Negres qu'il avoit amenés de Cayenne,

& de deux Sauvages qui s'étoient attachés à lui, la hache à la main, il se mit à défricher un terrain spacieux. Il y planta du manioc, du bled d'Inde, du maïs & différentes autres racines du pays, autant qu'il en falloit pour la subsistance de ceux qu'il vouloit attirer auprès de lui. Ensuite avec le secours de trois autres Indiens qu'il sçut gagner, il abattit le bois dont il avoit besoin pour construire une Chapelle & une grande case propre à loger commodément une vingtaine de personnes.

Aussi-tôt qu'il eut achevé ces deux bâtimens, il visita toutes les différentes Nations, & pressa chacune d'elles de lui confier un de leurs enfans. Il s'étoit rendu si aimable à ces Peuples, & il avoit pris un tel ascendant sur leurs esprits, qu'ils ne purent le refuser. Comme il connoissoit la plûpart de ces enfans, il fit choix de ceux en qui il trouva plus d'esprit & de docilité, un plus beau naturel, & des dispositions plus propres au projet qu'il avoit formé. Il conduisit comme en triomphe ces jeunes Indiens dans son habitation, qui devint pour lors un Séminaire de Catéchistes destinés à prêcher la loi de Jesus-Christ.

Le Pere Lombard s'appliqua avec soin

à cultiver ces jeunes plantes, & se livra tout entier à une éducation qui devoit être la source de la sanctification de tant de peuples. Il leur apprit d'abord la langue françoise, & leur enseigna à lire & à écrire. Deux fois le jour, il leur faisoit des instructions sur la religion, & le soir étoit destiné à rendre compte de ce qu'ils avoient retenu. A mesure que leur esprit se développoit, les instructions devenoient plus fortes. Enfin, quand ils avoient atteint l'âge de dix-sept à dix-huit ans, & qu'il les trouvoit parfaitement instruits des vérités chrétiennes, capables de les enseigner aux autres, fermes dans la vertu, & pleins du zèle qu'il leur avoit inspiré pour le salut des ames, il les renvoyoit les uns après les autres, chacun dans leur propre nation, d'où il faisoit venir d'autres enfans qui remplaçoient les premiers.

Quand ces jeunes Néophytes parurent au milieu de leurs compatriotes, ils s'attirèrent aussi-tôt leur admiration, leur amour, & toute leur confiance. Chacun s'empressoit de les voir & de les entendre. Ils profiterent en habiles Catéchistes de ces dispositions favorables pour civiliser les Peuples qui formoient.

leur Nation , & travailler ensuite plus efficacement à leur conversion.

Après quelques mois d'instructions purement morales, ils entamerent insensiblement les matieres de la religion. Les jours entiers & une partie des nuits se passoient dans ce saint exercice, & ce fut avec un tel succès qu'ils en gagnerent plusieurs à Jesus-Christ, & qu'il ne se trouva aucun d'eux qui n'eût une connoissance suffisante de la loi chrétienne, & qui ne fût persuadé de l'obligation indispensable de la suivre.

Toutes les fois que ces jeunes Catéchistes faisoient quelque conquête, ils ne manquoient pas d'en donner avis à leur pere commun. Ils lui rendoient compte tous les mois du succès de leurs petites Missions, & lui marquoient le temps auquel il devoit se rendre dans leurs quartiers pour conférer le Baptême à un certain nombre d'adultes qu'ils avoient disposés à le recevoir. Pour ce qui est des enfans, des vieillards & des malades qui étoient en danger d'une mort prochaine, ils les baptisoient eux-mêmes, & on ne peut dire de combien d'ames ils ont peuplé le Ciel, après les avoir ainsi purifiées dans les eaux du Baptême.

Je vous laisse à juger, mon Révérend Pere, quelle étoit la joie du Missionnaire, lorsqu'il recevoit ces consolantes nouvelles. Il visitoit plusieurs fois l'année ces différentes Nations, & il retournoit toujours à son petit Séminaire chargé de nombreuses dépouilles qu'il avoit remportées sur la gentilité, par le ministère de ses chers enfans.

Le Pere Lombard passa environ quinze ans dans ces travaux, toujours occupé ou à former d'habiles catéchistes, ou à aller recueillir les fruits qu'ils faisoient, ou à visiter les Chrétientés naissantes. Cependant comme ces Chrétientés devenoient de jour en jour plus nombreuses par les soins des jeunes Indiens qu'il avoit formés, il ne lui étoit pas possible de les cultiver, & d'entretenir en même temps son Séminaire : il falloit renoncer à l'un ou à l'autre de ces soins.

Dans l'embarras où il se trouva, il prit le dessein de réunir tous les Chrétiens dans une même bourgade. C'étoit une entreprise d'une exécution très-difficile. Une demeure fixe est entièrement contraire au génie de ces peuples; l'inclination qui les porte à mener une vie errante & vagabonde, est née avec eux,



& est entretenue par l'habitude que forme l'éducation. Cependant leur penchant naturel céda à la douce éloquence du Missionnaire. Toutes les familles véritablement converties abandonnerent leur Nation , & vinrent s'établir avec lui dans cette agréable plaine qu'il avoit choisie sur les bords de la mer du nord , à l'embouchure de la riviere de *Korou*. Cette nouvelle colonie est actuellement occupée à bâtir une Eglise , à former un grand village , & à défricher le terrain qui a été assigné à chaque Nation.

La difficulté étoit de dresser le plan de cette Eglise , de diriger les ouvriers qui y devoient travailler. Le Pere Lombard fit venir de *Cayenne* un habile Charpentier , qui pouvoit servir d'Architecte dans le besoin. On convint avec lui de la somme de 1500 livres. Toute modique qu'elle paroît cette somme, elle étoit excessive pour un Missionnaire destitué de tout secours , & ne trouvant que de la bonne volonté dans une troupe de Néophytes , qui sont sans argent & sans négoce. Son zèle toujours ingénieux lui fournit une nouvelle ressource.

Les Indiens qui devoient former la peuplade , étoient partagés en cinq compagnies , qui avoient chacune leur Chef ,

& leurs Officiers subalternes. Le Pere les assembla , & leur proposa le moyen que Dieu lui avoit inspiré pour procurer la prompte exécution de leur entreprise. Ce moyen étoit que chaque compagnie s'engageât à faire une *pirogue* ( c'est un grand bateau qui peut contenir environ cinq cens hommes ). L'entrepreneur consentoit de prendre ces *pirogues* sur le pied de 200 livres chacune.

Quoique ces Indiens soient naturellement indolens & ennemis de tout exercice pénible , ils se porterent à ce travail avec une extrême activité , & en peu de temps les *pirogues* furent achevées. Il restoit encore 500 livres à payer à l'entrepreneur. Le Pere trouva de quoi suppléer à cette somme parmi les femmes Indiennes. Elles voulurent contribuer aussi de leur part à une œuvre si sainte , & elles s'engagerent de filer autant de coton qu'il en falloit pour faire huit *hamacs* ( ce sont des especes de lits portatifs qu'on suspend à des arbres ) l'Architecte les prit en payement du reste de la somme qui lui étoit due.

Tandis que les femmes filoient le coton , leurs maris étoient occupés à abattre le bois nécessaire à la construction de l'Eglise. C'est ce qui s'exécuta avec

une promptitude étonnante. Ils avoient déjà équarri & rassemblé les pieces de bois, selon la proportion que leur avoit marqué l'Architecte, lorsqu'il survint un nouvel embarras. Il s'agissoit de couvrir l'édifice, & pour cela il falloit des planches & des bardeaux; mais nos Sauvages n'avoient nul usage de la scie. La ferveur des Néophytes leva bientôt cette difficulté. Au nombre de vingt ils allerent trouver un François, habitant de Cayenne, qui avoit deux Negres très-habiles à manier la scie; ils lui demanderent ces deux esclaves, & ils s'offrirent de le servir pendant tout le temps qu'ils seroient occupés à faire le toit de l'Eglise. Cette offre étoit trop avantageuse pour n'être pas acceptée; les Sauvages servirent le François en l'absence des Negres, & les Negres finirent ce qui restoit à faire pour l'entiere construction de l'Eglise.

Telle est, mon Révérend Pere, la situation de cette Chrétienté naissante: elle donne, comme vous voyez, de grandes espérances; mais ce qu'il y a de triste & d'affligeant, c'est qu'une si grande étendue de pays demanderoit au moins dix Missionnaires, & que le Pere Lombard se trouve seul; que bien qu'il soit d'un

âge peu avancé , il a une santé usée de fatigues qui nous fait craindre à tout moment de le perdre ; & que s'il venoit à nous manquer , sans avoir eu le temps de former d'autres Missionnaires , & de leur apprendre les langues du pays , que lui seul possède , cet ouvrage qui lui a coûté tant de sueurs & de travaux , & qui intéresse si fort la gloire de Dieu , courroit risque d'être entièrement ruiné. Vous êtes en état , mon Révérend Pere , de prévenir ce malheur , vous en connoissez l'importance , & nous sommes assurés de votre zèle. Ainsi nous espérons que vous nous procurerez au plutôt un nombre d'ouvriers Apostoliques , capables par leurs talens , par leur patience , & par leur vertu de recueillir une moisson si fertile.

Je suis avec respect , &c.



## L E T T R E

*Du Pere Lavit , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere de la Neuville , de la même Compagnie , Procureur des Missions de l'Amérique.*

A Cayenne ce 23 Octobre 1728.

MON RÉVÉREND PERE,

*La paix de Notre Seigneur.*

Je croirois manquer à la reconnoissance que je vous dois de tant de marques d'amitié que vous me donnâtes avant mon départ de Paris, si je différois de vous faire en peu de mots le récit de mon voyage, & de la premiere entrevue que j'ai eu avec nos Sauvages, dès les premiers jours de mon arrivée à Cayenne.

Nous partîmes de la Rochelle, comme vous le sçavez, le 3 Juillet: le calme & les vents contraires ne nous permirent de mouiller devant Cayenne que le 21 de Septembre. Il y avoit près de deux cens personnes sur notre bord, & quoique dans cette traversée, qui a été assez

longue, nous ayons eu à souffrir & des ardeurs du soleil, & de la disette d'eau où nous nous sommes trouvés durant plus d'un mois, il n'y a eu grace au Seigneur que très-peu de malades, & la mort ne nous a enlevé personne. Le Pere de Montville n'a pas été aussi heureux que moi; le mal de mer l'a tourmenté toute la route: pour moi j'ai profité de la santé que Dieu m'a accordée, pour dire tous les jours la Messe à ceux de l'équipage qui pouvoient l'entendre, & pour faire des exhortations toutes les Fêtes. J'ai eu la consolation d'en voir une grande partie approcher des Sacremens, & plusieurs matelots ont fait leur premiere Communion dans le vaisseau. Je vous avoue que j'ai quitté avec regret ces bonnes gens, en qui j'ai trouvé toute la simplicité de la foi.

Peu de jours après mon arrivée à Cayenne, je fus appelé à une habitation qui est de sa dépendance, quoiqu'elle en soit éloignée de quinze lieues dans les terres; c'étoit pour administrer les Sacremens à un malade. Dans ce petit voyage que je fis partie sur l'eau, & partie dans les bois, je trouvai sur ma route deux familles de Sauvages. Ce fut pour moi un touchant spectacle de

voir pour la première fois ces pauvres infidèles, & la misérable vie qu'ils mènent ; je m'arrêtai dans leurs carbet environ une heure ; il n'y eut que les enfans que ma présence effaroucha , les autres vinrent à moi avec moins de peine , & je les apprivoisai encore davantage , en leur distribuant le peu d'eau-de-vie que j'avois porté avec moi , & en leur faisant quelques petits présens.

J'aurois été très-embarrassé avec eux , si le Negre qui me conduisoit n'avoit pas sçu leur langue : il me servit de truchement , & avec son secours je fis connoître à ces pauvres Sauvages , que vivant comme ils faisoient dans l'ignorance du vrai Dieu , ils étoient dans un état de perdition ; qu'ils avoient une ame immortelle , & que s'ils négligeoient de se faire instruire , des feux éternels seroient leur partage aussi-tôt après leur mort ; qu'ils pouvoient éviter ce terrible malheur ; que pour cela ils n'avoient qu'à aller trouver le Pere Lombard , qui sçait parfaitement leur langue , que s'ils faisoient cette démarche , ce Pere les recevrait à bras ouverts , & prendroit d'eux le même soin que le pere le plus tendre prend de ses enfans.

Je vis à leur air qu'ils étoient touchés

de ce discours : ils me répondirent qu'ils ne vouloient point être malheureux dans cette vie & dans l'autre ; qu'avec plaisir ils iroient trouver le Pere Lombard , mais qu'ils n'étoient pas maîtres d'eux-mêmes , qu'ils vivoient dans la dépendance de leurs Chefs , auxquels ils obéiroient s'il entroit dans mes vues ; qu'actuellement ils étoient à la pêche , & que si je voulois repasser chez eux , je les trouverois de retour sur le midi.

Je sortis assez content de ma visite , & leur ayant donné parole de revenir , j'allai au secours du moribond pour lequel on m'avoit appelé , & dont l'habitation n'étoit qu'à une petite lieue de la demeure de ces Sauvages. Après avoir dit la Messe & confessé le malade , je lui donnai le saint Viatique. Il trouva dans la participation des Sacremens la santé du corps aussi bien que celle de l'ame ; car dès le jour même , non-seulement il fut hors de danger , mais il se vit entièrement délivré de la fièvre , quoiqu'il eût passé la nuit précédente dans un délire continuel , & que depuis trois jours on désespérât de sa vie.

Comme je le vis en train de guérison , je ne songeai plus qu'à aller revoir mes Sauvages. Avant que de sortir de la



maison , je m'informai quel étoit le caractère & la maniere de vie de ces barbares. On me répondit qu'ils vivoient comme des bêtes , sans aucun culte , & presque sans nulle connoissance de la loi naturelle ; que leur principal Chef avoit mis sa propre fille au nombre de ses femmes ; qu'en vain tenterois-je de les engager dans un autre train de vie que celui qu'ils mènent ; qu'ils ne daigneroient seulement pas m'écouter ; qu'on avoit déjà fait divers efforts pour leur persuader de faire un voyage à *Kourou* , & qu'on n'avoit jamais pu y réussir.

Cette idée , qu'on me donnoit de ces Indiens , rallentissoit fort le zèle que je me sentoie de continuer la bonne œuvre que je n'avois qu'ébauchée : cependant , ranimant toute ma confiance en Dieu , je ne crus pas devoir céder à cet obstacle ; & comme le Seigneur emploie quelquefois ce qu'il y a de plus vil pour rapprocher de lui ceux qui en paroissent le plus éloignés , je me persuadai que j'aurois un reproche éternel à me faire si je négligeois d'entretenir les Chefs , ainsi que je l'avois promis à leur famille.

Lorsque j'entrai dans leurs carbets ,

je les trouvai de retour de la pêche : ils étoient tranquillement couchés dans leur hamac , & ils ne daignerent pas en sortir pour me recevoir. Dès que le premier Capitaine m'aperçut , il se mit à rire de toutes ses forces , ce qui me sembla de mauvais augure ; cependant , il me fit signe d'approcher ma main de la fienne , & cette légère marque d'amitié me donna du courage. Je m'assis sur un tronc d'arbre qui étoit auprès de son hamac , & comme lui & le second Capitaine me parurent assez disposés à m'entendre , je leur répétois ce que j'avois dit le matin à leur famille ; puis je leur ajoutai que je n'avois d'autre vue que de leur procurer une vie heureuse ; qu'il étoit enfin temps d'ouvrir les yeux à la lumière & de sortir de leurs ténèbres ; qu'ils n'avoient que trop résisté à la voix de Dieu , qui les pressoit , & par lui-même & par ses Ministres , de renoncer à leurs folles superstitions , & d'embrasser la Religion Chrétienne ; que s'ils vouloient me suivre à *Kourou* , je les mettrois entre les mains d'un vrai pere , qui les recevrait avec bonté , & qui leur faciliteroit les moyens de s'y établir avec leur famille.

C'est alors que je reconnus quelle est

la force de la grace sur les cœurs les plus endurcis : ils me répondirent qu'ils étoient sensibles à mon amitié , & qu'ils étoient prêts de faire ce que je souhai-  
tois. Il fut conclu que nous partirions ensemble dès le lendemain matin , & c'est ce qui s'exécuta. Je les conduisis à *Kou-rou* , qui est éloigné de leurs bois d'environ dix-huit lieues. L'aimable accueil què leur fit le Pere Lombard , les engagea encore davantage ; il convint avec eux qu'après qu'ils auroient fait leur récolte de *manioc* , qui est une racine dont ils font leur pain , il leur prêteroit sa Pyrogue , afin d'y mettre leur bagage , & d'amener leur famille , composée de vingt personnes.

Si je fus touché de compassion en voyant l'état déplorable où se trouvoient les Sauvages que je conduisois à *Kourou* , je fus bien consolé de voir le progrès rapide que la Religion a fait dans le cœur des Indiens qui composent cette Eglise naissante. Je ne pus retenir mes larmes en voyant le recueillement , la modestie & la dévotion avec laquelle ces différentes nations de Sauvages rassemblés , assistoient aux divins Mysteres. Ils chanterent la Grand'Messe avec une piété qui en auroit inspiré aux plus ties & aux plus dissipés. Après l'Evan-

gile , le Pere Lombard monta en Chaire : les larmes des Indiens firent l'éloge du Prédicateur. Comme il prêchoit dans leur langue , je ne compris rien à ce qu'il disoit ; je ne jugeai de la force de sa prédication que par l'impression sensible qu'elle faisoit sur ses Auditeurs. Il y eut grand nombre de Communions à la fin de la Messe , & ils employèrent une heure & demie à leur action de graces. A la vue de ce spectacle , & comparant ce que je voyois de ces nouveaux Chrétiens , avec l'idée que je m'étois formée des Sauvages , je ne pus m'empêcher de m'écrier : O mon Dieu , quelle piété ! quel respect ! quelle dévotion ! Aurois-je pu le croire , si je n'en avois été témoin ?

L'après-midi , le Pere Lombard fit le Catéchisme aux enfans , après quoi on chanta les Vêpres. La priere du soir , qui se fit en commun dans l'Eglise , termina la journée du Dimanche. Le lundi matin je vis encore les Indiens rassemblés dans l'Eglise pour y faire la priere , ensuite ils entendirent la Messe du Pere Lombard , pendant laquelle ils réciterent le chapelet à deux chœurs , & de-là ils allerent chacun à leur travail.

La Mission de *Kourou* fera le modele de toutes celles qu'on songe à établir

parmi toutes ces nations de Sauvages, qui sont répandues de tous côtés dans cette vaste étendue de terres que présente la Guyane. Il y a de quoi occuper plusieurs ouvriers Evangéliques, que nous attendons avec une extrême impatience. Je suis avec respect, &c.

---

## L E T T R E

*Du Pere Fauque , Missionnaire , au Pere de la Neuville , Procureur des Missions de l'Amérique.*

A Kourou , dans la Guyane , à 14  
lieues de l'isle de Cayenne,  
ce 15 Janvier 1729.

M O N R É V É R E N D P E R E ,

*La paix de N. S.*

Il faudroit être au fait du caractère & du génie de nos Indiens de la Guyane , pour se figurer ce qu'il en a coûté de sueurs & de fatigues , afin de parvenir à les rassembler en grand nombre dans une même peuplade , & à les engager de contribuer du travail de leurs mains , à la construction de l'Eglise qui vient d'être heureusement achevée.

Vous le comprendrez aisément, mon Révérend Pere, vous qui sçavez quelle est la légereté & l'inconstance de ces nations sauvages, & combien elles sont ennemies de tout exercice tant soit peu pénible. Cependant le Pere Lombard a sçu fixer cette inconstance en les réunissant dans un même lieu, & il a, pour ainsi dire, forcé leur naturel, en leur inspirant pour le travail une activité & une ardeur, dont la nature & l'éducation les rendoient tout-à-fait incapables. C'est au travail & au zèle de ces Néophytes que ce Missionnaire est redevable de la premiere Eglise qui ait été élevée dans ces terres infideles : il en avoit dressé le plan en l'année 1726, comme vous en fûtes informé par une lettre de notre Révérend Pere Supérieur Général.

Le corps de ce saint édifice a quatre-vingt-quatre pieds de long sur quarante de large, on a pris sur la longueur dix-huit pieds pour faire la Sacristie, & une chambre propre à loger le Missionnaire; l'une & l'autre sont placées derriere le Maître-Autel; le chœur, la nef, & les deux aîles qui l'accompagnent sont bien éclairés; & si l'on avoit pu ajouter à l'autel la décoration d'un retable, j'ose dire que la nouvelle Eglise de *Kourou*,

seroit regardée , même en Europe , comme un ouvrage de bon goût.

On en fit la bénédiction solennelle le troisieme Dimanche de l'Avent , c'est-à-dire , le douze Décembre de l'année derniere. La cérémonie commença sur les huit heures. Nous nous rendîmes processionnellement à l'Eglise , en chantant le *Veni Creator*. Le Célébrant en aube , étole & pluvial , étoit précédé d'une banniere , de la Croix , & d'une dixaine de jeunes Sauvages revêtus d'aubes & de dalmatiques.

Quand nous eûmes récité à la porte de l'Eglise les prieres prescrites dans le Rituel , on commença à en benir les dehors. Le premier coup d'aspervoir fut accompagné d'un coup de canon , qui réveilla l'attention des Indiens : c'est M. Dorvilliers , Gouverneur de Cayenne , qui leur a fait présent de cette piece d'artillerie , dont il se fit plusieurs salves pendant la cérémonie. On ne pouvoit s'empêcher d'être attendri en voyant la sainte allégresse qui étoit peinte sur le visage de nos Néophytes.

Lorsque la bénédiction de l'Eglise fut achevée , nous allâmes encore processionnellement chercher le Saint Sacrement dans une case , où dès le matin on avoit dit une Messe basse pour y

consacrer une Hostie. Le dais fut porté par quelques-uns des François de l'Isle de Cayenne , que leur dévotion avoit attirés à cette sainte cérémonie. Ce fut un spectacle bien édifiant de voir une multitude prodigieuse d'Indiens , fideles & infideles , répandus dans une grande place , qui se prosternoient devant Jesus-Christ pour l'adorer , tandis qu'on le portoit en triomphe dans le nouveau Temple qui venoit de lui être consacré.

La procession fut suivie de la Grand<sup>e</sup> Messe, pendant laquelle le Pere Lombard fit un sermon très-touchant à ses Néophytes : douze Sauvages , rangés en deux chœurs , y chanterent avec une justesse qui fut admirée de nos François , lesquels y assisterent. L'après-midi , on se rassembla pour chanter Vêpres , & la Fête se termina par le *Te Deum* & la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Un instant avant que le Prêtre se tournât du côté du peuple pour donner la bénédiction , Le Pere Lombard avança en surplis vers le milieu de l'Autel , & par un petit discours très-pathétique , il fit à Jesus-Christ , au nom de tous ses Néophytes , l'offrande publique de la nouvelle Eglise. Le silence & l'attention de ces bons Indiens faisoient assez connoître que leurs



cœurs étoient pénétrés des sentimens de respect , d'amour & de reconnoissance , que le Missionnaire s'efforçoit de leur inspirer.

Depuis que nos Sauvages ont une Eglise élevée dans une peuplade , on s'apperçoit qu'ils s'affectionnent beaucoup plus qu'ils ne faisoient auparavant , à tous les exercices de la piété chrétienne : ils s'y rendent en foule tous les jours, soit pour y faire leur priere , & entendre l'instruction qui se fait soir & matin en leur langue , soit pour assister au saint Sacrifice de la Messe. On ne les voit guere manquer au Salut qui se fait le Jeudi & le Samedi, de même qu'il se pratique dans l'Isle de Cayenne. C'est par ces fréquentes instructions , & de si saintes pratiques , qu'on verra croître de plus en plus la ferveur & la dévotion de ces nouveaux fideles.

Tels sont , mon Révérend Pere , les prémices d'une Chrétienté qui ne fait que de naître dans le centre même de l'ignorance & de la barbarie. Je ne doute point que l'exemple de ces premiers Chrétiens ne soit bientôt suivi par tant d'autres nations de Sauvages , qui sont répandues de tous côtés dans ce vaste continent. C'est à quoi je pensois sou-

vent pendant le séjour que j'ai fait au Fort d'*Ouyapoc* (1), ou j'ai demeuré un mois pour donner les secours spirituels à la garnison. Le pays est beau & excellent pour toute sorte de plantage ; mais ce qui me frappe d'autant plus , c'est qu'il est très-propre à y établir de nombreuses Missions.

Un assez grand nombre d'Indiens qui sont dans le voisinage , sont venus me rendre visite , & ont paru souhaiter que je demeurasse avec eux ; je les aurois contenté avec plaisir , si j'en avois été le maître , & si mes occupations me l'eussent permis. Mais je les consolai en les assurant que la France devoit nous envoyer un secours d'ouvriers Evangéliques , & qu'aussitôt qu'ils seroient arrivés , nous n'aurions rien tant à cœur que de travailler à les instruire & à leur ouvrir la porte du Ciel. Il est à croire que leur conversion à la foi ne sera pas si difficile que celle des *Galibis* ; quand je leur demandois s'ils avoient un véritable desir d'être Chrétiens, ils me disoient en riant qu'ils ne sçavoient pas encore de quoi il s'agissoit , & qu'ainsi ils ne

---

(1) *Ouyapoc* est à 50 lieues de la nouvelle Peuplade de *Kourou*.

pouvoient pas me donner de réponse positive. Je trouvai cette réflexion assez sentée pour des Sauvages.

Dans les momens que j'ai eu de loisir, j'ai dressé un petit plan des Missions qu'on pourroit établir dans ces contrées, parmi les Nations Sauvages qu'on a découvertes jusqu'à présent. J'ai profité des lumières de M. de la Garde, Commandant pour le Roi dans le Fort d'*Ouyapoc*, qui a beaucoup navigé sur ces rivières; voici le projet de cinq Missions que nous avons formé ensemble.

La première pourroit s'établir sur les bords du *Ouanari*: c'est une assez grande rivière qui se décharge dans l'embouchure même de l'*Ouyapoc*, à la droite, en allant de Cayenne au Fort. Les peuples qui composeroient cette Mission, sont les *Tocoyenes*, les *Maraones* & les *Maourions*. L'avantage qu'on y trouveroit, c'est que le Missionnaire qui cultiveroit ces Nations Sauvages, ne seroit éloigné du Fort que de trois ou quatre lieues; qu'il y pourroit faire de fréquentes excursions; & que d'ailleurs il n'auroit point d'autre langue à apprendre que celle des *Galibis*. Que si l'on vouloit placer deux Missionnaires au Fort d'*Ouyapoc*, l'un d'eux pourroit aisément

ment vacquer à l'instruction des Indiens, & je puis assurer qu'en peu de temps il s'en trouveroit un grand nombre qui feroient en état de recevoir le baptême.

La seconde Mission pourroit être composée des *Palicours*, des *Caranarions* & des *Mayets* qui sont répandus dans les Savanes aux environs de *Couripi* : c'est une autre grande riviere, qui se décharge aussi dans l'*Ouyapoc* à la gauche, vis-à-vis du *Ouanari*. Ces Nations habitent maintenant des lieux presque impratiquables, leurs cases sont submergées une partie de l'année : ainsi il faudroit les transporter vers le haut du *Couripi*. Ce qui facilitera la conversion de ces peuples, c'est que parmi eux l'on ne trouve point de *Pyayes* (1) comme ailleurs, & qu'ils n'ont jamais donné entrée à la polygamie. Ces deux Missions n'étant pas éloignées du Fort, fourniroient aisément les équipages nécessaires pour le service du Roi ; ce qui seroit d'un grand secours, car aujourd'hui pour trouver douze ou quinze Indiens propres à nager une (2) pyrogue,

---

(1) Espece d'Enchanteurs & de Magiciens.

(2) Grand bateau propre à contenir une cinquantaine de personnes.

il faut quelquefois parcourir vingt lieues de pays.

En montant vers les fauts d'*Ouyapoc*, on pourroit établir une troisième Mission à quatre journées du Fort; elle seroit placée à l'embouchure du *Camopi*, & seroit composée des Nations Indiennes qui sont éparées çà & là depuis le Fort jusqu'à cette riviere. Ces principales Nations sont les *Caranes*, les *Pirious* & les *Acoquas*.

A cinq ou six journées au-delà, en suivant toujours la même riviere, & entrant un peu dans les terres, on pourroit former une quatrième Mission composée des *Macapas*, des *Ouayes*, des *Tarippis* & des *Pirious*.

Enfin, une cinquième Mission pourroit être fixée à la (1) crique des *Palanques*, qui se jette dans l'*Ouyapoc*, à sept journées du Fort. Elle se formeroit des *Palanques*, des *Ouens*, des *Tarippis*, des *Pirious*, des *Coussanis* & des *Macouanis*. La même langue qui est celle des terres se parlera dans ces trois dernières Missions. Je compte d'amener ici vers Pâques un Indien (2) *Carave* qui

---

(1) C'est ainsi que dans le pays on appelle un gros ruisseau ou une petite riviere.

(2) Nom de Nation.

ſçait le *galibi*, & avec lequel je commencerai à déchiffrer cette langue.

Nous avons encore dans notre voisinage un assez bon nombre d'Indiens *Galibis*, qui ſouhaitent qu'on les inſtruiſe des principes du Chriſtianiſme : ils ſont aux environs d'une riviere appellée *Sinamari*. Si ma préſence n'eût pas été néceſſaire à *Ouyapoc*, je ſerois allé paſſer quelques mois avec eux. Le Pere Lombard qui connoît la plupart de ces Sauvages, aſſure qu'une Miſſion qu'on y établiroit, pourroit devenir auſſi nombreuſe que celle de *Kourou*.

Voilà, mon Révérend Pere, une vaſte carrière ouverte aux travaux apoſtoliques de dix ou douze Miſſionnaires. Plaife au Seigneur d'envoyer au plutôt ceux qu'il a deſtinés à recueillir une moisſon ſi abondante. Comme c'eſt à vos ſoins & à votre zele que nous devons la perfection de ce premier établifſement, dont je viens de vous entretenir, les ſecours abondans que vous nous avez accordés, nous mettent en état d'avancer la conversion de tant de peuples barbares. Je ſuis avec beaucoup de reſpect en l'union de vos ſaints ſacrifices.

## LETTRE

*Du Pere Lombard , de la Compagnie de  
Jesus , Supérieur des Missions des Sau-  
vages de la Guyane , au Révérend Pere  
Croiset , Provincial de la même Compa-  
gnie dans la Province de Lyon.*

A Kourou , dans la Guyane ,  
ce 23 Février 1730.

MON RÉVÉREND PERE ,

*La Paix de Notre Seigneur.*

Je ne sçaurois trop tôt marquer à  
votre Révérence combien cette Mission  
lui est obligée d'y avoir envoyé le Frere  
du Molard. Il est arrivé dans les cir-  
constances les plus favorables, vu le  
dessein que nous avons formé d'établir  
au plutôt plusieurs Missions, non-seule-  
ment à *Kourou*, mais encore à *Ouyapoc*.  
Habile & plein de bonne volonté  
comme il est , son secours nous étoit  
très nécessaire pour la construction &  
l'ornement des églises que nous devons

élever dans toutes ces contrées barbares.

La dernière lettre du Pere Fauque vous aura déjà fait connoître *Ouyapoc* : c'est une grande riviere au-dessus de Cayenne : le Roi vient d'y établir une Colonie, dont il nous a confié le soin pour ce qui regarde le spirituel, en nous chargeant en même-temps de faire des Missions aux environs de cette riviere, où les Nations Indiennes sont en bien plus grand nombre qu'à *Kourou*.

Le Frere du Molard va d'abord travailler à l'embellissement de l'église de *Kourou*, & à la construction d'une maison pour les Missionnaires : car jusqu'ici nous n'avons logé que dans de petites huttes à l'Indienne. Après quoi, lorsqu'il s'agira de former des peuplades, il n'aura guere le temps de respirer.

Je prévois ce qu'il en coûtera de dangers & de fatigues aux Missionnaires, pour aller chercher les Indiens épars çà & là dans les retraites les plus sauvages où ils se cachent, & pour les rassembler dans un même lieu ; je l'ai éprouvé plus d'une fois, & tout récemment une excursion que j'ai faite chez les *Maraones*, m'a mis dans un état où pendant quelques jours on a appréhendé



pour ma vie. Je croyois ne pouvoir jamais me tirer des bois & des ravines; & pour surcroît de disgraces, étant tout couvert de sueurs, il me fallut effuyer une pluie continuelle pendant une partie de la nuit. A deux heures du matin, j'arrivai tout transi de froid à la case, & dès le lendemain la pleurésie se déclara : heureusement la fièvre étoit intermittente, & me donnoit quelque relâche.

Ce fut dans un de ces intervalles, qu'on m'apprit que deux Missionnaires étoient morts le même jour à Cayenne, au service de la garnison qui étoit attaquée d'une maladie contagieuse, & qu'il n'y en restoit plus qu'un seul d'une santé chancelante. Tout malade que j'étois, je pris le parti d'aller au secours de cette Colonie, qui se voyoit tout-à-coup privée de presque tous ses pasteurs : je partis donc d'Ouyapoc, & ayant fait ce trajet en moins de vingt-quatre heures, j'arrivai avec le Pere Catelin à Cayenne. Quelques Indiens de la Mission de *Kourou* me témoignèrent en cette occasion leur zele & leur attachement. A peine fus-je abordé, qu'ils se présentèrent à moi pour me porter sur leurs épaules jusqu'à notre maison,

qui est éloignée d'une demi-lieue de l'endroit où j'avois débarqué. Le violent accès de fièvre que j'avois eu toute la nuit, m'avoit tellement abattu, que je ne pouvois me soutenir qu'avec peine. L'affection de ces bons Indiens me consolait, je les entendois se dire les uns aux autres : « ayons grand soin » de notre *Baba*, n'épargnons pas nos » peines ; car que deviendrions-nous » s'il venoit à nous manquer ? qui est-ce » qui nous instruiroit ? qui nous con- » fesseroit ? qui nous assisteroit à la » mort ? »

La consternation étoit générale à Cayenne quand j'y arrivai, à cause de la perte qu'on venoit de faire tout-à-la-fois de trois Missionnaires : une pareille mortalité étoit extraordinaire, & l'on n'avoit rien vu de semblable depuis que nous y sommes établis. La bonté de l'air qu'on y respire, & des alimens dont on se nourrit, fait que communément il y a très-peu de malades. Vous comprenez assez, mon Révérend Pere, quels sont nos besoins, & combien il est important de remplacer au plutôt ces pertes. Dix nouveaux Missionnaires, s'ils arrivoient, auroient peine à suffire au travail qui se présente.

Le peu de temps que j'ai demeuré à *Ouyapoc*, ne m'a pas permis de faire autant de découvertes que j'aurois souhaité : le pays est d'une vaste étendue, & habité par quantité de diverses Nations Indiennes. On vient depuis peu d'en découvrir une qui est très-nombreuse, & qui est établie à deux cens lieues du Fort d'*Ouyapoc*; c'est la Nation des *Amikouanes*, que l'on appelle autrement les Indiens à longues oreilles. Ils les ont effectivement fort longues, & elles leur pendent jusques sur les épaules. C'est à l'art, & non pas à la nature, qu'ils font redevables d'un ornement si extraordinaire, & qui leur plaît si fort. Ils s'y prennent de bonne heure pour se procurer cet agrément; ils ont grand soin de percer les oreilles à leurs enfans : ils y inferent de petits bois, pour empêcher que l'ouverture ne se ferme : & de temps en temps ils y en mettent d'autres toujours plus gros les uns que les autres, jusqu'à ce que le trou devienne assez grand à la longue, pour y insinuer certains ouvrages qu'ils font exprès, & qui ont deux à trois pouces de diametre.

Cette Nation qui a été inconnue jusqu'ici, est extrêmement sauvage : on

n'y a aucune connoissance du feu. Quand ces Indiens veulent couper leurs bois, ils se servent de certains cailloux qu'ils aiguïsent les uns contre les autres pour les affiler, & qu'ils inferent dans un manche de bois, en guise de hache. J'ai vu à *Ouyapoc* une de ces sortes de haches : le manche a environ deux pieds, & au bout il y a une échancrure pour y inférer le caillou : je l'examinai ; mais bien qu'il soit mince, il me parut peu tranchant : j'ai vu aussi un de leur pendant d'oreille ; c'est un rouleau de feuilles de palmistes d'un pouce de large : ils gravent sur le tranchant quelque figure bisarre qu'ils peignent en noir ou en rouge, & qui, attachée à leurs oreilles, leur donne un air tout-à-fait risible ; mais, à leur goût, c'est une de leurs plus belles parures.

En-deçà des *Amicouanes* il y a plusieurs autres nations ; quoiqu'elles soient fort différentes, & même qu'elles se fassent quelquefois la guerre les unes aux autres, il n'y a point de diversité pour la langue, qui est la même parmi toutes ces nations. Tels sont les *Aromagatas*, les *Palunks*, les *Turupis*, les *Onays*, les *Pirius*, les *Coustumis*, les *Acoquas* & les *Caranes*. Toutes ces Na-

tions font vers le haut de la riviere *Ouyapoc*. Il y en a un grand nombre d'autres sur les côtes, comme les *Palicours*, les *Mayes*, les *Karnuarious*, les *Couffaris*, les *Toukouyanes*, les *Rouourios* & les *Maraones*. Voilà, comme vous voyez, un vaste champ qui s'ouvre au zèle des ouvriers évangéliques.

Vous souhaitez, mon Révérend Pere, que je vous informe du progrès que fait la Religion parmi ces peuples, & des œuvres extraordinaires de piété qu'on leur voit pratiquer. Il me seroit difficile de vous rien mander de fort intéressant. Vous sçavez que cette Mission n'est encore que dans sa naissance. On vous a déjà fait connoître le caractere de ces Nations Sauvages, leur légèreté, leur indolence, & l'aversion qu'elles ont pour tout ce qui les gêne. Nous ne pouvons gueres espérer de fruits solides de nos travaux, que quand nous les aurons réunis dans différentes peuplades, où l'on puisse les instruire à loisir, & leur inculquer sans cesse les vérités chrétiennes. Le cœur de ces barbares est comme une terre ingrate, qui ne produit rien qu'à force de culture.

Il a été un temps où leur inconstance naturelle, & la difficulté de les fixer

dans le bien me rebutoient extrêmement. Je craignois de m'être laissé tromper par des apparences, & d'avoir conféré le Baptême à des gens qui étoient indignes de le recevoir. Une espece de dépit, qui me paroissoit raisonnable, me fit presque succomber à la tentation qui me prenoit de les abandonner. J'écoutai néanmoins de meilleurs conseils; d'autres pensées, plus justes & plus conformes au caractère des peuples que Dieu avoit confiés à mes soins, en m'appellant à cette Mission, succéderent aux premières idées qui me décourageoient; le Seigneur, malgré mes défiances & mes dégoûts, me donna la force de m'appliquer avec encore plus d'ardeur à cultiver un champ qui me sembloit tout-à-fait stérile, & ce n'est que depuis quelques années que j'ai enfin reconnu, par le succès dont Dieu a béni ma persévérance, que la Religion avoit jetté de profondes racines dans le cœur de plusieurs de ces barbares.

J'en ai été encore mieux convaincu par la sainte & édifiante mort de plusieurs Néophytes que j'ai assisté en ce dernier moment. Je ne vous en rapporterai que trois ou quatre exemples. Je sçais, mon Révérend Pere, qu'ils

n'auront pas de quoi vous frapper : vous avez reçu les derniers sours d'une infinité de personnes, dont la vie passée dans l'exercice de toutes sortes de vertus, a été couronnée par la mort la plus sainte ; mais enfin quand les mêmes choses se rapportent d'un peuple sauvage & barbare, dont le naturel, les mœurs & l'éducation sont si opposées aux maximes du Christianisme, on ne peut gueres s'empêcher d'y reconnoître le doigt de Dieu & la puissance de la grace, qui des rochers les plus durs, en fait, quand il lui plaît, de véritables enfans d'Abraham.

Je commence par un infidele, que je baptisai, il y a quelque temps, à l'article de la mort ; c'étoit un Indien plein de bon sens, appelé *Sany*. J'allois souvent à *Ikaroux*, qui est le premier endroit où je m'étois établi avec le Pere Ramette. Ce bon Sauvage ne manquoit pas de nous rendre de fréquentes visites, & nos entretiens rouloient toujours sur la Religion Chrétienne, & sur la nécessité du Baptême. Nos discours, aidés de la grace, firent de vives impressions sur son cœur, & ces impressions se réveillèrent aux approches de la mort. Il s'étoit retiré

dans un lieu très-sauvage, où ses ancêtres avoient demeuré autrefois, & où étoit leur sépulture. Ce fut par un coup d'une providence particuliere de Dieu que j'allai le voir, dans un temps où ma présence étoit si nécessaire à son salut. Mon dessein étoit d'aller à cinq ou six lieues visiter un Indien, dont j'avois appris la maladie depuis peu de jours. Je passai par un carbet voisin, où la plupart des Sauvages qui l'habitoient étoient Chrétiens : à peine fus-je arrivé qu'ils se mirent autour de moi, & me demanderent où je portois mes pas : ayant satisfait à leur demande : « Tu vas chercher bien loin, me dirent-ils, ce que tu as auprès de toi ; ton ami *Sany*, qui demeure à une demi-lieue d'ici, est à l'extrémité ; ne ferois-tu pas mieux de l'aller voir » ? J'y consentis très-volontiers, & deux Indiennes, parentes du moribond, s'offrirent à être mes guides. Nous nous mîmes en chemin, elles, mon petit Negre & moi ; nous arrivâmes bientôt à une savane presque impraticable : les herbes & les joncs étoient montés si haut, qu'on auroit eu de la peine à y découvrir un homme à cheval. Ces bonnes Indiennes marcherent devant, & me frayerent le



chemin , en foulant aux pieds les joncs & les herbes : enfin elles me conduisirent à la pointe d'un bois épais, où le malade s'étoit fait transporter , & où on lui avoit dressé une pauvre cabane. Aussi-tôt qu'il m'apperçut , il s'écria tout transporté de joie : « Sois le bien » venu, *Baba*, je sçavois bien que tu » viendrois me voir aujourd'hui; je t'ai » vu en songe toute la nuit, & il me » sembloit que tu me donnois le Bap- » tême ». Sa femme & sa mere, qui étoient présentes , m'assurèrent qu'en effet il n'avoit cessé de parler de moi toute la nuit, & qu'il leur avoit dit positivement que j'arriverois ce jour-là même. Je profitai des momens de connoissance qui lui restoit, & des heureuses dispositions que le Ciel avoit mis dans son cœur ; & comme il étoit déjà très-instruit des vérités de la Religion, je le préparai au Baptême, qu'il reçut avec une grande piété. Il expira entre mes bras la nuit suivante, pour aller jouir, comme il y a lieu de le croire, du bonheur que la grace de ce Sacrement venoit de lui procurer.

Une autre mort d'un jeune homme que j'ai élevé, & qui se nomme *Remy*, me remplit de consolation toutes les

fois que j'y pense : il y avoit peu de temps qu'il étoit marié, & il avoit toujours fait paroître un grand attachement à tous les devoirs de la Religion. Attaqué d'un violent mal de poitrine, dont tous les remèdes que je lui donnai ne purent le guérir, je lui annonçai que sa mort n'étoit pas éloignée. « Il faut » donc profiter, me répondit-il, du peu » de tems qui me reste à vivre. Oui, » mon Dieu, ajouta-t-il, c'est volontiers que je meurs, puisque vous le » voulez ; je souffre avec plaisir les » douleurs auxquelles vous me condamnez : je les mérite, parce que j'ai » été assez ingrat pour vous offenser. » *Aouerle*, disoit-il en sa langue, *Aouerle* » *Tamoussi ye tombe eïia aroubou mappo* » *epelagame* ». Ce n'étoient pas là des sentimens que je lui eusse suggérés : le Saint - Esprit lui-même, qui les avoit imprimés dans son cœur, les lui mettoit à la bouche : il les répétoit à tout moment, & je ne crois pas m'écarter de la vérité, en assurant qu'il les prononçoit plus de trois cens fois par jour ; mais il les prononçoit avec tant d'ardeur, que j'en étois comme interdit, & je n'avois garde de lui inspirer d'autres sentimens. Dès qu'il se sentit plus mal,

qu'à l'ordinaire, il me demanda les Sacremens. Après avoir entendu sa confession, qu'il fit avec des sentimens pleins de componction, j'allai lui chercher le saint Viatique. A la vue de son Sauveur, il parut ranimer toute la ferveur de sa piété: il se jetta à genoux, & prosterné jusqu'à terre, il adora Jesus-Christ, qu'il reçut ensuite avec le plus profond respect: je lui administrai presque en même temps l'Extrême-Onction, qu'il reçut avec une foi également vive; après quoi il ne cessa de s'entretenir avec Dieu jusqu'au dernier soupir.

A une mort si édifiante, je joindrai celle de Louis Remi *Tourappo*, principal chef de nos Indiens, & le premier de cette contrée qui ait embrassé la foi. C'étoit un homme d'esprit, parfaitement instruit des vérités de la Religion, & qui m'a fourni en sa langue des termes très-propres & très-énergiques pour exprimer nos divins mystères. Il a été pendant toute sa vie un modele de vertu pour nos Neophytes; presque tous les jours il assistoit au saint sacrifice de la Messe. Le soir & le matin il ne manquoit jamais de rassembler tout son monde, & il faisoit lui-même la prière à haute voix. Un flux de sang invétéré nous

l'enleva. Aussi-tôt qu'il s'aperçut que son mal étoit sans remède, il ne songea plus qu'à se préparer à une mort chrétienne. Il reçut les derniers Sacremens avec une dévotion qui en inspira au grand nombre de Sauvages, dont sa case étoit remplie ; je jugeai à propos, pour l'instruction & l'édification de cette multitude d'Indiens, de lui faire faire sa profession de foi, avant que de lui donner le saint Viatique. Je prononçai donc à haute voix tous les articles de notre croyance. A chaque article il me répondoit avec une présence d'esprit admirable & d'un ton assuré : Oui, je le crois ; ajoutant toujours quelque chose qui marquoit sa ferme adhésion aux vérités chrétiennes. Ce fut dans ces sentimens pleins de foi & d'amour pour Dieu qu'il finit sa vie.

Comme je consolais sa fille aînée de la perte qu'elle venoit de faire, elle m'apprit que son pere, peu de jours avant sa mort, avoit assemblé tous ceux sur qui il avoit de l'autorité, pour leur déclarer ses dernières volontés. » Je  
» meurs, nous a-t-il dit, & je meurs  
» Chrétien : Aidez-moi à en rendre gra-  
» ces au Dieu des miséricordes. Je suis  
» le premier Capitaine qui ai reçu chez

» moi les Missionnaires : vous sçavez que  
 » les autres Capitaines m'en ont sçu mau-  
 » vais gré , & que j'ai été l'objet de leurs  
 » censures : mais je me suis mis au-dessus  
 » de leurs discours , & je n'ai pas craint  
 » de leur déplaire. Imitez en cela mon  
 » exemple ; regardez les Missionnaires  
 » comme vos Peres en J. C ; ayez en eux  
 » une entiere confiance , & prenez garde  
 » qu'une vie peu Chrétienne ne les oblige  
 » malgré eux à vous abandonner. J'ai été  
 très-touché de cette mort : c'étoit un an-  
 cien ami que j'affectionnois fort , à cause  
 de son zèle pour la Religion , & qui  
 m'étoit véritablement attaché. Il étoit  
 mon *Banaré* , & j'étois le sien : c'est ,  
 après les liaisons du sang , une sorte d'u-  
 nion , parmi les Indiens , la plus étroite  
 qu'on puisse avoir. Nous honorâmes au-  
 tant que nous pûmes ses obseques : son  
 cercueil sur lequel on avoit posé son  
 épée & son bâton de commandement ,  
 fut porté par quatre Capitaines , & con-  
 duit à l'Eglise par presque tous les In-  
 diens de la Mission , qui tenoient cha-  
 cun un cierge à la main. Il fut enterré  
 au milieu de la nouvelle Eglise. La re-  
 connoissance demandoit qu'on lui fît cet  
 honneur , parce que c'est lui qui a le  
 plus contribué à la construction de ce  
 saint édifice.

Je n'ai garde, mon R. P. de vous fatiguer plus long-temps par des répétitions ennuyeuses de faits qui sont assez semblables. Je finirai cette lettre par le récit de la mort d'un autre Indien nommé *Denys*, qui nous a constamment édifiés par une piété exemplaire, par une extrême délicatesse de conscience, & par la plus exacte fidélité à remplir toutes les obligations qu'impose le nom Chrétien. Il lui arrivoit souvent de rester dans l'Eglise après la grand'-Messe, & d'y passer un temps considérable dans un profond recueillement, & comme absorbé en lui-même par la ferveur de sa prière. Je le considérois quelquefois, & je me disois à moi-même : » Que ne puis-je pénétrer dans le cœur de ce pauvre Sauvage, & y découvrir les communications intimes qu'il paroît avoir avec Dieu ! Attaqué d'un flux de ventre sanguinolent, il vit bien qu'il n'avoit que peu de jours à vivre : il ne songea plus qu'à se préparer à ce dernier passage : il purifia plusieurs fois sa conscience par des confessions très-exactes, & avec les sentimens de la plus vive douleur. Dès qu'il eut reçu le Corps adorable de J. C. il n'eut plus d'autres pensées que celles de l'Eternité. Il avoit sans cesse à la

main le crucifix. Une fois entr'autres que j'allai le voir, je lui trouvai les yeux collés sur ce signe de notre Rédemption. Plusieurs Indiens l'environnoient dans un profond silence : je m'assis auprès de lui, & contre son ordinaire il ne me salua point, tant il étoit appliqué à l'objet adorable qu'il tenoit entre les mains.

» Hé bien, mon cher Denys, lui dis-je, » cette image de J. C. attaché à la croix » pour ton salut, ne t'inspire-t-elle pas » une grande confiance en ses miséricordes ? Oui, Baba, me répondit-il d'un » air serain & tranquille. Le lendemain je le trouvai tellement affoibli, que n'ayant plus la force de tenir lui-même le crucifix, il le faisoit tenir par sa femme. Ce fut-là le spectacle édifiant qui se présenta à mes yeux, lorsque j'entraï dans sa cabane : sa femme étoit à genoux à côté de son hamac, tenant le crucifix à la main, & le présentant à son mari : les yeux du mourant étoient immobiles, & fortement attachés sur l'image de Jesus crucifié : ils ne m'aperçurent ni l'un ni l'autre, & je fus si attendri de ce que je voyois, que je sortis sur l'heure pour donner un libre cours à mes larmes. Je trouvai le P. Fauque à qui je racontai le consolant spectacle

dont je venois d'être témoin , & je m'appliquai en même temps ces paroles du Roi Prophète : *Euntes ibant & flebant mittentes semina sua , venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.* » Pouvois-je le croire, lui dis-je, » qu'ayant semé avec tant de douleur, je » moissonnerois un jour avec tant de » consolation ? J'avois parcouru ces lieux » sauvages en pleurant ; & semblable à » un laboureur qui n'ensemence qu'à regret une terre ingrate, je semois sans » presque aucune espérance de récolte : » pouvois-je m'attendre à la joie que je » ressens maintenant, de me voir chargé » des fruits de mes peines & de ma patience ?

Je vous l'ai dit, mon R. P. & il est vrai que le cœur de nos Sauvages ressemble à ces terres, qui ne produisent de fruits que par la patience de ceux qui les cultivent. Un Missionnaire, sans avoir ces grands talens que Dieu donne à qui il lui plaît, mais qui sera plein de zèle, & qui loin de voltiger chez toutes ces différentes Nations, s'attachera à une Nation particuliere de Sauvages, pour les instruire à loisir, & leur rebattre sans cesse les mêmes vérités, sans se rebuter, sans se décourager, verra



avec le temps sa patience couronnée par les fruits de bénédiction que produira la semence évangélique, qu'il aura jettée dans leurs cœurs. *Fructum afferunt in patientiâ.* Je me recommande à vos saints Sacrifices, & suis avec un profond respect, &c.

---

## L E T T R E

*Du Pere Fauque, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de la Neuville, de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.*

A Cayenne, ce 1 Mars 1730.

M O N R É V É R E N D P E R E,

*La Paix de Notre Seigneur.*

Le zèle dont vous êtes animé pour l'établissement des Missions que nous projettons parmi tant de Nations sauvages qui habitent la Guyane, & la générosité avec laquelle vous êtes toujours prêt à nous seconder dans une si sainte entreprise, sont bien capables de nous soutenir & de nous fortifier dans

les travaux qui en feront inféparables. Nous découvrons tous les jours quelques-unes de ces Nations, que nous espérons de réunir en diverses peuplades semblables à celle que le P. Lombard vient de former à *Kourou* : ce n'est qu'en fixant ainsi les Sauvages, qu'on peut se promettre de rendre leur conversion à la Foi solide & durable.

Dans le dernier voyage que je fis à *Ouyapoc*, je profitai d'un peu de loisir que j'y eus pour monter la rivière, & faire une petite excursion chez les Sauvages. M. du Villard s'offrit à être du voyage : nous partîmes du Fort le lundi 12 Décembre de l'année dernière dans deux petits canots avec sept Indiens qui nous accompagnerent ; sçavoir, trois *Caranes*, deux *Acoquas*, un *Piriou*, & un *Palanque*. Nous arrivâmes de bonne heure au premier Sault nommé *Yeneri* : il est long d'un demi quart de lieue ; c'est le plus dangereux qu'on trouve dans toute la rivière d'*Ouyapoc* : quelque favorable que soit la saison, il faut nécessairement y débarquer tout le bagage, pour traîner plus aisément les canots sur les roches.

C'est aux environs de ce Sault que demeurent les *Caranes* ; Nation à la vérité  
peu

peu nombreuse , mais qui par sa bravoure a tenu tête autrefois aux François , & à dix autres Nations Indiennes : ils me reçurent fort bien , & me parurent très-disposés à se faire instruire des vérités de la Foi.

Le lendemain nous ne fîmes qu'errer de roche en roche , pour donner le loisir à nos Indiens de haler nos canots. Nous arrivâmes avant midi au second Sault nommé *Cachiri* , qui est long de près d'un quart de lieue , & éloigné du premier Sault d'environ une lieue. On voit-là une petite rivière sur la gauche , qu'on nomme *Kerikourou* , & qu'on monte plus de vingt lieues dans les terres , quoiqu'elle soit remplie de Saults. C'est à *Cachiri* que trois de nos François furent tués autrefois par les *Caranes*.

Après avoir passé ce Sault , nous découvrîmes sur la droite une crique assez grande qu'on nomme *Armontabo*. Un *Palanque* appelé *Kamiou* , y avoit fait son abbatis l'année dernière : ( c'est ainsi qu'en Amérique on appelle un terrain défriché ) mais il n'y demeura pas longtemps ; les *Caranes* l'obligèrent d'aller s'établir plus loin. Nous campâmes ce jour là sur une roche au bord de la rivière. Les Indiens nous dressèrent un pe-

tit *Ajupa*, pour y passer la nuit; (c'est une espece d'appentis ouvert de tous côtés :) mais comme il étoit mal couvert, par la difficulté de trouver dans ces cantons les feuilles propres à couvrir les toits, nous fûmes bien mouillés par quelques grains de pluie qui tomberent.

Le 14 nous ne fûmes plus obligés de mettre pied à terre : à la vérité on trouvoit de temps en temps des roches; mais comme elles sont éparfes çà & là dans la riviere, elles n'empêchent pas de tenir la route. Le lit de cette riviere nous parut assez beau, nous découvrions quelquefois près d'un quart de lieue au loin, & en certains endroits la nature a si bien aligné le canal, qu'on diroit qu'il a été tiré au cordeau.

Nos Indiens eurent souvent le plaisir de tirer leurs fleches sur des *bakous* : c'est un poisson fort délicat, que je comparerois volontiers à la dorade de Provence; on le trouve dans le plus fort des courans; il est d'ordinaire tellement attaché à succher une espece de mousse qui naît contre les roches, qu'on peut s'approcher fort près de lui sans qu'il s'en apperçoive.

Vers les quatre heures du soir nous trouvâmes un paresseux : je ne sçais si

lorsque vous étiez à Cayenne, vous avez vu cette espèce d'animal. Le nom qu'on lui a donné convient bien à son indolence & à son inaction : je ne crois pas qu'il pût faire cent pas en un jour dans le plus beau chemin.

Il étoit perché sur la pointe d'un rocher élevé au milieu de l'eau. Il a quatre pattes armées de trois griffes assez longues & un peu crochues. Sa peau est couverte d'un poil presque aussi long & aussi fin que la laine ; sa queue est très-courte, & son museau ressemble parfaitement au visage d'un homme qui auroit la tête enveloppée d'un capuche bien étroit. Celui que nous vîmes n'étoit guere plus gros qu'un chat. Si nos Indiens ne l'eussent pas trouvé si maigre, ils s'en feroient régaler.

Il nous fallut coucher ce soir-là dans le bois : la pluie que nous avions essuyée la nuit précédente, rendit les Indiens plus attentifs à nous mieux loger. Leur précaution nous fut utile, car il plut jusqu'à huit heures du matin.

Le 15 nous continuâmes notre marche qui fut assez unie : il se trouva néanmoins assez fréquemment sur notre route des îlots, des bancs de roche, des courans & des bouquets de bois,

mais ils ne nous furent d'aucun obstacle. Nous rencontrâmes dans la matinée une assez grande rivière, qui monte jusqu'à trente lieues dans les terres où il y a une Nation d'Indiens qui sont inconnus. Je crois qu'on les nomme *Aranajoux*. Vers les deux heures après midi nous découvrîmes de loin deux abbatis faits tout récemment : nous n'eûmes pas le temps de les aller reconnoître de plus près.

Peu après nous rencontrâmes deux canots de pêcheurs qui nous conduisirent à leur case : c'étoient des *Pirious* établis depuis un an dans cette contrée. La pluie qui tomba en abondance aussitôt que nous y fûmes arrivés, nous obligea de passer la nuit chez eux. Nous étions si fort à l'étroit, & parmi des gens si sales, que j'aurois beaucoup mieux aimé loger dans les bois, comme nous avions fait les jours précédens. Un de nos Indiens nous avertit qu'il y avoit là un *Pyaie*, (1) lequel avoit trois femmes, & laissoit mourir d'inanition ceux qui venoient chercher la santé chez lui, afin d'épouser ensuite les veuves. La polygamie & la confiance aveugle que

---

(1) Espece d'Enchanteur & de Magicien.

ces Sauvages ont dans ces sortes d'Enchanteurs, feront le plus grand obstacle que nous trouverons à établir le Christianisme dans ces terres infideles.

Le 16 nous commençâmes à trouver les abbatis en plus grande abondance à l'un & à l'autre bord de la riviere. Nous nous arrê tâmes sur une roche vers les onze heures, afin de donner le temps à nos Indiens de se refaire un peu de leurs fatigues. Comme il y avoit-là quelques cases, & qu'il ne paroissoit aucun Sauvage, j'eus la curiosité d'y entrer; mais à peine eus-je fait quelques pas, que je sentis la terre s'enfoncer sous mes pieds: je retournai aussi-tôt vers nos Indiens, qui me dirent que depuis peu de jours on avoit enterré en cet endroit une famille presque entière d'*A-coquas*, & que la peur dont les autres avoient été saisis, les avoit fait decamper au plus vite.

Rien de plus digne de compassion, mon Révérend Pere, que de voir la quantité de ces malheureux Indiens qui périssent faute de secours; je suis persuadé que, quand nous serons une fois établis parmi eux, nous prolongerons la vie à un grand nombre. Dans les diverses excursions que j'ai faites, je n'en

ai guères trouvé qui fussent d'un âge avancé. La confiance qu'ils paroissent avoir aux remèdes que leur donnent les François, nous facilitera le moyen de nous insinuer dans leurs esprits. M. du Villard ouvrit la veine à plusieurs, qui lui témoignèrent beaucoup de reconnaissance. J'ai amené quatre de ces Sauvages avec moi, afin qu'ils apprennent à saigner, & en même temps ils aideront le Pere Lombard à achever le vocabulaire qu'il a commencé. Ce secours que nous procurons aux Indiens, les rendra bien plus dociles à nos instructions; car le caractère du Sauvage est de ne se conduire d'abord que par des vues d'intérêt.

Après un peu de repos, nous reprîmes notre route : nous rencontrâmes une bande nombreuse d'*Acoquas* qui enyvroient la rivière, (c'est le terme des Sauvages, pour exprimer le secret qu'ils ont de prendre le poisson, en les enyvrant avec du bois de *Nekou* qu'ils jettent dans l'eau, & dont le poisson est friand.) D'aussi loin que ces Sauvages nous apperçurent, ils ramassèrent à la hâte leurs poissons, & s'embarquerent dans leurs canots pour éviter notre approche. Nous ne fûmes pas



néanmoins long-temps sans les joindre : le plus ancien, qui faisoit la fonction de Capitaine , vint me saluer. Un fault dangereux nous obligea de mettre pied à terre & d'aller à leurs cases. L'accueil froid & indifférent qu'ils nous firent , ne nous engagea pas à demeurer long-temps avec eux : je leur donnai cependant tout le loisir de me bien envisager , car j'étois pour eux un objet nouveau & tout-à-fait extraordinaire.

Après avoir avalé un *coui* (1) d'une très-mauvaise liqueur qu'on me présenta, je profitai du reste de la journée pour me rendre chez le Capitaine des *Pirious*, qui a une grande autorité dans sa Nation, & sur toutes les autres Nations du voisinage. Il s'appelle *Apiarou* : c'est un bon vieillard d'environ soixante & dix ans, qui a l'œil vif, l'air résolu, & qui paroît homme de main. Un Capitaine François, à ce que m'assura M. du Villard, n'est pas mieux obéi de ses soldats, qu'il l'est de tous ceux qui composent sa Nation.

Quelques-uns de ses gens vinrent au-devant de moi avec leurs fleches, leurs plumets, & les autres ornemens dont

---

(1) Espece de jatte de bois vernissé.

ils se parent. *Apariou* étoit resté chez lui dans une case haute. Aussi-tôt que j'eus pris place dans le *Taboui*; ( c'est une case basse au rez de chaussée, ) je le vis paroître au haut de son échelle : il tenoit à la main une espece d'espon-ton, & il avoit la tête couverte d'un vieux chapeau bordé, dont M. de la Garde, envoyé à la découverte d'une mine d'or au haut de la riviere, lui avoit fait présent de la part du Roi, comme à un *Banaré* des François.

Avant que de m'aborder il s'adressa à son neveu, qui avoit fait quelques mois de séjour à *Kourou*, & lui demanda si j'étois véritablement celui chez qui il avoit demeuré. Après avoir été satisfait sur cet article, il s'approcha de moi avec un air épanoui, & me dit en son langage, que j'étois le bien venu, & qu'il étoit ravi de me voir. Je lui fis présent de quelques curiosités qui lui étoient nouvelles, parce qu'il n'est jamais sorti de son pays, & il me parut très-content de mes libéralités. Je crus ne devoir rien négliger pour nous affectionner ce Chef des Sauvages ; car c'est de lui que dépend le succès de l'établissement que nous projettons de faire en ce lieu-là. Sur le soir je demandai au neveu quelles

étoient les intentions du Chef son oncle : il me répondit que pour en être bien assuré, il falloit attendre le retour de son fils aîné, & qu'alors nous pourrions conférer ensemble, & voir sur quoi je pouvois compter.

Comme nous n'étions pas éloignés de l'embouchure du *Camopi*, j'allai pendant ce temps-là voir cette riviere, nous y trouvâmes différentes cases de *Pirious*, qui nous reçurent avec affabilité. L'arrivée du fils aîné d'*Apiriou*, qui s'appelle *Aripa*, & qui doit lui succéder dans sa charge, m'obligea de retourner à sa case, où ayant fait assembler les principaux de la Nation, je leur déclarai que l'unique sujet de mon voyage, étoit de m'assurer de leurs dispositions à l'égard du Christianisme. Je m'étendis assez au long sur la vérité de la Religion, sur la nécessité de l'embrasser, & sur les grands avantages qu'ils en retireroient en cette vie & dans l'autre; puis je priai *Aripa* d'expliquer à son pere & à tous ceux de l'Assemblée ce que je venois de dire; il le fit, & je fus surpris d'entendre les exclamations du bon vieillard. Quoique sa langue me fût inconnue, je jugeai par son ton de voix, par ses gestes, & par

la joie répandue sur son visage, qu'il entroit dans toutes mes vues. Ils furent quelque temps à délibérer ensemble, après quoi *Aripa* me répondit au nom de l'Assemblée, que notre établissement parmi eux leur faisoit plaisir, & qu'ils étoient prêts de nous écouter, & de nous croire. On convint dès-lors d'un emplacement propre à construire l'Eglise, & les cases tant des Missionnaires que des premiers Chrétiens; l'endroit qu'on a choisi est au commencement d'un fault, dont le coup d'œil est magnifique: on ne peut imaginer une nappe d'eau plus belle & plus claire: les poissons y sont en abondance, ce qui ne sera pas un amusement infructueux pour les jeunes Indiens.

*Aripa* me promit de fixer dans cet endroit l'établissement de tous ceux qui descendront du haut des deux rivières, en attendant que nous puissions nous y établir nous-mêmes. J'envie le sort de ceux qui auront l'avantage de recueillir cette moisson: ils seront bien dédommagés de leurs travaux par le caractère de douceur, de droiture & de docilité de ces peuples. » J'avois avec moi un jeune enfant de *Kourou*, à qui je montrois à lire: rien ne lui

» parut plus extraordinaire que de voir  
 » un livre. Ils me demanderent plusieurs  
 » fois si leurs enfans pourroient avoir  
 » un jour le même avantage : pour-  
 » quoi non, leur répondis-je ; si vous  
 » voulez bien nous les confier, nous  
 » en aurons le même soin, & ils de-  
 » viendront aussi habiles que le Fran-  
 » çois.

Si les Fêtes de Noël ne m'eussent pas  
 rappellé à *Ouyapoc*, où ma présence  
 étoit absolument nécessaire, j'aurois bien  
 plus avancé dans les terres, & j'aurois  
 découvert plusieurs autres Nations de  
 Sauvages. C'est ce que je ferai dans un  
 autre voyage.

Je ne sçai si vous avez été informé  
 que feu M. Dorvilliers, avant que de  
 partir pour la France, avoit envoyé un  
 détachement de François vers le plus  
 haut du *Camopi* : le dessein étoit de dé-  
 couvrir le lac *Parime*. Ils ont été en-  
 viron six mois à faire ce voyage. Ce  
 qu'ils nous ont rapporté de plus inté-  
 ressant, c'est qu'ils ont trouvé des bois  
 remplis de *Cacao* : ils se préparent à  
 y aller faire cette année une abondante  
 récolte. Ils nous ont raconté beaucoup  
 d'autres choses curieuses de différentes  
 Nations Sauvages, qu'ils ont trouvées

sur leur route ; mais je ne crois pas devoir vous en faire part , que nous ne nous soyons informés de la vérité de ces faits par nous-mêmes. Ne m'oubliez pas dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect, &c.

---

## L E T T R E

*Du Pere Lombard, de la Compagnie de Jesus, Supérieur des Missions Indiennes dans la Guyane, au Pere de la Neuville, de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.*

A Kourou, dans la Guyane ;  
ce 11 Avril 1733.

MON RÉVÉREND PERE,

*La Paix de Notre Seigneur.*

Les Missions naissantes qui se forment dans cette vaste étendue des terres connues sous le nom de Guyane, sont trop redevables à vos soins & aux secours que vous leur fournissez si libéralement, pour ne pas vous en rendre un compte

fidele. Je vous ai déjà entretenu de la premiere peuplade établie à *Kourou*, où nous avons rassemblé un grand nombre de Sauvages , & de l'Eglise que nous y avons construite. Cette peuplade est située dans une fort belle anse , arrosée de la riviere *Kourou* , qui se jette en cet endroit dans la mer. Nos Sauvages l'ont assez bien fortifiée ; elle est fraisée , palissadée , & défendue par des especes de petits bastions. Toutes les rues sont tirées au cordeau , & aboutissent à une grande place , au milieu de laquelle est bâtie l'Eglise , où les Sauvages se rendent matin & soir , avant & après le travail , pour faire la priere & écouter une courte instruction.

Connoissant , comme vous faites , la légéreté de nos Indiens , vous aurez sans doute été surpris , mon Révérend Pere , qu'on ait pu fixer ainsi leur inconstance naturelle : c'est la Religion qui a opéré cette espece de prodige : elle prend chaque jour de fortes racines dans leurs cœurs. L'horreur qu'ils ont pour leurs anciennes superstitions , leur exactitude à approcher souvent des Sacremens , leur assiduité à assister aux

Offices divins, les grands sentimens de piété dont ils sont remplis au moment de la mort, sont des preuves non suspectes d'une conversion sincere & durable.

Nos François qui viennent de temps en temps à *Kourou*, admirent la piété & la modestie avec laquelle ces Sauvages assistent au service, & la justesse dont ils chantent l'Office divin à deux chœurs. Vous seriez certainement attendri, si vous entendiez les motets que nos jeunes Indiens chantent à la messe, lorsqu'on élève la sainte hostie. Un Indien, nommé Augustin, qui sçait fort bien le plein-chant, préside au chœur, anime nos Chantres, & les soutient du geste & de la voix. Il joint à beaucoup plus d'esprit, que n'en ont communément les Sauvages, un grand fonds de piété, & remplit souvent les fonctions d'un habile & zélé Catéchiste, soit en apprenant la doctrine chrétienne aux infideles dispersés dans les terres, soit en leur conférant le baptême à l'article de la mort après les avoir instruits. Il y a peu de jours qu'on m'avertit que dans un lieu qui n'est pas fort éloigné de la Mission, un Sauvage infidele étoit à l'extrémité. Outre que ma présence



étoit alors absolument nécessaire à *Kourou*, une inondation subite avoit rendu le chemin impraticable à tout autre qu'aux Indiens. J'envoyai Augustin à son secours. Il partit à l'instant avec deux autres Indiens ; & , ayant trouvé que le malade n'étoit pas dans un danger aussi pressant qu'on l'avoit publié , il le prit sur ses épaules , & avec le secours de ses compagnons , il me l'apporta à la Mission où je suis à portée de le baptiser quand je le jugerai nécessaire.

Cette peuplade , qui est comme le chef-lieu de toutes celles que nous projettons d'établir , s'est accrue considérablement par le nombre des familles Indiennes qui viennent y fixer leur demeure , & par la multitude des jeunes gens que j'ai élevés la plupart dès leur enfance , & qui sont maintenant pères de famille. Les premiers y sont attirés par les avantages qu'ils trouvent avec nous. Au lieu qu'errant dans leurs forêts , ils cherchoient avec bien de la peine de quoi vivre , & étoient sujets à de fréquentes maladies , qui , faute de soins , les enlevoient souvent dans la fleur de l'âge. Ici ils se procurent sans tant de fatigues , & abondamment , tout ce qui

est nécessaire à la vie ; ils sont plus rarement malades , & l'on n'épargne aucun soin pour rétablir leur santé quand elle est altérée : deux grands logemens que j'ai fait bâtir servent d'infirmes , l'une pour les hommes , & l'autre pour les femmes. Deux Indiens ont soin de la première , & deux Indiennes de la seconde. Je leur ai fait apprendre à saigner , & assez de chirurgie & de pharmacie pour préparer les médicamens dont les malades ont besoin , & les donner à propos. Vous ne nous laissez manquer d'aucun des meilleurs remèdes de France , & ils ont ici plus de force & de vertu qu'en France même. Enfin le bonheur que goûtent nos Néophytes , réunis ensemble dans un même lieu , n'ayant pu être ignoré d'un grand nombre de Nations Sauvages qui habitent la Guyane : ces bons Indiens me sollicitent continuellement , & me pressent d'envoyer chez eux des Missionnaires pour y faire des établissemens semblables à celui de *Kourou*. Quelle ample moisson , si nous avions assez d'ouvriers pour la recueillir !

Le grand nombre des familles qui composent la Peuplade , & dont les chefs sont encore jeunes , contribuent

beaucoup au bon ordre & à la ferveur qu'on y voit régner. Depuis 23 ans que je me suis attaché à la Nation des Galibis , ils ont tous été sous ma conduite dès leur bas âge : leur piété est solide , & c'est sur leurs exemples que se forment les nouveaux venus , qui presque sans y faire réflexion , se laissent entraîner au torrent , & s'assujettissent avec moins de peine aux exercices ordinaires de la Mission.

Je vous l'ai déjà dit , mon Révérend Pere , & je ne cesserai de le répéter , un Missionnaire ne fera jamais de fruit bien solide parmi ces barbares , s'il ne se fixe chez une Nation à laquelle il se consacre tout entier : il ne doit point s'écarter de ses Néophytes : quelqu'abandonnées que lui paroissent d'autres Nations qui l'environnent , il ne peut faire autre chose que de gémir sur leur malheureux sort , ou de leur procurer , s'il le peut , d'autres secours ; mais pour lui , il faut qu'il s'occupe sans cesse du soin de son troupeau , & qu'il lui rebatte continuellement les mêmes vérités , sans se rebuter ni de la chute des uns , ni du peu de ferveur des autres. Si je pouvois réunir sous un coup d'œil les chagrins & les dégouts que j'ai eu à

effuyer depuis que je travaille à la conversion des Galibis , vous en feriez étonné. C'est cependant ma persévérance qui a attiré les bénédictions de Dieu sur la Mission de *Kourou* , qu'on voit maintenant si bien établie qu'elle a mérité l'attention particulière de Monseigneur le Comte de Maurepas , dont le zèle pour l'établissement de la Religion dans ces terres infidelles , & pour l'avancement de nos Colonies , nous fait ressentir chaque année des effets de la libéralité de notre grand Monarque. Une protection si puissante est bien capable de soutenir & d'animer les ouvriers évangéliques dans les plus pénibles fonctions de leur ministère.

Après vous avoir parlé de la Mission de *Kourou* , il faut vous entretenir du nouvel établissement qui se forme à *Ouyapoc* , où je fis un voyage sur la fin de l'année dernière. En fouillant la terre pour les fondemens de l'Eglise qui y a été bâtie , nous fûmes fort surpris de trouver à quatre ou cinq pieds une petite médaille fort rouillée. Je la fis nettoyer , & j'y trouvai l'image de Saint-Pierre ; c'est ce qui me détermina à prendre ce Prince des Apôtres pour protecteur de la nouvelle Eglise, Mais com-

ment cette médaille a-t-elle pu se trouver dans ces contrées ? Car enfin les Indiens n'ont jamais connu de médaille, ni de monnoie, & il ne paroît pas qu'aucun Chrétien ait jamais habité cette partie du nouveau monde. Je m'offre à vous l'envoyer, si vous croyez qu'elle mérite l'attention de vos sçavans antiquaires. Son type paroît être des premiers siècles du Christianisme.

Le Pere Fauque est le premier Jésuite qui se soit établi à *Ouyapoc*. Vous connoissez son zèle pour la conversion de nos Sauvages, & le talent qu'il a de s'insinuer dans leur esprit. Mais sa santé qui s'affoiblit chaque jour, le met hors d'état de soutenir les fatigues inséparables des Missions Indiennes. Il fixera son séjour au fort d'*Ouyapoc*, où se trouvant comme au centre de toutes les Missions que nous espérons établir, il en aura la direction, & trouvera dans sa prudente économie de quoi fournir aux besoins des Missionnaires. Il est là comme environné de différentes Nations, & entr'autres des *Maraones*, des *Maourios*, des *Tou-Koyanes*, des *Palikours*, des *Mayes*, des *Karanarions*, &c.

A trois journées du fort, je séjournai au premier Carbet que je trouvai,

& j'y eus de fréquens entretiens avec ceux de ces Sauvages qui sçavoient le Galibi. J'espère que la semence que je jettai comme en passant dans leurs cœurs, produira un jour des fruits de bénédiction.

De-là je continuai ma route, & après deux jours de navigation au milieu des roches dont la riviere est semée, & des fréquents faults qui s'y trouvent, j'arrivai chez la Nation la plus reculée des *Pirious*, & où demeurent les Capitaines, dont deux entendent fort bien le Galibi. J'y trouvai le Pere d'Ayma logé dans une misérable hutte, vivant comme ces pauvres Sauvages, & passant la journée, partie à la priere, partie à l'étude de leur langue & à l'instruction des enfans. Deux Sauvages qui sçavent les langues de ces Nations, lui servoient d'interpretes. Il y a déjà deux ans qu'il a fixé parmi eux son séjour. Il m'a parlé d'un vaste emplacement, où toutes ces Nations doivent se réunir; je l'ai vu & il est très-bien situé, mais il n'est pas du goût de tous les Indiens; ceux d'en bas trouvent qu'il est trop éloigné, car il n'est qu'à une demi-journée de la riviere *Camopi*, & que, d'ailleurs, cette contrée est peu propre à la chasse & à la pêche.

C'est pou quoi je convins avec les Capitaines qu'on chercheroit plus bas un autre emplacement qui fût au gré de toutes ces Nations, & que je viendrois moi-même y établir la Mission. Ils me promirent de leur côté d'y rassembler tous les Indiens qui leur sont soumis, d'abattre le bois nécessaire pour aplanner le terrain, & d'y faire un plantage de cacao pour leur subsistance. Je leur ajoutai que je portois encore mes vues plus loin, & que mon dessein étoit d'établir une Mission chez les *Ouayes* & les *Tarrupis*, & une autre chez les *Aromayotos*; ils approuverent ce dessein, en m'assurant qu'ils envoyeroient de leurs gens chez ces Peuples, pour les disposer à seconder les bonnes intentions que j'avois pour eux. Enfin je leur demandai quelques-uns de leurs Indiens qui sçussent la langue Galibi, afin de m'apprendre la langue des *Pirious*, ce qu'ils m'accorderent avec plaisir. Tout le loisir que je puis avoir, je l'emploie à faire des Grammaires & des Dictionnaires de toutes les langues Indiennes que j'ai apprises; j'abrègerai par-là bien du travail à ceux de nos Peres qui viendront partager nos travaux, ou nous remplacer après notre mort.

Il se présente une Mission bien plus importante à établir, & dont le projet est fort goûté de M. le Gouverneur & de M. l'Intendant de Cayenne. Un grand nombre d'Indiens, qui désertent les peuplades qu'ont les Portugais vers le fleuve des Amazones, viennent chaque jour chercher un asyle sur nos terres, où, quoiqu'ils soient Chrétiens, ils se répandent de côté & d'autre, & vivent sans aucun exercice de religion. Une grande Mission Portugaise établie à *Purukouaré*, a été presque abandonnée par les Indiens: cinquante de ces Sauvages, qui étoient sous la conduite des Révérends Peres Récollets, sont venus à *Kourou*. Je les ai trouvés bien instruits des vérités de la Religion, & il n'y a rien à craindre pour eux, tandis qu'ils demeureront dans notre peuplade. Mais que deviendront les autres qui menent une vie errante? Ne perdront-ils pas bientôt les sentimens de piété qu'on leur a inspirés. Ceux même qui sont à *Kourou*, peuvent-ils y demeurer longtemps? car le caractère de ces Nations, leurs mœurs, leurs coutumes, leur langage sont entièrement différens des mœurs & du langage des Galibis, qui composent notre peuplade. Il y a même



entr'eux je ne ſçai quelle antipathie , qu'on auroit peine à vaincre. Le deſſein eſt donc d'établir ſur la riviere d'*Aprouague* une Miſſion qui ne ſera compoſée que de ces Indiens fugitifs , tant de ceux qui ſe ſont déjà réfugiés ſur nos terres , que de ceux qui viendront dans la ſuite. La ſituation d'*Aprouague* , qui ſe trouve entre Cayenne & Ouyapoc , & à peu près à égale diſtance , eſt très-favorable. Il faudra leur accorder un vaſte terrein , & ne donner retraite à aucun d'eux , qu'à condition qu'ils iront habiter cette Miſſion. Par ce moyen là ils ne feront point expoſés au riſque de retomber dans leurs premiers dérèglemens , ni au danger de périr de miſere , faute de ſecours.

La Colonie recevra de grands avantages de cet établifſement ; la mer eſt ſouvent difficile à tenir depuis la pointe d'*Aprouague* juſqu'à Ouyapoc. Il ſ'y fait de continuelſ naufrages , faute d'endroits où l'on puiſſe relâcher. Cette Miſſion ſera l'aſyle où ſe retireront ceux qui voyagent , juſqu'à ce que le temps devienne favorable pour ſe remettre en mer.

D'ailleurs on cherche à ouvrir un chemin pour aller par terre à la Colonie naiſſante d'Ouyapoc.

Les Indiens d'*Aprouague* rendront ce chemin praticable , & auront soin de l'entretenir. Enfin ils feront d'un grand secours , soit pour la navigation , qu'ils entendent mieux qu'aucune autre Nation , soit pour défricher les terres , & pour construire des cases & des canots. On sçait que quand ces Sauvages sont dispersés & errans dans les forêts , on n'en peut tirer aucun service , au lieu que quand ils sont rassemblés dans un même lieu , l'émulation se met parmi eux , le gain qu'ils font & qui leur procure divers avantages , les rend actifs & laborieux.

Le champ est ouvert , mon Révérend Pere , il ne s'agit plus que de nous envoyer des ouvriers propres à le cultiver. Ce nouvel établissement demande un homme qui s'y livre entièrement , qui soit d'un zèle infatigable pour courir ces mers , & aller chercher ces Indiens errans & fugitifs , & qui ait de la facilité à apprendre les langues , surtout celles des *Arouas* & des *Mariones*. Ce sont principalement ces deux Nations , qui se voyant inquiétées par les Portugais , se ressouvienent qu'ils ont été reçus autrefois dans l'alliance des François , & viennent se réfugier chez leurs  
anciens

anciens amis. Je me repose entièrement sur votre zele, dont vous nous donnez tant de preuves, & suis avec bien du respect, &c.

---

## L E T T R E

*Du Pere Fauque, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de la Neuville de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.*

A Ouyapoc, le 2-Juin 1735.

MON RÉVÉREND PERE,

*La paix de Notre Seigneur.*

Les lettres que vous nous faites l'honneur de nous écrire chaque année respirent tout le zele dont vous êtes rempli pour la conversion de nos pauvres Sauvages. Nous voudrions pouvoir y répondre par une égale activité dans un travail, auquel certainement nous ne nous refusons pas; mais, comme vous sçavez, le champ est vaste & très-inculte. Pour le défricher, il faut du temps,

& un plus grand nombre d'ouvriers que nous ne sommes.

Cependant, graces aux bénédictions du Seigneur, nous recueillons déjà des fruits abondans, qui nous assurent que nos espérances sont bien fondées pour la suite. La peuplade de *Kourou* que le Pere Lombard a formée, prend chaque jour de nouveaux accroissemens. Il n'y a point d'année qu'on n'y baptise plusieurs Catéchumenes; ces nouveaux venus se forment bientôt sur le modele des anciens Fideles. Les exemples de piété & de ferveur qu'ils ont devant les yeux, fixent leur inconstance naturelle, & les forcent en quelque sorte d'imiter les vertus dont ils sont témoins.

Le bel ordre qui s'observe dans cette peuplade, la variété des exercices, le soin qu'on prend de ces Néophytes, la paix, la tranquillité & le bonheur dont ils jouissent, tout cela n'a pas été ignoré des Nations les plus reculées. Six ou sept de ces Nations pressent depuis longtemps le Pere Lombard de leur envoyer des Missionnaires qui leur procurent les mêmes avantages, & c'est ce que ce Pere, dont vous connoissez le zele, a extrêmement à cœur.

Pour moi j'attends que le Pere d'Au-

zilhac vienne me remplacer à *Ouyapoc*, & aussi-tôt je partirai pour ouvrir la Mission des *Paliours*. C'est la Nation la plus nombreuse de toutes celles qui sont aux environs de cette contrée. Je suis déjà connu de ces Peuples, & je sens que j'en suis aimé.

Si l'on veut gagner le cœur & l'affection de nos Indiens, il faut s'armer de beaucoup de patience, pour supporter leurs grossieretés & leurs défauts, avoir avec eux un air ouvert & des manières aisées, & être sur-tout attentif aux occasions de leur rendre service. C'est par ces manières franches & officieuses que le Père Dayma s'est attiré l'amitié des *Pirious*, & les a rassemblés dans une peuplade au nombre de plus de deux cens; cette Mission qu'il a établie sous l'invocation de Saint Paul, deviendra en peu de temps très-florissante.

Dans le voyage que je viens d'y faire avec M. le Grand, Lieutenant d'une Compagnie de la Marine, nous trouvâmes sur notre route la Nation des *Caranes*. Ces bons Sauvages nous comblèrent d'amitiés & de caresses, & je suis persuadé qu'on aura nulle peine à les réunir avec les *Pirious*. Ces deux Nations parlent la même langue, elles

se ressemblent parfaitement dans leurs mœurs & dans leurs usages, & les familles de part & d'autre s'unissent volontiers par des alliances.

Ce qui me fit plaisir fut de voir parmi eux une grande quantité d'enfans : cette jeunesse formée de bonne heure à la piété chrétienne, se préservera plus aisément des vices ordinaires aux Sauvages, & conservera l'esprit du Christianisme plus constamment que leurs parens qui se sont convertis dans un âge déjà avancé.

En approchant de la nouvelle Peuplade, j'admirai l'ardeur avec laquelle une soixantaine d'Indiens, hommes, femmes & enfans, travailloient à défricher les terres de l'emplacement où l'on doit bâtir l'Eglise & le logement du Missionnaire. Pour peu qu'on connoisse le caractère indolent des Sauvages, & combien ils sont éloignés de tout travail tant soit peu pénible, on ne doutera point que cette vivacité & cette ardeur dont ils sont naturellement incapables, ne soit l'effet d'une grace singulière de Dieu, qui leur inspire un courage si extraordinaire. Je louai le zèle qu'ils faisoient paroître pour élever ce saint édifice en l'honneur du vrai Dieu; je leur promis qu'aussi-tôt que l'Eglise seroit

achevée je viendrois les revoir, & que j'amenerois avec moi quelques François pour leur servir de parains lorsqu'ils seroient en état de recevoir le saint baptême. C'est un honneur dont nos Indiens sont jaloux, parce qu'ils trouvent un petit avantage dans les libéralités de ceux qui les ont tenus sur les fonts baptismaux.

Enfin, nous arrivâmes sur le soir à la Mission de Saint Paul : c'étoit un jour de réjouissance pour les Sauvages, temps où ils prennent leurs plus belles parures. Les hommes vinrent nous recevoir à la descente de nos canots, & nous conduisirent avec des démonstrations de joie extraordinaires à la case de leur Missionnaire. Les femmes ne le cédèrent point à leurs maris, & nous offrirent à l'envi divers rafraîchissemens.

Le lendemain nous visitâmes toutes les cases de ces bonnes gens, qui manquoient d'expressions pour nous témoigner leur amitié & leur reconnoissance. Je ne vous dissimulerai pas, mon Révérend Pere, que je portois secrettement envie au Pere Dayma du bonheur qu'il a de travailler à la conversion de ces peuples ; je ne les quittai qu'à regret, lors-

qu'après avoir demeuré trois jours avec eux, il fallut nous séparer.

Lorsque le Pere Dayma aura gagné & réuni dans le même lieu le reste des *Pirious* dispersés çà & là dans les forêts, il sera chargé d'une Peuplade aussi nombreuse qu'elle le peut être dans ce lieu-là, eu égard à ce que les terres sont capables de rapporter pour la subsistance de ses habitans.

Je vous ai parlé dans d'autres lettres du grand Capitaine *Ananpiaron*, que la mort nous enleva il y a peu d'années. J'ai entretenu plusieurs fois ses deux fils qui s'appellent *Yaripa* & *Yapo*. L'un & l'autre paroissent très affectionnés à la religion & aux Missionnaires. Ils m'ont appris que le Capitaine des *Ouayes*, qui habite le haut du *Camopi*, a dessein de s'approcher de nous, & de descendre jusqu'à l'embouchure de cette rivière. S'il persiste dans sa résolution, comme il y a lieu de le croire, nous pourrons placer là une Mission qui sera composée de ceux de cette Nation, auxquels se joindront les *Taroupis*, les *Acoquas*, les *Palanques* & les *Noragues*.

Quoique cette Mission placée à l'embouchure du *Camopi*, doive être d'un



grand secours à celle de Saint Paul, dont elle retirera pareillement de grands avantages, je ne cesse pas de tourner mes vues du côté des *Palikours*, & j'irai incessamment reconnoître leur pays.

On m'a déjà fait une peinture très-désagréable de sa situation, & de la persécution qu'on a à souffrir des *maringouins* dont toutes ces terres sont couvertes. Je choisirai l'endroit le moins incommode pour y fixer notre demeure. Mais je crois qu'il faudra établir dans cette contrée deux Missions, parce que les *Palikours*, les *Mayets* & les *Caranariours* qui occupent notre côté, du côté des Amazones, sont des Nations trop nombreuses, pour être rassemblées dans le même lieu.

Delà nous passerons chez les *Itoutanes*. Ces Indiens sont à tout moment dans la crainte de tomber entre les mains des Portugais : on les réduira plus aisément que les autres Sauvages d'alentour, parce qu'ils ont eu moins de commerce avec les Européens.

En nous avançant ainsi peu à peu au large, nous pourrons embrasser toute la Guyane Française, c'est-à-dire, le continent qui est depuis les Amazones

jusqu'à *Maroni*. Peut-être même que la découverte de toutes ces terres deviendra très-avantageuse à la Colonie.

Lorsque ces Missions seront toutes formées, nous espérons en établir encore une autre à l'embouchure de cette rivière d'*Ouyapoc*, en y réunissant les *Tokoyenes*, les *Maraones* & les *Maourious* nos voisins. Vous sçavez déjà que les *Galibis* de *Sinamari* sont dans les plus favorables dispositions à l'égard des Missionnaires.

Voilà, comme vous voyez, mon Révérend Pere, une grande moisson : plus elle est difficile à recueillir, plus elle animera le zele des ouvriers évangéliques. Ces Sauvages, tout grossiers, tout barbares qu'ils sont, ont été rachetés du sang de Jesus-Christ. Que ce motif est puissant pour nous soutenir dans nos peines & dans nos fatigues !

Je ne prétends rien dissimuler à ceux qui se sentent pressés de venir partager nos travaux, ils auront affaire à des peuples qui n'ont rien que de rustique & de rebutant dans leurs personnes, gens sans loix, sans dépendance, sans politesse, sans éducation, en qui l'on ne trouve nulle teinture de religion, & qui n'ont pas même les premiers principes des vertus

morales ; en un mot, de vrais Sauvages qui semblent n'avoir de l'homme raisonnable que la figure : mais en cela même ne font-ils pas plus dignes de notre compassion & de notre zèle ?

On ne dira pas que je donne de nos Sauvages un portrait flatté ; mais en même-temps je ne puis m'empêcher d'avouer qu'un Missionnaire qui travaille à leur conversion , trouve bien des avantages qu'il n'auroit pas chez d'autres Nations Infideles. Ici il n'a ni idolâtrie à détruire , ni idole à renverser ; il est à l'abri des persécutions auxquelles on doit s'attendre ailleurs de la part des puissances idolâtres ; ses instructions trouvent des cœurs extrêmement dociles , & l'on n'a jamais vu aucun Sauvage former la moindre difficulté sur les vérités qui lui sont annoncées. Enfin , il recueille en paix le fruit de ses sueurs & de ses travaux ; car bien qu'il soit vrai que dans le nombre de ces Néophytes qu'on a converti à la Foi , il s'en trouve de tièdes & de languissans , il n'est pas moins vrai qu'on en voit un grand nombre qui conservent jusqu'à la mort un fond admirable de piété , & qui , par leur assiduité à la prière , & dans tous les autres exercices d'une

vraie dévotion, font paroître autant de ferveur qu'on en remarque en Europe parmi nos plus fréquens Congréganistes.

Parmi les Nations polies & civilisées, un Missionnaire a souvent à se précautionner contre les atteintes de la vaine gloire, & contre les retours de l'amour-propre. Il n'a pas ici à craindre de semblables écueils, où viendrait se perdre le mérite de tous ses travaux; il passe sa vie dans l'obscurité, au milieu des bois, n'ayant que Dieu pour témoin de ses ennuis, de ses souffrances, de ses sueurs & de ses fatigues. Ah! qu'il est doux, mon Révérend Pere, qu'il est consolant pour un Ouvrier de l'Evangile dont les vues sont bien épurées, de n'avoir que Dieu au milieu de ces régions barbares, auquel il puisse avoir recours, de s'entretenir familièrement avec lui, de lui découvrir ses peines, de n'attendre de secours que de lui seul, & d'être comme en droit de lui dire: vous seul, ô mon Dieu, vous êtes mon unique refuge, mon soutien, mon espoir, ma consolation, ma joie, en un mot, mon Dieu & mon tout: *Deus meus & omnia*. Je me recommande à vos saints sacrifices, & suis avec respect.

# L E T T R E

*Du Pere Fauque , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere de la Neuville , de la même Compagnie , Procureur des Missions de l'Amérique.*

A Ouyapoc, ce 20 Septembre 1736.

MON RÉVÉREND PERE,

*La paix de Notre Seigneur.*

Je vous ai annoncé dans plusieurs de mes lettres le voyage que je projettois de faire chez les *Palikours*, mais des embarras imprévus, & de fréquens accès d'une fièvre bizarre & opiniâtre, me l'ont fait différer jusqu'au mois de Septembre de l'année 1735. Ce fut donc le 5 de ce mois que je m'embarquai dans un petit *couillara*, c'est un tronc d'arbre creusé dont une extrémité se termine en pointe. Je descendis la riviere d'*Ouyapoc*, dans cette espece de canot, qui ne peut porter que cinq à six personnes, & je profitai ensuite de la marée pour entrer dans la riviere de *Couripi*, que nous remon-

tâmes jusqu'à ce que la mer fût à flot. Nous mouillâmes alors, & comme les bords de cette riviere sont impraticables vers son embouchure, il me fallut prendre le repos de la nuit dans mon canot.

Aussi-tôt que la mer commença à monter, nous nous mîmes en route, & vers les sept heures du matin, nous laissâmes à notre droite la riviere de *Couripi*, pour entrer dans celle d'*Ouassa*. Vers le midi, je trouvai l'embouchure de *Roucaouia*, que nous laissâmes aussi à la droite, me réservant d'y entrer à mon retour; & comme la marée ne se faisoit presque plus sentir, nous ne fûmes plus obligés de mouiller; mais la nuit nous ayant surpris avant que nous pussions gagner aucune habitation, il fallut la passer encore dans notre petit canot, avec des incommodités que vous pouvez assez imaginer.

Entre trois & quatre heures du matin, nous apperçûmes du feu sur l'un des bords de la riviere. C'étoient quelques Indiens qui campoient là, & qui revenoient de chez leurs parens, établis près d'une grande crique (1), qu'on nomme

---

(1) C'est ainsi que dans le pays on appelle les petites rivières.

*Tapamourou*, dont je parlerai plus bas. Après un court entretien que j'eus avec eux, je continuai ma route, & je fus fort surpris de ne point trouver ce jour-là d'habitations de Sauvages. Je sçavois néanmoins qu'il y en avoit plusieurs répandues de côté & d'autre; mais outre que ceux qui m'accompagnoient, ignoroient le chemin qui y conduit, il m'auroit été impossible d'y pénétrer, parce que les marais qu'il faut traverser étoient presque à sec.

Comme la nuit approchoit, je craignois fort d'être encore obligé de la passer dans mon canot, mais heureusement nous apperçûmes deux Indiens qui étoient à la pêche. Nous courûmes sur eux à force de rames; & eux qui nous prenoient pour des coureurs de bois, fuyoient devant nous de toutes leurs forces, & nous eûmes bien de la peine à les atteindre. Nous les joignîmes enfin, & ils furent agréablement surpris de trouver dans moi toute la tendresse d'un pere. Leur rencontre ne me fit pas moins de plaisir, sur-tout lorsqu'ils me dirent que leur demeure n'étoit pas fort éloignée. Ils m'y conduisirent, & le lendemain, fête de l'Immaculée Conception de la très-Sainte Vierge, j'eus

le bonheur d'y offrir le saint sacrifice de la messe.

Dès que l'aube du jour commença à paroître, je dressai mon autel, & je le plaçai hors de la case, afin que de tous les côtés, on pût aisément me voir célébrer les Saints Mysteres. C'étoit une nouveauté pour ces peuples, sur-tout pour les femmes & les enfans, qui n'étoient jamais sortis de leurs pays. Aussi se placerent-ils de telle sorte, qu'il ne leur échappa pas la moindre cérémonie, & ils assistèrent à cette sainte action avec une modestie & une attention qui me charmerent.

Vous jugez bien, mon Révérend Pere, que la conversion de nos Indiens fut le principal objet de mon attention dans le temps du Sacrifice : me trouvant au milieu de ce peuple infidele, devois-je appliquer à d'autres le fruit & le mérite de l'Hostie Sainte que j'offrois à Dieu. Je conjurois donc le Pere des lumieres d'envoyer au plutôt à ces Nations infortunées les secours dont elles sont privées depuis tant de siècles, & qui ne sont dans l'égarement, que parce qu'elles n'ont personne qui leur enseigne la voie du salut. Je fis la même application de toutes les autres Messes que je dis pendant mon



voyage, & ma consolation est d'apprendre qu'un nombre de dignes ouvriers se préparent à venir cultiver cette abondante portion de la vigne du Seigneur.

Je me rendis de là chez mon *Banaré*. C'est le nom qui se donne, parmi les Indiens, à ceux avec lesquels on contracte des liaisons d'amitié, qui s'entretiennent par de petits présens qu'on se fait mutuellement. Il n'omit rien pour me retenir le reste du jour; mais je ne pus lui donner cette satisfaction, parce que j'avois dessein de me rendre chez le Capitaine de toute la Nation, auquel M. des Rosés, Chevalier de Saint-Louis, & Commandant pour le Roi dans ce poste, a donné, depuis environ deux ans, un brevet avec la canne de Commandement. Cette canne est un jonc orné d'une pomme d'argent, aux Armes de France, qui se donne, de la part du Roi, aux Capitaines des Sauvages. *Youcara* (c'est le nom de ce Capitaine) est, je crois, le plus âgé de tous les *Palikours*. Comme je l'avois vu plusieurs fois à *Ouyapoc*, & que je lui avois souvent promis de l'aller voir chez lui, il me parut charmé que je lui eusse tenu enfin parole, & il n'oublia rien pour me dédommager de toutes les fatigues que

j'avois eu à effuyer les jours précédens. Il me parut fort empressé à donner sur cela ses ordres à ses *Poitos*, c'est-à-dire, à ceux de sa dépendance, & sur-tout aux femmes, auxquelles appartient le soin du ménage.

Après les premiers complimens de part & d'autre, j'entrai d'abord en matière sérieuse, & je lui dis que nous songions efficacement à nous établir parmi eux, pour leur procurer le bonheur d'être Chrétiens. Je lui exposai succinctement les motifs, soit surnaturels, soit humains, qui me parurent les plus propres à faire impression sur son esprit. Je n'oubliois pas la protection qu'ils auroient contre les vexations de ceux qui vont en traite, car je sçavois les sujets de mécontentement qu'il avoit sur cet article, & qui lui tenoient au cœur. Comme il n'entend pas trop bien la langue *Galibi*, dans laquelle je lui parlois, il me répondit qu'il feroit venir un Interprête pour m'expliquer ses véritables sentimens. L'Interprête arriva le lendemain matin, & après une courte répétition que je fis de ce que je lui avois dit la veille, il me répondit que sa Nation feroit charmée d'avoir des Missionnaires, & qu'ils ne viendroient jamais aussi-tôt qu'elle le souhaitoit.

Nous délibérâmes alors sur l'endroit que nous choisirions pour y fixer la Mission ; mais comme je n'avois pas encore parcouru les rivières de *Roucaoua*, & de *Tapamourou*, je ne pouvois gueres juger quel terrain méritoit la préférence. Maintenant que je les ai parcourus, je crois qu'on ne peut mieux faire que de s'établir chez *Youcara*, jusqu'à ce qu'on trouve un endroit plus convenable. Sa demeure est presque tout-à-fait à la source d'*Ouassa*, d'où l'on peut en un jour entrer dans *Cachipour*, par la communication d'une petite *Crique*. Je crois même qu'il y aura là beaucoup moins de *Maques* : c'est un insecte assez semblable aux cousins, mais beaucoup plus gros, & dont l'extrémité des pieds est blanche. Cela seul mérite, je vous assure, quelque attention ; car vous ne sçauriez vous imaginer combien cette espece d'insecte est incommode en certaines saisons de l'année. Il y en a quelquefois une si grande quantité, que pour prendre son repas, il faut se retirer dans quelque coin, un peu à l'écart, souvent même on est obligé de manger en se promenant ; c'est ce qui rend ce pays impraticable aux Européens. Quelques Indiens, pour se garantir de ces importuns in-

sectes , se font des cases au milieu de l'eau , dans des marais fort éloignés de la terre , où ces petits animaux ne trouvant ni arbres , ni herbes aux environs pour se reposer , ils ne pénètrent gueres du moins en si grand nombre. La plupart dorment dans ce qu'ils appellent la Tocaye ; c'est une case écartée dans les bois , qui ressemble à une glaciere , ils ne s'y rendent que vers les huit heures du soir , & sans bruit , de crainte que ces insectes ne les suivent ; car leur instinct les porte à aller où il y a du feu , & où ils entendent du bruit. Je n'ai jamais osé y coucher , de peur d'y être étouffé : vous jugez aisément quelle doit être la chaleur d'une chambre fermée hermétiquement , où respirent , pendant toute une nuit , trente ou quarante Indiens.

Je passai le Jeudi & le Vendredi chez *Youcara*. C'est une curiosité naturelle à nos Indiens de visiter les hardes des Etrangers , sans cependant jamais y rien prendre. Notre Capitaine ayant visité le panier où je portois mon petit meuble , me demanda ce que contenoit une phiole qui étoit remplie d'eau bénite : je lui répondis que c'étoit une eau dont les Chrétiens se servoient pour chasser le démon , pour guérir les malades , &c.

Il me pria d'en mettre sur quelques enfans qui languissoient depuis long-temps dans son Carbet : je les fis approcher, & je leur fis le signe de la croix sur le front avec cette eau. Dieu en fut glorifié, car j'appris, peu de jours après, qu'ils jouissoient d'une santé parfaite.

Je trouvai dans ce Capitaine des dispositions très-favorables au Christianisme, que je le pressois d'embrasser : en nous quittant, nous convînmes que dans trois jours il viendrait me joindre à l'embouchure de *Tapamourou*, où j'allois, & me confier deux jeunes Indiens que j'avois choisis chez lui, pour les conduire à *Kouro*, & les mettre en apprentissage de Chirurgie. Il ne manqua pas au rendez-vous ; mais comme je ne pus pas m'y rendre aussi exactement que lui, il planta une croix sur l'un des bords de la *Crique*, pour me donner une preuve de son arrivée, après quoi il revira de bord. Heureusement les Indiens de ma suite ayant sonné du cor, il jugea que je n'étois pas loin, & il s'arrêta pour m'attendre. Je vous avoue, mon Révérend Pere, que je fus extrêmement surpris lorsque je vis le signe de notre rédemption arboré sur les bords de cette petite rivière, où je n'avois rien apperçu trois jours auparavant, &

j'avois peine à me persuader que ce fût là l'ouvrage d'un Sauvage. Il me dit qu'il l'avoit vu pratiquer ainsi autrefois à quelques François , dans les voyages qu'il avoit faits avec eux. Je le louai fort d'avoir retenu & imité ce trait de leur piété.

Pour revenir à *Tapamourou* , je ne pus gagner les cases des Indiens que bien avant dans la nuit du Samedi au Dimanche , bien qu'on m'eût fait espérer que j'y arriverois en plein jour. La principale cause de ce retardement fut , que nous trouvâmes le lit de cette petite riviere tout couvert d'herbes , & d'une espece de roseaux , sur lesquels il fallut se pousser à force de *Tacaré* , c'est une perche fourchue , dont on se sert en guise de harpon. Cette maniere de naviger est très-fatigante , & demande beaucoup de temps. On est sujet à cet inconvénient dans les rivières peu fréquentées , parce que les halliers des deux bords venant à se joindre , font une espece de barriere , qui arrête tout ce que l'eau entraîne. Cela est quelquefois si considérable , qu'on fait des lieues entieres où il semble qu'on soit sur une prairie flottante , tandis qu'on a au - dessous de soi trois ou quatre brasses d'eau. Mon

inquiétude étoit de nous voir obligés à passer encore la nuit dans notre canot , où nous n'aurions pas été fort en sûreté contre les crocodiles , dont nous étions environnés. Toutes ces rivières en foisonnent , & c'est ce qui contribue principalement à former l'embarras dont je viens de parler ; car ces animaux , extrêmement voraces , en poursuivant les petits poissons dont ils se nourrissent , arrachent beaucoup de joncs , qui suivent ensuite le courant , & qui , venant à s'accrocher les uns les autres , couvrent toute la surface de l'eau.

Dans l'embarras où je me trouvais , je fis sonner de temps en temps du cor , afin d'avertir les Sauvages de venir au-devant de nous ; mais ils ne portent pas jusques-là leur politesse : tout ce qu'ils firent , fut de nous apporter du feu à la descente de notre canot. Je benis Dieu de bon cœur de me voir enfin à terre ; je n'étois pas pourtant au bout de mes peines. Après avoir marché environ cent pas , nous trouvâmes un grand marais , qu'il fallut traverser pour se rendre au Carbet. Les Indiens mettent d'ordinaire sur ces especes d'étangs , des troncs d'arbres , qui se joignent bout à bout , & qui forment une espece de pont , sur lequel

ils courent comme des singes. Je voulus les imiter , à la faveur d'un tison de feu qu'on faisoit flamber devant moi pour m'éclairer ; mais , soit que ma chaussure ne prêtât pas comme les pieds de mon guide , soit que je n'eusse pas autant de dextérité que lui , je tombai au second pas que je fis , & j'ai peine à comprendre comment je ne me brisai pas les côtes ; le coup que je me donnai sur le côté gauche fut si violent , que j'en ressentis une vive douleur pendant plusieurs mois. Je pris alors le parti de marcher dans le marais même , au risque d'être mordu des serpens , & j'arrivai enfin au gîte sans autre inconvénient que celui d'être bien mouillé.

Je trouvai là une grande & vaste case : comme elle étoit environnée de marais & de terres noyées , & que le temps des *maques* n'étoit pas encore passé , tous les habitans du lieu , & ceux même de ma suite m'abandonnerent pour aller coucher dans le *tocaye*. Je vous avoue , mon Révérend Pere , que pendant cette nuit où je me voyois tout seul , j'eus bien des pensées effrayantes , malgré tous les motifs de confiance en Dieu , que je ne cessois de me rappeler à l'esprit. Si quelque Sauvage , me disois-je , pour enlever



le peu que tu as , venoit maintenant t'égorger : si quelque tigre ou quelque crocodile se jettoit sur toi pour te dévorer , car quelles horreurs n'inspirent pas les ténèbres d'une nuit obscure , sur-tout dans un pays barbare ? Le lever de l'aurore vint enfin calmer mes inquiétudes , & après avoir célébré le saint sacrifice de la Messe , j'allai visiter quelques habitations du voisinage.

J'entrai dans une case haute , que nous appellons *soura* en langage *galibi* : m'entretenant avec ceux qui l'habitoient , je fus tout-à-coup saisi d'une odeur cadavérique ; & comme j'en témoignai ma surprise , on me dit qu'on venoit de déterrer les ossemens d'un mort , qu'on devoit transporter dans une autre contrée , & l'on me montra en même-temps une espece d'urne qui renfermoit ce dépôt. Je me ressouvins alors que j'avois vu ici , il y a trois ou quatre ans , deux *Palikours* , lesquels étoient venus chercher les os d'un de leurs parens qui y étoit mort. Comme je ne pensai pas alors à les questionner sur cette pratique , je le fis en cette occasion , & ces Sauvages me répondirent que l'usage de leur Nation étoit de transporter les ossemens des morts dans le lieu de leur naissance ,

qu'ils regardent comme leur unique & véritable patrie. Cet usage est parfaitement conforme à la conduite que tint Joseph à l'égard de son pere Jacob ; & je dois vous dire en passant , que nous remarquons parmi ces peuples tant de coutumes du peuple Juif , qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'ils en descendent.

En continuant mes excursions dans mon canot , je trouvai deux cases de *Caranarious*. Ce sont des Indiens qui poussent encore plus loin que les autres Sauvages le dénuement de toutes choses. Ils n'ont pas même de plantage ; les graines des plantes & des arbres , ou le poisson , sont leur nourriture ordinaire. La cassave , qui est un gâteau fait de la racine de manioc , & la boisson ordinaire des Sauvages , qui se fait de la même racine , sont pour eux le plus grand régal. Quand ils veulent se le procurer , ils font une pêche abondante , & ils portent leurs poissons chez les *Palikours* , qui leur donnent du manioc en échange. Les *Palikours* ont pris sur eux un tel ascendant , qu'ils en font en quelque sorte leurs esclaves ; c'est-à-dire , qu'ils s'en servent pour faire leurs abatis , leurs canots , leur pêche , &c. ; souvent

souvent même ils leur enlèvent de force le peu de traite qu'ils font chez les François , lorsqu'ils travaillent pour eux.

Ce que cette Nation a de singulier ; c'est que presque tous ceux qui la composent , hommes & femmes , sont couverts d'une espece de lepre , c'est-à-dire , que leur épiderme n'est qu'une darte farineuse , qui se leve comme par écailles. Je vous avoue qu'on ne peut guere rien voir de plus affreux ni de plus dégoûtant. On trouve , parmi les *Palikours* , une autre Nation de cette espece qu'on nomme *Mayets* ; nous serons apparemment obligés de bâtir pour eux une Eglise particuliere ; parce que leur lepre qui flue de temps en temps , répand une odeur si désagréable , que les autres Indiens ne pourroient pas s'y accoutumer. Ce sont pourtant des ames rachetées par le précieux sang de Jesus-Christ , qui animent des corps si hideux , & qui par-là méritent tous nos soins. Prions le Seigneur qu'il remplisse de son esprit ceux qui seront employés à leur conversion.

Je sortis le Lundi de *Tapamourou* , & je couchai dans un petit bosquet sur l'un des bords d'*Ouassâ* ; il me fallut y

coucher encore le lendemain : parce que m'étant avancé jusqu'au milieu d'une crique qui conduisoit à d'autres habitations, l'eau qui y manquoit, m'obligea de retourner sur mes pas. Le Mercredi, j'arrivai chez un Indien nommé *Coumarouma*, qui m'avoit invité de l'aller voir, & qui m'avoit même offert son emplacement pour y établir une Mission : mais il n'est pas, à beaucoup près, si convenable que le haut d'*Ouassa* dont j'ai parlé. Comme cet Indien étoit venu à *Kourou*, & avoit été témoin de la charité des Missionnaires pour leurs Néophytes, nous nous entretînmes longtemps des mesures qu'on pourroit prendre pour faire chez eux un établissement. Je lui dis, entr'autres choses, que les *Pyayes*, qui sont une espece d'enchanteurs & de magiciens, étoient entièrement bannis de la Mission du Pere Lombard, & que je n'en connoissois qu'un seul qui eût la réputation de l'être. Je le lui nommai : il le connoissoit ; & sçachant qu'il étoit borgne : « Quoi ! » me dit-il en riant, un tel est *Pyaye* ? « Et comment peut-il voir le diable, » n'ayant qu'un œil » ? Cette plaisanterie de sa part me fit d'autant plus de plaisir, qu'elle me confirma ce que je

ſçavois déjà , que les *Palikours* ne peuvent ſouffrir ces fortes de Jongleurs : auffi les ont-ils tous fait périr ; & il n'y a pas long - temps qu'une troupe de femmes en tuerent un qui étoit de la Nation des *Caranarious* , parce qu'elles le ſoupçonnerent de vouloir exercer ſur elles leur art magique.

Le jeudi j'allai coucher à l'embouchure de *Roucaoua* , dans l'eſpérance de gagner le lendemain de bonne heure quelques habitations de Sauvages : mais mon attente fut trompée , & il fallut coucher dehors cette nuit - là ; cependant , ne pouvant me réſoudre à dormir dans le canot , nous mîmes pied à terre , & nous ſuspendîmes , comme nous pûmes , nos hamacs (1) parmi les joncs & les broſſailles ; & le lendemain ſamedi , après avoir navigé toute la matinée avec beaucoup de peine & de fatigues , nous découvrîmes enfin des abatis de bois , & , peu de temps après , des caſes de Sauvages. J'en connoiſſois pluſieurs que j'avois vu au fort , & ils me reçurent fort bien. Je dis la meſſe le lendemain , & ce fut un grand ſujet

---

(1) Lit portatif fait d'un tiffu de coton large de ſept à huit pieds.

de satisfaction, sur-tout pour les femmes, les jeunes gens & tous ceux qui n'avoient jamais vu célébrer nos saints mysteres. Je leur en fis une explication succincte, avec un petit discours sur la nécessité d'embrasser la foi pour entrer dans la voye du salut. J'employai le reste de la journée & le lundi suivant à parcourir les carbets épars de côté & d'autre. J'y rencontrai un déserteur d'une des Missions Portugaises, qui sont sur les bords du fleuve des Amazones; il étoit venu s'établir là avec toute sa famille. Ce bon homme me fit une politesse à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre, & qui me fit connoître le soin qu'ont les Portugais de civiliser les Sauvages qu'ils rassemblent. Du plus loin qu'il m'aperçut, il vint au-devant de moi, tenant à la main une petite baguette dont il se servoit pour secouer la rosée des herbes qui bordoient le sentier par où je passois, ne voulant pas, me dit-il ensuite, que, puisque je prenois la peine de le visiter, mes habits en fussent endommagés.

Le mardi, je retournai sur mes pas, & j'allai chez des Sauvages que je n'avois pu voir en entrant dans la riviere de *Roucaona*. Depuis que je suis dans ce

pays , & que je fréquente les Sauvages , je n'en ai point vu de si sales , ni de si malproprement logés ; aussi le lendemain , dès que j'eus dit la messe , nous débarquâmes pour nous rendre à l'embouchure de *Couripi*. Quoiqu'il n'y ait point d'Indiens établis sur cette rivière , j'aurois bien voulu avoir le temps de la remonter , pour examiner le terrain , ayant oui dire qu'il y avoit vers sa source une vaste montagne nommée *Oucaillari* , où une Mission seroit très-bien placée. Mais les fêtes de Noël me rappelloient à *Ouyapoc*.

Les *Palikours* ont des coutumes assez singulieres , mais dont nous ne pouvons être instruits , que quand nous demeurerons avec eux. Il y en a deux principalement qui me frappèrent : la premiere est que les enfans mâles vont tout nus jusqu'à l'âge de puberté : alors on leur donne la *camisa* : c'est une aune & demie de toile qu'ils se passent entre les cuisses , & qu'ils laissent pendre devant & derriere , par le moyen d'une corde qu'ils ont à la ceinture. Avant que de recevoir la *camisa* , ils doivent passer par des épreuves un peu dures : on les fait jeûner plusieurs jours , on les retient dans leur hamac , comme s'ils

étoient malades , & on les fouette fréquemment ; & cela , disent-ils , sert à leur inspirer de la bravoure. Ces cérémonies achevées , ils deviennent hommes faits.

L'autre coutume qui me surprit bien davantage , c'est que les personnes du sexe y sont entièrement découvertes : elles ne portent que jusqu'au temps de leur mariage une espece de tablier d'environ un pied en quarré , fait d'un tissu de petits grains de verre , qu'on nomme *raffade*. Je ne sçache point que dans tout ce continent il y ait aucune autre Nation où regne une pareille indécence. J'espère qu'on aura peu de peine à leur faire quitter un usage si contraire à la raison & à la pudeur naturelle. Nous donnerons d'abord des jupes à toutes les femmes , & il y a lieu de croire qu'elles s'y accoutumeront , car j'en ai déjà vu quelques-unes en porter ; elles seront bien plus honnêtement couvertes qu'avec leur tablier. Nous avons aux environs de ce fort une petite Nation qui se nomme *Tocoyenes* , où les femmes sont beaucoup plus modestes. Peu à peu nous amènerons nos Chrétiens à s'habiller totalement. Outre la plus grande décence , nous leur procurerons un autre avan-



tage, c'est qu'en leur faisant naître des besoins, ils en deviendront plus laborieux, & feront par-là moins exposés aux tristes suites de l'oïveté. J'ai l'honneur d'être avec bien du respect, &c.

---

## LETTRE

*Du Pere Fauque, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de la Neuville de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.*

A Ouyapoc, ce 20 Avril 1738.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de Notre Seigneur.*

Les lettres qui me sont venues d'Europe en différens temps, & de diverses personnes, me donnent lieu de croire qu'on n'y a pas une idée assez juste de cette Mission, ni du genre de travaux que demande la conversion de nos Sauvages. Quelques-uns s'imaginent que nous parcourons les villes & les bourgades, à peu près comme il se pratique

en Europe, où de zélés Missionnaires, par de ferventes prédications, s'efforcent de réveiller les pécheurs qui s'endorment dans le vice, & d'affermir les justes dans les voies de la piété. D'autres, qui sont plus au fait de la situation de cette partie du monde, croient qu'un Missionnaire, sans se fixer dans aucun endroit, court sans cesse dans les bois après les Infideles, pour les instruire & leur donner le baptême.

Cette idée, comme vous le sçavez, mon Révérend Pere, n'est rien moins que conforme à la vérité. Etre Missionnaire parmi ces Sauvages, c'est en rassembler le plus qu'il est possible, pour en former une espece de bourgade, afin qu'étant fixés dans un lieu, on puisse les former peu à peu aux devoirs de l'homme raisonnable, & aux vertus de l'homme Chrétien. Ainsi, quand un Missionnaire songe à établir une peuplade, il s'informe d'abord où est le gros de la Nation qui lui est échue en partage, il s'y transporte, & il tâche de gagner l'affection des Sauvages par des manieres affables & insinuanes; il y joint des libéralités, en leur faisant présent de certaines bagatelles qu'ils estiment; il apprend leur langue, s'il

ne la sçait pas encore , & après les avoir préparés au baptême par de fréquentes instructions , il leur confère ce sacrement de notre régénération spirituelle.

Il ne faut pas croire que tout soit fait alors , & qu'on puisse les abandonner pour quelque temps. Il y auroit trop à craindre qu'ils ne retournassent bientôt à leur première infidélité ; c'est la principale différence qu'il y a entre les Missionnaires de ces contrées , & ceux qui travaillent auprès des peuples civilisés ; on peut compter sur la solidité de ceux-ci , & s'en séparer pour un temps , au moyen de quoi on entretient la piété dans des provinces entières ; au lieu qu'après avoir rassemblé le troupeau , si nous le perdions de vue , ne fut-ce que pour quelques mois , nous risquerions de profaner le premier de nos Sacremens , & de voir périr pendant ce temps-là tout le fruit de nos travaux.

Qu'on ne me demande donc pas combien nous baptisons d'Indiens chaque année. De ce que je viens de dire , il est aisé de conclure , que quand une Chrétienté est déjà formée , on ne baptise plus gueres que les enfans qui y naissent , ou quelques Néophytes , qui ,

par leur négligence à se faire instruire , ou par d'autres raisons , méritent de longues épreuves , pour ne se pas rendre tout-à-fait indignes de ce Sacrement.

Vous n'ignorez pas , mon Révérend Pere , ce que les Missionnaires ont à souffrir , sur-tout dans des commencemens si pénibles ; la disette des choses les plus nécessaires à la vie , quelque desir qu'ayent les Supérieurs de pourvoir à leurs besoins ; les incommodités & les fatigues des fréquens voyages qu'ils sont obligés de faire pour réunir ces barbares en un même lieu ; l'abandon général dans les maladies , & le défaut de secours & de remèdes. Ce n'est-là néanmoins que la moindre partie de leurs croix. Que ne leur en doit-il pas coûter de se voir éloignés de tout commerce avec les Européens , & d'avoir à vivre avec des gens sans mœurs & sans éducation , c'est-à-dire , avec des gens indiscrets , importuns , légers & inconstants , ingrats , dissimulés , lâches , fainéans , malpropres , opiniâtrément attachés à leurs folles superstitions , & pour tout dire en un mot , avec des Sauvages ? Que de violence ne faut-il pas se faire ! que d'ennuis , que de dégoûts à essuyer ! que de complaisances forcées ne faut-

il pas avoir ! combien ne doit-on pas être maître de soi-même ! Un Missionnaire pour se faire goûter de ses Sauvages, doit en quelque sorte devenir Sauvage lui-même.

Il faut pourtant vous l'avouer, mon Révérend Pere, on est amplement dédommagé de toutes ces peines, non-seulement par la joie intérieure qu'on ressent de coopérer avec Dieu au salut de tant d'ames, qui ont toutes coûté le précieux sang de Jésus-Christ, mais encore par la satisfaction que l'on a de voir plusieurs de ces infideles qui, ayant une fois embrassé la foi, ne se démentent jamais de la pratique exacte des devoirs du Christianisme. En sorte qu'il arrive en cela, comme en bien d'autres choses, que les racines sont ameres & que les fruits sont doux.

C'est en suivant ce plan, que nous venons de faire, le Pere Bessou & moi, un assez long voyage chez les Indiens, qui sont au haut des rivières d'*Ouyapoc*, & de *Camoppi*, afin de les engager à se réunir & à se fixer dans une bourgade, où l'on puisse facilement les instruire des vérités de la Religion. C'est un projet que j'avois formé il y a longtemps, & que je n'ai pu exécuter plutôt, parce que les *Palikours*, & les Nations plus voisines

ont attiré jusqu'ici toute mon attention. Mais des personnes, à l'autorité desquelles je dois déférer, ont jugé qu'il ne falloit pas différer plus longtemps de travailler à la conversion des *Ouens*, des *Coussanis*, & des *Tarouppis*, qui sont répandus le long de ces deux rivières. J'ai lieu de croire que Dieu bénira cette entreprise.

Je partis donc le 3 Novembre de l'année dernière pour me rendre à la Mission de Saint-Paul, où je devois m'associer le Pere Bessou. Je fus agréablement surpris de trouver ce village beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit la dernière fois que j'y allai; outre plusieurs familles de *Pirious*, de *Palanques*, & de *Macapas*, qui s'y sont rendues de nouveau, la Nation des *Caranes* y est maintenant établie toute entière, & en fait un des plus beaux ornemens; car, de toutes ces Nations barbares, c'est celle où l'on trouve plus de disposition à la vertu.

Mais ce qui me toucha infiniment, ce fut de voir l'empressement extraordinaire de ces peuples à se faire instruire. Au premier coup de cloche qu'ils entendent, ils se rendent en foule à l'Eglise, où leur attention est extrême; le temps qu'on emploie matin & soir à leur faire des Catéchismes réglés leur paroît tou-

jours trop court ; il ne suffit pas même à plusieurs , & il faut que le Missionnaire ait encore la patience de leur répéter en particulier , ce qu'il leur a expliqué dans l'instruction publique. Une si grande ferveur , si peu conforme au génie & au caractère de ces Nations , me fait croire que la Chrétienté de Saint-Paul deviendra un jour très-florissante.

Après avoir demeuré trois jours dans la Mission de Saint-Paul , nous nous mîmes en route , le Pere Bessou & moi , chacun dans notre canot. Dès la première journée je trouvai un fameux *Pyayes* (1) , nommé *Canori* , qui s'est fort accrédité parmi les Sauvages , & avoit eu l'audace , pendant une courte absence du Pere Dayma , de venir dans la Mission de Saint-Paul , & de faire ses jongleries tout autour de la case qu'il avoit nouvellement construite pour son logement. Je tâchai de sçavoir quelles avoient été ses intentions , mais ce fut inutilement : on ne tire jamais la vérité de ces sortes de gens accoutumés de longue main à la perfidie & au mensonge. Ainsi , prenant le ton qui convenoit , je lui remis devant les yeux les impostures qu'il mettoit en

---

(1). Espece d'Enchanteurs & de Magiciens.

œuvre pour abuser de la simplicité d'un peuple crédule , en le menaçant que s'il approchoit jamais de la peuplade de Saint-Paul , il y trouveroit le châtiment que méritoient ses fourberies.

Ce qui met en crédit ces sortes de *Pyayes* , c'est le talent qu'ils ont de persuader aux Indiens , sur-tout quand ils les voyent attaqués de quelque maladie , qu'ils sont les favoris d'un esprit beaucoup supérieur à celui qui tourmente le malade ; qu'ils vont monter au Ciel pour appeller cet esprit bienfaisant , afin qu'il chasse l'esprit malin , seul auteur des maux qu'il souffre ; mais pour l'ordinaire ils se font payer d'avance , & très-chèrement leur voyage. Ainsi , que le malade vienne à mourir entre leurs mains , ils sont toujours sûrs de leur salaire.

Le 11 du même mois nous entrâmes dans la riviere de *Camoppi* , environ sur les sept heures du matin , laissant la riviere d'*Ouyapoc* à notre gauche , & nous réservant à la monter à notre retour. Le *Camoppi* est une assez grande riviere , moins grande que l'*Ouyapoc* , mais beaucoup plus facile à naviger. Il y a pourtant des faults en quantité ; nous en traversâmes un sur-tout le 15 qui étoit fort



long, & très-dangereux quand les eaux sont grandes. Aussi ne s'avise-t-on gueres de le franchir alors , principalement quand on a des marchandises , on aime mieux faire des portages , quelques pénibles qu'ils soient , & c'est à quoi ne manquent jamais ceux qui vont chercher le cacao.

J'aurois peine à vous exprimer le profond silence qui regne le long de ces rivières ; on fait des journées entières sans presque voir ni entendre aucun oiseau. Cependant cette solitude , quelque affreuse qu'elle paroisse d'abord , a je ne sçai quoi dans la suite qui dissipe l'ennui. La nature qui s'y est peinte elle-même dans toute sa simplicité , fournit à la vue mille objets qui la récréent. Tantôt ce sont des arbres de haute futaie , que l'inégalité du terrain présente en forme d'amphithéâtre , & qui charment les yeux par la variété de leurs feuilles & de leurs fleurs. Tantôt ce sont de petits torrens ou cascades , qui plaisent autant par la clarté de leurs eaux que par leur agréable murmure.

Je ne dissimulerai pas pourtant , mon Révérend Pere , qu'un pays si désert inspire quelquefois je ne sçai quelle horreur secrète , dont on n'est pas tout-à-fait le

maître , & qui donne lieu à bien des réflexions. Combien de fois me disois-je dans mes sombres rêveries , comment est-il possible que la pensée ne vienne point à tant de familles indigentes , qui souffrent en Europe toutes les rigueurs de la pauvreté , de venir peupler ces vastes terres qui , par la douceur du climat , & par leur fécondité , semblent ne demander que des habitans qui les cultivent. Un autre plaisir bien innocent que nous goûtâmes dans ce voyage , c'est que les eaux étant basses & fort claires , nous vîmes souvent des poissons se jouer sur le sable , & s'offrir d'eux-mêmes à la fleche de nos gens , qui ne nous en laisserent pas manquer.

Ce fut le 16 que nous nous trouvâmes aux premières habitations des *Ouens* ou *Ouayes*. Ces pauvres gens nous firent un très-bon accueil ; toutes les démonstrations d'amitié dont un Sauvage est capable , ils nous les donnerent. Ils parurent charmés de la proposition que nous leur fîmes de venir demeurer avec eux , pour les instruire des vérités chrétiennes ; & leur procurer le même bonheur qu'aux *Pirious*. Ils se regardoient les uns les autres , & se marquoient leur étonnement , de ce que , loin de

leur rien demander, nous leur faisons présent de mille choses qui, en elles-mêmes, étoient de peu de valeur, mais dont les Sauvages sont fort curieux. Il n'y en eut aucun d'eux qui ne promît de venir défricher des terres dans l'endroit que nous avons choisi, c'est-à-dire, dans cette langue de terre que forme le confluent des rivières d'*Ouyapoc*, & de *Camoppi*. J'avois déjà jeté les yeux sur cet emplacement en l'année 1729. Mais aujourd'hui que je l'ai examiné de près, je ne crois pas qu'on puisse trouver un endroit plus commode, & plus propre à y établir une peuplade. Il plût également au Pere Besfou, qui est destiné à gouverner cette peuplade, quand les Indiens y seront rassemblés.

Nous nous arrêtàmes le 17 pour nous reposer ce jour-là, & pour renouveler nos petites provisions qui commençoient à nous manquer. Le lendemain matin nous reprîmes notre route. Nous passâmes devant une petite rivière nommée *Tamouri*, que nous laissâmes à notre droite. Il faut la remonter pendant trois jours, & marcher ensuite trois autres jours dans les terres, pour aller chez une Nation qu'on nomme *Caïcoucians*, dont

la langue approche assez du langage *Galibi*, & est la même que celle des *Armagatous*. Nous aurions bien voulu visiter ces pauvres Infidèles, mais les eaux étoient trop basses, & ce n'étoit pas-là le principal but de notre voyage. Nous nous contentâmes de lever les mains au Ciel, pour prier le Pere des miséricordes de bénir les vœux que nous avons de les réunir aux autres Nations que nous devons rassembler. J'ai lieu de croire qu'ils ne sont point éloignés du Royaume de Dieu. Quelques-uns d'eux ayant visité la Peuplade de S. Paul, ont été si contents de ce qu'ils y ont vu, que je ne doute pas qu'ils ne descendent bientôt à l'embouchure de leur rivière, pour se transporter au lieu où l'on fixera la nouvelle Mission, surtout si les *Armagoutous* veulent pareillement y venir. Quelques-uns de la Nation des *Ouens* doivent aller leur rendre visite, & les y inviter de ma part.

Ce jour-là même à une heure après midi, nous arrivâmes à l'habitation d'*Ouakiri*, Chef de toute la Nation des *Ouens*, qui souhaitoit avec ardeur de voir un Missionnaire parmi ses *Poïtos*; c'est ainsi qu'on nomme les Sujets d'un Capitaine Indien. Nous eûmes la douleur d'ap-

prendre, qu'il y avoit quatre mois que la mort l'avoit enlevé. Il étoit enterré dans un spacieux *Tabout* (1) tout neuf, où nous passâmes la nuit. Ce que j'y remarquai de singulier, c'est que la fosse étoit ronde, & non pas longue comme elles le sont d'ordinaire. En ayant demandé la raison, on me répondit que l'usage de ces Peuples étoit d'inhumer les cadavres comme s'ils étoient accroupis. Peut-être que la situation recourbée où ils sont dans leurs hamacs courts & étroits, a introduit cette coutume : peut-être aussi que la paresse y a bonne part, car il ne faut pas alors remuer tant de terre. Quoi qu'il en soit, la Nation des *Ouens*, & le Missionnaire qui va travailler à leur conversion, ont fait une grande perte dans la personne d'*Ouakiri*. C'étoit un homme plein de feu, ami des François, aspirant au bonheur d'écouter nos instructions, & ayant plus d'autorité sur ceux de sa Nation, que n'en ont communément les Capitaines parmi les Sauvages. Nous nous flattons néanmoins que cette perte n'est pas irréparable, car nous nous sommes aperçus que ses enfans & son

---

(1) Espèce de Case,

frere ont hérité de lui les mêmes sentimens.

Comme nous ne connoissions point d'autre Nation au-delà du lieu où nous étions, il fallut songer au retour : nous descendîmes la riviere de *Camoppi*, & le 23<sup>e</sup> nous entrâmes dans celle d'*Ouyapoc*, quoique nos gens se fussent arrêtés quelques heures à chasser les *Cabiais*, que les *Pirous* nomment *Cabionara*. C'est un animal amphibie, qui ressemble à un gros marcaassin. On en tua deux dans l'eau à coups de fusil & de flèche. Cette chasse pensa nous couter cher. Comme on faisoit boucaner cette viande pendant la nuit, selon l'usage des Indiens, dans le bois où nous étions couchés, nous fûmes réveillés brusquement par les cris des tygres qui ne sembloient pas être éloignés : sans doute qu'ils étoient attirés par l'odeur de la viande. Nous allumâmes à l'instant de grands feux qui les écartèrent.

Il s'en faut bien que les eaux de l'*Ouyapoc* soient aussi ramassées que celles du *Camoppi*. On trouve à tout moment dans l'*Ouyapoc* des bancs de roches, des bouquets de bois, & des îlots qui forment comme autant de labyrinthes : aussi cette riviere n'est-elle

pas à beaucoup près si fréquentée que l'autre, & c'est, à ce que je crois, ce qui nous procura la satisfaction de voir à différentes fois deux ou trois *Manipouris*, qui traversoient la riviere en des endroits où le chenal étoit plus découvert. Le *Manipouri* est une espece de mulet sauvage. On tira sur un, mais on ne le tua pas, à moins que la balle ou la fleche ne perce les flancs de cet animal, il s'échappe presque toujours, sur-tout s'il peut attraper l'eau; parce qu'alors il se plonge, & va sortir au bord opposé du lieu où il a reçu la blessure que le chasseur lui a faite. Cette viande est grossière, & d'un goût désagréable.

Nous reconnûmes le 25 à notre droite une petite riviere nommée *Yarouppi*. C'est-là qu'on trouve la Nation des *Tarouppis*. Les eaux étoient si basses, qu'il ne nous fut pas possible d'y entrer. J'en fus d'abord affligé; mais ce qui me consola un moment après, c'est que j'ai lieu de croire, que l'impossibilité où nous avons été de les voir, n'apportera aucun retardement à leur conversion. Nous avons vu plusieurs de ces Indiens chez les *Ouens*, avec qui ils sont en liaison; car ils se visitent sou-

vent, en traversant les terres qui séparent l'*Ouyapoc* du *Camoppi*, & ils m'ont bien promis de faire connoître aux Chefs de leur Nation le sujet de notre voyage en m'assurant qu'ils en auroient de la joie, & qu'ils entreroient aisément dans nos vues.

Dès le lendemain 26 nous arrivâmes chez les *Couffanis*, un peu avant le coucher du soleil : Il y a apparence qu'ils n'étoient-là que depuis peu de temps, car leurs cases n'étoient pas encore achevées. Ils nous dirent, que le principal Capitaine & le gros de la Nation s'étoient enfoncés dans les bois, pour éviter la rencontre des Portugais, lesquels ne manquent gueres, chaque année, de faire des excursions vers le haut des rivières qui se déchargent dans le grand fleuve des Amazones, soit pour ramasser du cacao, de la faïse-pareille, & du bois de crabe, qui est une espèce de canelle ; soit pour faire des recrues de Sauvages, & les rassembler, comme nous faisons, dans des peuplades : mais l'extrême éloignement que ces Indiens ont des Portugais, fait justement soupçonner qu'ils en sont traités avec trop de dureté.

Nous passâmes la nuit dans cet endroit



& le 27 nous allâmes visiter deux autres carbets assez éloignés, & où il y avoit un bon nombre de ces indiens : c'est tout ce que nous trouvâmes de la Nation des *Couffanis*. Leur accueil fut assez froid; j'attribue leur indifférence au peu de communication qu'ils ont eu jusqu'ici avec les François & à la disette extrême où ils vivent; jusques-là que je remarquai plusieurs femmes qui, faute de raffade, n'avoient pas même le tablier ordinaire, que les personnes du sexe ont coutume de porter. Leur misere excita notre compassion, & comme nous étions au bout de notre course, n'y ayant point d'Indiens au-delà, nous leur distribuâmes libéralement la plus grande partie de la traite qui nous restoit. Cette libéralité ne contribuoit pas peu à gagner leur confiance; ils nous parlerent avec ouverture de cœur, & se déterminèrent sans peine à se fixer dans le lieu que nous avons choisi pour y établir une peuplade. Depuis ce temps-là deux des plus considérables de cette Nation sont venus me voir à *Ouyapoc*, plusieurs autres sont allés danser chez les *Pirious*. Lorsque parmi ces barbares une Nation va danser chez une autre, c'est la plus forte preuve qu'elle puisse

se donner de son amitié & de sa confiance. Ainsi , cette démarche des *Coussanis*, est un témoignage certain de l'estime qu'ils font des *Pirious*, depuis qu'ils sont sous la conduite d'un Missionnaire. Après avoir ainsi confirmé toutes ces Nations dans la résolution où elles paroissent être d'embrasser le Christianisme, nous pensâmes à notre retour, & nous arrivâmes le 3 Décembre à la Mission de S. Paul.

Nous avons bien remercié le Seigneur des heureuses dispositions que nous avons trouvées dans ces Nations sauvages: car c'est déjà beaucoup gagner sur des esprits si légers & si inconstans, que de vaincre l'inclination naturelle qu'ils ont d'errer dans les forêts, de changer de demeure, & de se transporter chaque année d'un lieu à un autre. Voici comme se font parmi eux ces sortes de transmigrations. Plusieurs mois avant la saison propre à défricher les terres, ils vont à une grande journée de l'endroit où ils sont, pour y choisir un emplacement qui leur conviennent: ils abattent tous les bois que contient le terrain qu'ils veulent occuper, & ils y mettent le feu. Quand le feu a tout consumé, ils plantent des branches

branches de magnoc, car cette racine vient de bouture. Lorsque le magnoc est mûr, c'est-à-dire, au bout d'un an ou de quinze mois, ils quittent leur première demeure & viennent camper dans ce nouvel emplacement: aussi-tôt qu'ils s'y sont logés, ils vont abattre du bois à une journée plus loin pour l'année suivante, brûlent le bois qu'ils ont abattu, & plantent leur magnoc à l'ordinaire. C'est ainsi qu'ils vivent pendant les trente ou quarante ans. C'est ce qui rend leur vie fort courte: la plupart meurent assez jeunes, & l'on ne voit gueres qu'ils aillent au-delà de 45 ou 50 ans. Cependant, malgré toutes les incommodités inséparables de ces fréquens voyages, ils aiment extrêmement cette vie vagabonde & errante dans les forêts. Comme rien ne les attache à l'endroit où ils sont, & qu'ils n'ont pas grands meubles à porter, ils espèrent toujours être mieux ailleurs.

A mon retour à *Oyapoc*, je fus bien consolé d'apprendre, par une Lettre du Pere Lombard, que le Pere Caranave avoit déjà baptisé la plus grande partie des *Galibis*, répandus le long de la côte, depuis *Kourou* jusqu'à *Sinamiri*, & qu'il se disposoit à faire un établis-

fement solide aux environs de cette rivière. D'autres Lettres de Cayenne m'apprennent que le Pere Fourré va se consacrer à la Mission des *Palikours*. Cette Nation mérite d'autant plus nos soins, qu'étant peu éloignée de nous, elle est, pour ainsi dire, à la porte du ciel, sans qu'on ait pu jusqu'ici la leur ouvrir. Quant au Pere Dausillac, vous ne sauriez croire ce qui lui en coûte de peines & de fatigues pour rassembler dans *Quanari* les Indiens du voisinage, c'est-à-dire, les *Tocoyenes*, les *Maourious* & les *Maraones*. Il faut avoir un zele aussi solide & aussi ardent que le sien, pour ne s'être point rebuté des diverses contradictions qu'il a eu à essuyer, & auxquelles il n'avoit pas lieu de s'attendre. Dieu l'a consolé par la docilité de plusieurs de ces Infideles, & par l'ardeur que quelques-uns ont fait paroître pour écouter ses instructions. Je ne vous en citerai qu'un trait qui vous édifiera. Un Indien, nommé *Cayariouara*, de la Nation des *Maraones*, ne pouvant profiter de la plupart des instructions, à cause de l'éloignement où étoit sa parenté, s'offrit au Missionnaire pour être le pêcheur de sa bourgade. Après avoir passé toute la journée à la pêche, il venoit la nuit

trouver le Pere pour le prier de l'instruire : & après avoir persévéré pendant quatre mois dans ces exercices, il retourna chez lui & instruisit tous ses parens des vérités de la Religion. Après quoi il les amena à la Mission, où il a planté son magnoc, & où il construit une case pour lui & pour tous ceux de sa famille. Le Pere les trouva fort bien instruits, & les dispose maintenant à recevoir le baptême. Je suis, avec bien du respect, &c.

---

## L E T T R E

*Du Pere Fauque , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere \*\*\* , de la même Compagnie , contenant la Relation de la prise du Fort d'Oyapoc par un Corsaire Anglois.*

A la Cayenne , le 27 Décembre 1744.

MON RÉVÉREND PERE,

*La paix de Notre Seigneur.*

Je vous fais part de la plus sensible joie que j'aie goûté de ma vie , en vous

R ij

apprenant l'occasion que je viens d'avoir de souffrir quelque chose pour la gloire de Dieu.

J'étois retourné à *Oyapoc* le 25 Octobre dernier. Quelques jours après , je reçus chez moi le Pere d'Autilhac qui s'étoit rendu à sa Mission d'*Ouanari*, & le Pere d'Huberlant, qui reste au confluent des rivières d'*Oyapoc* & de *Camoppi*, où il forme une nouvelle chrétienté.

Nous nous trouvâmes donc trois Missionnaires ensemble , & nous goûtions le plaisir d'une réunion si rare dans ces contrées, lorsque la Providence divine permit, pour nous éprouver, un de ces événemens imprévus qui détruisent dans un jour le fruit des travaux de plusieurs années. Voici le fait avec toutes ses circonstances.

A peine la guerre a-t-elle été déclarée en Europe entre la France & l'Angleterre, que les Anglois sont partis de l'Amérique septentrionale, pour venir croiser aux isles sous le vent de Cayenne. Ils résolurent de toucher ici dans l'espérance de prendre quelque vaisseau, de piller quelques habitations, mais surtout pour tâcher d'avoir quelque connoissance d'un *Senau* qui s'étoit perdu,

depuis peu de temps auprès de la rivière de *Maroni*. Ayant donné trop au sud, & manquant d'eau, ils s'approchèrent d'*Oyapoc* pour en faire. Nous aurions dû naturellement en être instruits, soit par les Sauvages qui sortent fréquemment pour la pêche ou pour la chasse, soit par un Corps-de-garde que notre Commandant a sagement placé sur une montagne à l'embouchure de la rivière, d'où l'on découvre à trois ou quatre lieues au large : mais, d'un côté, les Sauvages *Aroûas* qui venoient de *Mayacoré* à *Ouanari*, ayant été arrêtés par les Anglois, leur donnerent connoissance de la petite Colonie d'*Oyapoc* qu'ils ignoroient, & sur laquelle ils n'avoient nulle vue en partant de leur Pays; & d'autre part les gens qui étoient en faction & qui devoient nous garder, leur ont servi eux-mêmes de conducteurs pour nous surprendre. Ainsi tout a concouru à nous faire tomber entre les mains de ces Corsaires.

Leur Chef étoit le sieur Simeon Potter, Créole de la nouvelle Angleterre, armé en guerre avec commission du sieur Williems Guéene, Gouverneur de Rodelam, & Commandant du bâtiment *le Prince Charles de Lorraine*, de 10

pieces de canon , 12 pierriers & 61 hommes d'équipage. Ils mouillèrent le 6 Novembre , & firent de l'eau à la Montagne d'Argent. ( C'est ainsi qu'on nomme dans ce Pays la pointe intérieure de la baye de la riviere d'*Oyapoc* ). Le 7 , leur chaloupe revenant à bord , apperçut un canot de Sauvages qui venoient du Cap d'Orange ( c'est le Cap qui forme l'autre pointe de la baye ). Les Anglois vont à eux , intimident les Indiens par un coup de pierrier , les arrêtent & les conduisent au vaisseau. Le lendemain ayant vu du feu pendant la nuit , sur une autre montagne qu'on nomme la montagne à Lucas , ils y allerent & prirent deux jeunes garçons qui y étoient en sentinelle , & qui auroient eu le temps de venir nous avertir , mais dont l'un , traître à sa Patrie , ne le voulut pas.

Après avoir appris , par leur moyen , la situation , la force , & généralement tout ce qui regardoit le poste d'*Oyapoc* , ils se déterminèrent à le surprendre. Ils tenterent même l'entreprise la nuit du 9 au 10. Mais craignant que le jour ne survînt avant leur arrivée , ils rebrousserent chemin & se tinrent cachés toute la journée du 10. La nuit suivante , ils



priront mieux leurs mesures ; ils arriveront peu après le coucher de la lune ; & guidés par les deux jeunes François , ils mirent à terre environ à cinquante toises du poste d'*Oyapoc*.

La sentinelle crut d'abord que c'étoient des Indiens ou des Negres domestiques , qui vont & viennent assez souvent pendant la nuit. Il cria ; on ne répondit point , & il jugea dès-lors que c'étoient des ennemis. Chacun s'éveilla en sursaut ; mais ils furent dans la place avant qu'on eût seulement le temps de se reconnoître. Pour moi qui logeois hors du fort , & qui m'étois levé au premier cri du factionnaire , ayant entr'ouvert ma porte , je les vis défilér en grande hâte devant moi , sans en être apperçu , & aussi-tôt je courus éveiller nos peres.

Une surprise si inopinée au milieu d'une nuit obscure ; la foiblesse du poste ; le peu de soldats qu'il y avoit pour le garder ( car ils n'étoient pas pour lors plus de dix ou douze hommes ; ) les cris effroyables d'une multitude , qu'on croit , & qu'on doit naturellement croire plus nombreuse qu'elle n'est ; le feu vif & terrible qu'ils firent de leurs fusils & de leurs pistolets à l'entrée de la place ;

tout cela obligea chacun , par un premier mouvement dont on n'est pas maître , à prendre la fuite , & à se cacher dans les bois dont nous sommes environnés. Notre Commandant tira pourtant , & blessa au bras gauche le Capitaine Anglois , jeune homme d'environ trente ans. Ce qu'il y a de singulier , c'est que ce Capitaine fut le seul de sa troupe & de la nôtre qui fut blessé.

Cependant les deux Missionnaires qui n'avoient point charge d'ames dans ce poste , & dont l'un , par zèle & par amitié , vouloit rester à ma place , pressés par mes sollicitations , s'enfoncerent dans le bois avec quelques Indiens de leur fuite & tous nos domestiques. Pour moi , je restai dans ma maison qui étoit éloignée du fort d'une cinquantaine de toises , résolu d'aller premierement à l'Eglise pour consommer les hosties consacrées , & ensuite de donner les secours spirituels aux François , supposé qu'il y en eût de blessés , comme je le craignois , présumant avec raison , après avoir entendu tirer tant de coups , que nos gens avoient fait quelque résistance.

Je sortois déjà pour exécuter le premier de ces projets , lorsqu'un Negre domestique , qui , par bon cœur & par

fidélité ( qualités rares parmi les esclaves ) étoit resté avec moi , me représenta qu'on me découvreroit infailliblement , & qu'on ne manqueroit pas de tirer sur moi dans cette première chaleur du combat. J'entrai dans ses raisons , & comme je n'étois resté que pour rendre à mes ouailles tous les services qui dépendoient de mon ministère , je me fis scrupule de m'exposer inutilement , & je me déterminai à attendre la pointe du jour pour paroître.

Vous pouvez aisément conjecturer , mon Révérend Pere , quelle fut la variété des mouvemens qui m'agiterent pendant le reste de la nuit. L'air retentissoit continuellement de cris, de huées, de hurlemens, de coups de fusil ou de pistolet. Tantôt j'entendois enfoncer les portes , les fenêtres , renverser avec fracas les meubles des maisons ; & comme j'étois assez près pour distinguer parfaitement le bruit qu'on faisoit dans l'Eglise , je fus saisi tout-à-coup d'une horreur secrète dans la crainte que le saint Sacrement ne fût profané. J'aurois voulu donner mille vies pour empêcher ce sacrilège , mais il n'étoit plus temps. Pour y obvier néanmoins par la seule voie qui me restoit , je m'adressai in-

térieurement à Jesus-Christ , & je le suppliai instamment de garantir son Sacrement adorable des profanations que j'appréhendois ; ce qu'il fit d'une manière si surprenante , qu'elle peut être regardée avec raison comme une merveille.

Pendant tout ce tumulte , mon Nègre , qui sentoît parfaitement le danger que nous courions , & qui n'avoit pas les mêmes raisons que moi de s'y exposer , me proposa plusieurs fois de prendre la fuite ; mais je n'avois garde de le faire ; je connoissois trop les obligations de mon emploi , & je n'attendois que le moment où je pourrois aller au fort pour voir en quel état étoit le détachement François , dont je croyois une bonne partie morts ou blessés. Je dis donc à l'esclave que dans cette occasion il étoit son maître ; que je ne pouvois pas le forcer de rester avec moi ; qu'il me feroit néanmoins plaisir de ne pas m'abandonner. J'ajoutai que s'il avoit quelque péché grief sur la conscience , il feroit fort bien de se confesser pour être prêt à tout événement ; que d'ailleurs il n'étoit pas sûr qu'on nous ôtât la vie. Ce discours fit impression sur lui ; il reprit cœur & tint ferme.

Dès que le jour parut , je courus à l'Eglise , en me glissant dans les taillis ; & quoiqu'il y eût des sentinelles & des maraudeurs de tout côté , j'eus le bonheur de n'être pas apperçu. A l'entrée de la sacristie , que je trouvai ouverte , les larmes me vinrent aux yeux , quand je vis l'armoire des ornemens & du linge , celle où je tenois le calice & autres vases sacrés , enfoncées , brisées , & plusieurs ornemens épars çà & là. J'entre dans le chœur de l'Eglise : je vois l'autel à moitié découvert , les nappes ramassées en tas : je regarde le tabernacle , & n'appercevant pas un peu de coton que j'avois coutume de mettre à l'entrée de la serrure , pour empêcher les ravers (1) d'y pénétrer , je crus que la porte étoit aussi enfoncée ; mais y ayant porté la main , je trouvai qu'on n'y avoit pas touché. Saisi d'admiration , de joie & de reconnoissance , je prens la clef que les hérétiques avoient eue sous leurs mains , j'ouvre respectueusement , & je communie en Viatique , très-incertain si j'aurois jamais

---

(1) Insecte fort commun dans les isles , qui ne se promene que la nuit , & qui est assez semblable au taon.

plus ce bonheur ; car que ne doit pas craindre un homme de notre état de la part des Corsaires , & des Corsaires Anglois ?

Après que j'eus communiqué , je me mis à genoux pour faire mon action de grace , & je dis au Negre d'aller en attendant dans ma chambre qui n'étoit pas fort éloignée. Il y alla , mais en revenant il fut apperçu & arrêté par un matelot. L'esclave demanda grace , & l'Anglois ne lui fit aucun mal. Je parus alors à la porte de la sacristie , & aussitôt je me vis coucher en joue. Il fallut bien se rendre ; je m'approchai , & nous prîmes ensemble le chemin du fort. Quand nous entrâmes dans la place , je vis une grande joie répandue sur tous les visages , chacun s'applaudissant d'avoir fait capture d'un Religieux.

Le premier qui m'aborda , fut le Capitaine lui-même. C'étoit un homme de petite taille , ne différant en rien des autres pour l'habillement. Il avoit le bras gauche en écharpe , un sabre à la main droite , & deux pistolets à sa ceinture. Comme il sçait quelques mots françois , il me dit que j'étois le bien venu ; que je ne devois rien craindre , & qu'on n'attenteroit pas à ma vie.

Sur ces entrefaites , M. de Lage de la Landerie , Ecrivain du Roi , & notre Garde-Magasin ayant paru , je lui demandai en quel état étoient nos gens , & s'il y en avoit beaucoup de tués ou de blessés. Il me répondit que non ; qu'il n'avoit vu de notre troupe que le sergent & une sentinelle , & qu'il n'y avoit de blessé de part & d'autre que le seul Capitaine Anglois qui nous tenoit en sa disposition. Je fus charmé d'apprendre que notre Commandant , l'Officier , & leurs Soldats eussent eu assez de loisir pour échapper : & comme par là les raisons qui m'avoient engagé à demeurer , ne subsistoient plus , & que mon ministère n'étoit nécessaire à personne , j'aurois bien voulu être en liberté , & avoir pris plutôt le parti de la retraite ; mais il ne falloit plus y songer , & dans ce moment-là même , deux de nos soldats , qui s'étoient tenus cachés , furent saisis , & augmentèrent le nombre des prisonniers.

Cependant le temps du dîner arriva. J'y fus invité ; mais je n'avois assurément point envie de manger. Je sçavois que mon troupeau & les deux Peres Missionnaires étoient au milieu des bois , sans hardes , sans viyres , sans secours :

je n'avois ni ne pouvois avoir de leurs nouvelles. Cette réflexion m'accabloit ; il fallut pourtant se rendre à des invitations réitérées , & qui me paroissoient sincères.

A peine le repas étoit-il commencé , que je vis arriver les prémices du pillage qui se faisoit chez moi. Il étoit naturel que j'en fusse ému. Je le parus en effet, & le Capitaine me dit en s'excusant, que c'étoit le Roi de France qui avoit déclaré le premier la guerre au Roi d'Angleterre , & qu'en conséquence les François avoient déjà pris , pillé & brûlé un poste Anglois nommé *Campo* auprès du Cap Breton. Il ajouta même en forme de plainte , qu'il y avoit eu quelques personnes & sur-tout des enfans étouffés dans l'incendie.

Je lui répondis que , sans vouloir entrer dans le détail des affaires de l'Europe , nos Rois respectifs étant aujourd'hui en guerre , je ne trouvois pas mauvais , mais seulement j'étois surpris qu'il fût venu attaquer *Oyapoc* , qui n'en valoit pas la peine. Il me répliqua qu'il se repentoit fort d'y être venu , parce que ce retardement lui faisoit manquer deux vaisseaux marchands richement chargés , qui étoient sur le point



de faire voile de la rade de Cayenne.

Je lui dis alors que puisqu'il voyoit par lui-même combien ce poste étoit peu considérable, & qu'il n'y avoit presque rien à gagner pour lui, je le priois d'accepter une rançon convenable, pour mon Eglise, pour moi, pour mon Negre, & pour tout ce qui m'appartenoit. Cette proposition étoit raisonnable, elle fut cependant rejetée. Il vouloit que je traitasse avec lui pour le Fort & toutes ses dépendances. Mais je lui fis remarquer que ce n'étoit pas là une proposition à faire à un simple Religieux ; que d'ailleurs la Cour de France se soucioit très-peu de ce poste, & que des nouvelles récentes venues de Paris, nous avoient appris qu'on devoit l'abandonner au plutôt. Eh bien, dit-il alors avec dépit, puisque vous ne voulez pas entendre à ma proposition, on va continuer à faire le dégât, & user de représailles pour tout ce que les François ont déjà fait contre nous.

On continua donc en effet à transporter de nos maisons, meubles, hardes provisions, le tout avec un désordre & une confusion surprenante. Ce qui me pénétra de douleur, ce fut de voir les vases sacrés entre des mains profanes

& sacrilèges. Je me recueillis un moment, & ranimant tout mon zèle, je leur dis ce que la raison, la foi & la Religion m'inspirerent de plus fort. Aux paroles de persuasion, je mêlai les motifs de crainte pour une si criminelle profanation. L'exemple de Balthazar ne fut pas oublié ; & je puis vous dire avec vérité, mon Révérend Pere, que j'en vis plusieurs ébranlés & disposés à me les rendre ; mais la cupidité & l'avarice prévalurent : toute cette argenterie fut enfermée & portée à bord le jour même.

Le Capitaine, plus susceptible de sentimens que tous les autres, à ce qu'il m'a toujours paru, me dit qu'il me cédoit volontiers ce qui pouvoit lui en revenir ; mais qu'il n'étoit pas le maître de la volonté des autres ; que tout l'équipage ayant sa part dans le butin, il ne pouvoit, lui Capitaine, disposer que de la sienne ; qu'il feroit pourtant ce qui dépendroit de lui pour les porter tous à condescendre à ce que je proposois. C'étoit de leur faire compter à Cayenne ou à Surinam ( Colonie hollandoise qui n'est pas éloignée, & où ils me disoient qu'ils vouloient aller ) ou même en Europe par lettres de change, autant d'argent que pesoient les vases sacrés : mais il ne put rien obtenir.

Quelques temps après, le premier Lieutenant me fit demander par interprete ce qui avoit pu m'engager à me rendre moi-même à eux. Je lui répondis que la persuasion où j'étois qu'il y avoit de nos soldats de blessés, m'avoit déterminé à rester pour les secourir. Et n'appréhendiez-vous pas d'être tué, ajouta-t-il ? Oui, sans doute, lui dis-je ; mais la crainte de la mort n'est pas capable d'arrêter un Ministre de Jesus-Christ, quand il s'agit de son devoir. Tout véritable Chrétien est obligé de sacrifier sa vie plutôt que de commettre un péché : or, j'aurois cru en faire un très-grand, si ayant charge d'ames dans ma Paroisse, je l'avois totalement abandonnée dans le besoin. Vous sçavez bien, continuai-je, vous autres Protestans, qui vous piquez beaucoup de lire l'Ecriture, qu'il n'y a que le Pasteur mercenaire qui fuie devant le loup, quand il attaque ses brebis. A ce discours, ils se regardoient les uns les autres & me paroissoient fort étonnés. Cette morale est sans doute un peu différente de celle de leur prétendue réforme.

Pour moi j'étois toujours incertain de mon sort, & je voyois bien que j'avois tout à appréhender de pareilles

gens. Je m'adressai donc aux Saints Anges Gardiens, & je commençai une neuvaine en leur honneur; ne doutant pas qu'ils ne fissent tourner toute chose à mon avantage. Je les priai de m'assister dans la conjoncture difficile où je me trouvois; & je dois dire ici pour autoriser de plus en plus cette dévotion si connue & si fort en usage dans l'Eglise, que j'ai reçu en mon particulier, & que je reçois chaque jour des bienfaits très-signalés de Dieu, par l'intercession de ces Esprits célestes.

Cependant dès que la nuit approcha, c'est-à-dire, vers les six heures, (car c'est le temps où le soleil se couche ici durant toute l'année,) le tambour Anglois commença à rappeler. On se rassembla sur la place, & on posa de tous côtés des sentinelles: cela fait, le reste de l'équipage, tant que la nuit dura, ne discontinua pas de manger & de boire. Pour moi j'étois sans cesse visité dans mon *hamac*; ils craignoient sans doute que je ne tâchasse de m'évader. Ils se trompoient: deux choses me retenoient; la première, c'est que je leur avois donné ma parole, qu'encore que je me fusse constitué moi-même leur prisonnier, je ne sortirois de leurs mains que par les

voies ordinaires d'échange ou de rançon ; la seconde, c'est qu'en restant avec eux, j'avois toujours quelque lueur d'espérance de recouvrer les vases sacrés, ou du moins les ornemens & autres meubles de mon Eglise.

D'abord qu'il fut jour, le pillage recommença avec la même confusion & le même désordre que la veille. Chacun apportoit au Fort ce qui lui étoit tombé sous les mains, & le jettoit en tas. L'un arrivoit revêtu d'une mauvaise soutane, l'autre avec un panier de femme, un troisieme avoit un bonnet quarré sur la tête. Il en étoit de même de ceux qui gardoient le butin : ils fouilloient dans ce monceau de hardes, & quand ils trouvoient quelque chose qui leur faisoit plaisir, comme une perruque, un chapeau bordé, un habit, ils s'en revêtoient aussi-tôt, faisoient trois ou quatre tours de chambre avec complaisance, après quoi ils reprenoient leurs haillons gaudronés. C'étoit comme une bande de singes, comme des Sauvages, qui ne feroient jamais sortis du centre des forêts. Un parasol, un miroir, le moindre meuble un peu propre, excitoit leur admiration. Ce qui ne m'a pas surpris, quand

j'ai sçu qu'ils n'avoient presque aucune communication avec l'Europe, & que *Rodelan* étoit une espece de petite République, qui ne paye aucun tribut au Roi d'Angleterre, qui fait elle-même son Gouverneur chaque année, & où il n'y a pas même d'argent monnoyé, mais seulement des billets pour le commerce de la vie : car c'est-là l'idée que j'en ai conçue sur tout ce qu'ils m'ont dit.

Sur le soir, le Lieutenant s'informa de tout ce qui regarde les habitations Françoises le long de la riviere; combien il y en avoit; à quelles distances elles étoient; combien chacune avoit d'habitans, &c. Ensuite il prit avec lui une dizaine d'hommes & un des jeunes François qui leur avoient déjà servi de guide pour nous surprendre; & après avoir fait tous les préparatifs nécessaires, ils partirent & ils monterent dans la riviere. Mais il ne trouverent rien, ou fort peu de choses, parce que les *Colons* ayant été avertis par nos fuyards, avoient mis à couvert tous leurs effets, & sur-tout leurs Negres, qui étoient ce qui piquoit le plus l'avidité Angloise. Se voyant donc frustrés de leur espérance, ils déchargerent leur colère sur les maisons qu'ils brûlerent, sans nuire

pourtant aux plantations ; ce qui nous a fait soupçonner qu'ils avoient quelque intention de revenir.

Pour nous qui étions dans le fort, nous passâmes cette nuit à-peu-près comme la précédente : mêmes agitations, mêmes excès de la part de nos ennemis, & même inquiétude de la mienne. Le second Lieutenant, qui étoit resté pour commander, ne me perdit point de vue, appréhendant sans doute, que je ne voulusse profiter de l'absence du Capitaine & du premier Lieutenant, pour m'échapper. Car j'avois beau faire pour les rassurer à cet égard, je ne pouvois en venir à bout. Ces fortes de gens, accoutumés à juger des autres par eux-mêmes, ne pouvoient pas s'imaginer qu'un honnête homme, qu'un Prêtre, pût & dût tenir sa parole en pareil cas.

Le jour venu, il parut un peu moins inquiet sur mon compte. Vers les huit heures ils se mirent tous à table, &, après un assez mauvais repas, l'un d'eux voulut entrer en controverse avec moi, & me fit plusieurs questions sur la confession, sur le culte que nous rendons aux croix, aux images, &c. Confessez-vous vos paroissiens, me dit-il d'abord ?

Oui, lui répondis-je, lorsqu'ils viennent à moi; ce qu'ils ne font pas aussi souvent qu'ils le devroient, & que je le souhaiterois par le zèle que j'ai pour le salut de leurs ames. Et croyez-vous bien véritablement, ajouta-t-il, que leurs péchés leur soient remis, d'abord qu'ils vous les ont déclarés? Non, assurément, lui dis-je; une accusation simple ne suffit pas pour cela, il faut qu'elle soit accompagnée d'une véritable douleur du passé, & d'une sincere résolution pour l'avenir, sans quoi la confession auriculaire ne serviroit de rien pour effacer les péchés. Et quant aux images & aux croix, reprit-il, pensez-vous que la priere ne soit pas aussi bonne sans cela qu'avec cet extérieur de religion? La priere est bonne, sans doute, lui répondis-je. Mais permettez-moi de vous demander à vous-même, pourquoi dans les familles on conserve les portraits d'un pere, d'une mere, de ses aïeux? N'est-ce pas principalement pour exciter sa propre reconnoissance, en songeant aux services qu'on en a reçus, & pour s'animer à suivre leurs bons exemples? Car ce n'est pas précisément ce tableau que l'on honore, mais on rapporte tout à ceux qu'il représente: de même il ne



Faut pas vous imaginer, que nous autres Catholiques Romains, nous adorions le bois ni le cuivre, mais nous nous en servons pour nourrir, pour-ainsi-dire, notre dévotion. Car comment un homme raisonnable pourroit-il n'être pas attendri en voyant la figure d'un Dieu mort sur une croix, pour son amour? Quel effet ne produit pas sur l'esprit & sur le cœur l'image d'un Martyr, qui a donné sa vie pour Jesus-Christ? Oh! je ne l'entendois pas ainsi, me dit l'Anglois; & je connus bien à son air que leurs Ministres les trompent, en leur faisant entendre, que les Papistes, comme ils nous appellent, honorent superficiellement, & adorent les croix & les images prises en elles-mêmes.

J'attendois avec empressement le retour de ceux qui avoient été visiter les habitations, lorsque l'on vint me dire, qu'il falloit aller à bord du vaisseau, parce que le Capitaine Potter vouloit me voir & me parler. J'eus beau prier, solliciter, représenter le plus vivement que je pus, toutes les raisons que j'avois de ne pas m'embarquer sitôt; je ne pus rien gagner, & il fallut obéir malgré moi. Le chef de la troupe, qui dans l'absence des autres, étoit le second

Lieutenant, ainsi que je viens de le dire, prenant sa langue d'une main, & de l'autre faisant semblant de la percer ou de la couper, me donna à entendre que si je parlois davantage, je devois m'attendre à de mauvais traitemens. J'ai lieu de croire qu'il étoit piqué des discours forts & pathétiques que je faisois sur la profanation des ornemens de l'Eglise & des vases sacrés.

Nous nous mîmes donc vers les trois heures après midi dans un canot, & quoique le vaisseau ne fût gueres qu'à trois lieues de-là, (le Capitaine l'ayant déjà fait entrer en rivière), nous n'y arrivâmes pourtant qu'environ sur les huit heures, par la lâcheté des nageurs, qui ne discontinuoient pas de boire. Du plus loin qu'à la lueur de la lune je découvris le corps du bâtiment, il me parut tout en l'air. Il étoit en effet échoué sur le côté & n'avoit pas trois pieds d'eau sous lui. Ce fut un grand sujet d'alarmes pour moi ; car je m'imaginois qu'il y avoit en cela de la faute de mon Negre, qu'on avoit choisi pour un des Pilotes, & je croyois que le Capitaine m'avoit envoyé chercher pour me faire porter la peine que méritoit l'esclave, ou tout au moins afin que je périssse  
avcc

avec les autres , si le navire venoit à s'ouvrir. Ce qui me confirma pendant quelque temps dans cette triste idée , fut le peu d'accueil qu'on me fit : mais j'ai appris depuis qu'il n'y avoit eu en cela aucune affectation , & que la mauvaise réception qui m'alarma , venoit uniquement de ce que tout le monde étoit occupé à manoeuvrer pour se tirer au plus vîte de ce mauvais pas.

D'abord que notre canot eut abordé , je vis descendre & venir à moi un jeune homme , qui estropioit un peu le françois , & qui me prenant la main , la baïsa , en me disant qu'il étoit Irlandois de nation , & Catholique Romain ; il fit même le signe de la croix , tant bien que mal ; & m'ajouta , qu'en qualité de second Canonnier il avoit une cabane , qu'il vouloit me la donner , & que si quelqu'un s'avisoit de me faire la moindre insulte , il sçauroit bien la venger. Ce début , quoique partant d'un homme qui me paroïssoit fort ivre , ne laissa pas de me tranquilliser un peu. Il me donna lui-même la main pour m'aider à grimper sur le pont par le moyen des cordages. A peine fus-je monté , que j'aperçus mon Negre. Je lui demandai aussi-tôt ce qui avoit ainsi fait échouer

le vaisseau, & je fus rassuré lorsqu'il m'eut dit que c'étoit par la faute du Capitaine, qui s'étoit opiniâtré à tenir le large de la rivière, quoiqu'on lui eût dit plusieurs fois, que le *chenal* (1) étoit tout proche de terre. Le Capitaine parut en même temps sur le gaillard, & me dit assez froidement d'entrer dans la chambre; après quoi il alla continuer de vacquer à la manœuvre.

Cependant mon Irlandois ne me quittoit pas, & s'étant assis à la porte, il me renouvela ses protestations de bienveillance, me disant toujours, qu'il étoit Catholique Romain, qu'il vouloit même se confesser avant que je sortisse de leur bord : qu'il avoit communiqué autrefois, &c. ; & comme dans tous ses discours il mêloit toujours quelques invectives contre la Nation Angloise, on le fit retirer, avec défense de me parler dans la suite, sous peine de châtimement; ce qu'il reçut de fort mauvaise grace, jurant, tempêtant, & protestant qu'il me parleroit, malgré qu'on en eut. Il s'en alla pourtant; mais à peine fut-il parti, qu'il en vint

---

(1) *Chenal*, c'est dans une rivière le courant d'eau, où un vaisseau peut entrer.

un autre, aussi ivre que lui, & Irlandois comme lui. C'étoit le Chirurgien, qui me dit d'abord quelques mots latins : *Pater, misereor*. Je voulus lui répondre en latin ; mais je compris bientôt qu'il n'y entendoit rien du tout ; & comme il n'étoit pas plus habile en françois, nous ne pûmes pas lier conversation ensemble.

Cependant il se faisoit tard, & je sentoie le sommeil qui me pressoit, n'ayant gueres dormi les nuits précédentes. Je ne sçavois pourtant où me mettre pour prendre un peu de repos. Le vaisseau étoit si panché, qu'il falloit être continuellement cramponné pour ne pas rouler. J'aurois bien voulu me jeter sur une des trois cabanes ; mais je n'osois, de peur que quelqu'un ne m'en fît retirer promptement. Le Capitaine s'aperçut de mon embarras, & touché de la mauvaise figure que nous faisions sur des coffres, le Garde-magasin & moi, il nous dit, que nous pouvions nous loger dans la cabane du fond de la chambre. Il ajouta même poliment, qu'il étoit fâché de ne pouvoir pas en donner une à chacun ; mais que son vaisseau étoit trop petit pour cela. J'acceptai bien volontiers ses offres, & nous

nous arrangeâmes de notre mieux sur ce tas de haillons.

Malgré toutes les incommodités de ma situation, je m'affoupis de lassitude, & pendant la nuit, moitié endormi, moitié éveillé, je m'apperçus que le bâtiment commençoit à remuer. Il vint insensiblement à flot, & pour empêcher qu'il ne se couchât dans la suite, on enfonçoit deux vergues dans la vase, une de chaque côté, lesquelles tenoient le corps du vaisseau en équilibre.

Lorsqu'il fut jour, & qu'il fallut prendre quelque nourriture, ce fut un nouveau tourment pour moi, car l'eau étoit si puante, qu'il n'y avoit pas moyen d'en goûter; tellement que les Indiens & les Negres, qui ne sont pas assurément délicats, aimoient mieux boire de l'eau de la riviere, quelque bourbeuse & quelque faumache qu'elle fût. Je demandai alors au Capitaine pourquoi il n'en faisoit pas d'autre, puisque tout proche de-là il y en avoit une source où j'avois coutume d'envoyer chercher l'eau dont j'usois au Fort. Il ne me répondit rien, croyant peut-être que je voulois le faire donner dans quelque embuscade. Mais après avoir bien questionné les François, les Negres & les

Indiens qu'il avoit fait prisonniers, il se déterminâ à envoyer sa chaloupe à terre avec mon domestique. On fit plusieurs voyages ce jour-là & les jours suivans, en sorte que nous fûmes tous dans la joie d'avoir de bonne eau, quoique plusieurs n'en usassent guere, aimant mieux le vin & le taffia, qui étoit sur le pont à discrétion.

Je dois pourtant dire à la louange du Capitaine, qu'il étoit très-sobre. Il m'a même souvent témoigné sa peine sur les excès de son équipage, à qui, suivant l'usage des Corsaires, il est obligé de laisser beaucoup de liberté. Il me fit ensuite une confidence assez plaisante. Monsieur, me dit-il, sçavez-vous que demain cinquieme du présent mois de Novembre, suivant notre maniere de compter ( car nous autres François nous comptons le quinze ) les Anglois font une très-grande fête? Et quelle fête, lui dis-je? Nous brûlons le Pape, me répondit-il en riant. Expliquez-moi, repris-je, ce que c'est que cette cérémonie. On habille burlesquement, me dit-il, une espece de statue ridicule, qu'on appelle le Pape, & qu'on brûle ensuite en chantant des vaudevilles, & tout cela en mémoire du jour

où la Cour de Rome sépara l'Angleterre de sa communion. Demain, continuait-il, nos gens qui sont à terre feront la cérémonie au Fort. Après quoi, il fit hisser sa flamme & son pavillon. Les matelots monterent sur les hauts-bancs, le tambour batit, on tira du canon, & l'on cria cinq fois *vive le Roi*. Cela fait : il appella un de ses matelots, qui, au grand plaisir de ceux qui entendoient sa langue, chanta une fort longue chanson, que je jugeai être le recit de toute cette indigne histoire. Voilà un trait, mon Révérend Pere, qui confirme bien que tout le monde sçait déjà, que l'hérésie pousse toujours aux derniers excès son animosité contre le Chef visible de l'Eglise.

Sur le soir nous vîmes venir un grand canot à force de rames. Le Capitaine, qui se tenoit toujours sur ses gardes, & qui ne pouvoit pas s'ôter de l'esprit que nos gens cherchoient à le surprendre, fit faire aussi-tôt *branle bas*, on tira sur le champ un coup de pierrier, & la pirogue ayant fait son signal, tout fut tranquille. C'étoit le Lieutenant qui étoit allé faire le dégât sur les habitations, le long de la riviere. Il rapporta qu'il n'avoit visité que deux ou trois



plantations: où il n'avoit trouvé personne. Il ajouta qu'il alloit remonter pour mettre le feu par-tout. En effet après avoir soupe, & avoir amplement conféré avec les principaux, il repartit. Je demandai d'aller avec lui jusqu'au Fort pour chercher mes papiers, mais je fus refusé; & pour m'adoucir un peu la peine que me faisoit ce refus, Monsieur Potter me dit, qu'il m'y meneroit lui-même. Je pris donc patience, & je tâchai de réparer par un peu de sommeil la perte des nuits précédentes; mais ce fut inutilement: le bruit, le fracas & la mauvaise odeur, ne me permirent pas de fermer l'œil.

Le Dimanche matin je m'attendois à voir quelque exercice de Religion; car jusques-là je n'avois apperçu aucune marque de Christianisme; mais tout fut à l'ordinaire, en sorte que je ne pus pas m'empêcher de témoigner ma surprise. Le Capitaine me dit que dans leur secte chacun servoit Dieu à sa mode; qu'il y avoit parmi eux, comme ailleurs, des bons & des mauvais, & que, *qui bien faisoit, bien trouveroit*. Il tira en même temps de son coffre un livre de dévotion, & je m'apperçus qu'il y jetta quelquefois les yeux dans le cours

de la journée , & le Dimanche suivant. Comme il m'a toujours paru plein de raison, j'avois soin de jeter de temps en temps dans la conversation quelque mots de controverse & de morale, qu'il recevoit fort bien; se faisant expliquer par des Interpretes ce qu'il n'entendoit pas. Il me dit même un jour, qu'il ne vouloit plus faire le métier de Corfaire : que Dieu lui donnoit aujourd'hui du bien qui peut-être lui seroit bientôt enlevé par d'autres ; qu'il n'ignoroit pas qu'il n'emporteroit rien en mourant; que du reste je ne devois pas m'attendre à trouver plus de piété dans un Corfaire François , ou même Espagnol, que j'en voyois dans son vaisseau, parce que ces sortes d'armemens ne sont guere compatibles avec les exercices de dévotion.

Je vous avoue, mon Révérend Pere, que j'étois étonné de voir de tels sentimens dans la bouche d'un Huguenot Américain : car tout le monde sçait combien cette partie du monde est éloignée du Royaume de Dieu & de tout ce qui y conduit. Je l'ai exhorté plusieurs fois à demander au Seigneur de l'éclairer, & de ne pas le laisser mourir dans les ténèbres de l'herésie, où il a

eu le malheur de naître & d'être élevé.

Comme les canots alloient & venoient incessamment de terre à bord & de bord à terre pour transporter le pillage, il en vint un ce soir-là même, qui conduisoit un François avec cinq Indiens. C'étoit un de nos soldats qui depuis une quinzaine de jours étoit allé chercher des Sauvages pour les faire travailler, & qui ne sçachant pas que les Anglois étoient maîtres du Fort, s'étoit jetté entre leurs mains. Je représentai au sieur Potter, que les Indiens étant libres parmi nous, il ne devoit, ni ne pouvoit les prendre prisonniers, sur-tout n'ayant pas été trouvés les armes à la main; mais il me répondit que ces sortes de gens étoient esclaves à *Rodelan*, & qu'il les y conduiroit malgré tout ce que je pourrois lui dire. Il les a emmenés en effet avec les Arouas qu'il avoit d'abord pris dans la baye d'Oyapoc : peut-être a-t-il envie de revenir dans ce pays, & de se servir de ces misérables pour faire des descentes sur les côtes; peut-être aussi les laissera-t-il à Surinam.

Je le sommai cependant le lundi matin de la parole qu'il m'avoit donnée de me mener à terre; mais il n'y eut pas moyen de rien obtenir, & il fallut

se contenter de belles promesses ; enforte que je désespérois de revoir jamais mon ancienne demeure , lorsqu'il vint lui-même à moi , le mardi , me dire que si je voulois aller au Fort , il m'y feroit conduire. J'acceptai bien volontiers son offre ; mais avant que je m'embarquasse , il me recommanda fort de ne pas fuir , parce qu'on ne manqueroit pas , dit-il , de vous arrêter avec un coup de fusil : je le rassurai là-dessus , & nous partîmes.

Celui qui commandoit le canot étoit le second Lieutenant , celui-là même qui m'avoit menacé de me couper la langue ; & comme je m'en étois plaint au Capitaine , qui lui en avoit sans doute parlé , il s'excusa fort là-dessus en chemin , & me fit mille politesses.

Nous arrivâmes insensiblement au terme , & aussi-tôt je vis tous ceux qui gardoient le Fort , venir au débarquement les uns avec des fusils , les autres avec des sabres pour me recevoir. Peu accoutumés peut être à la bonne foi , ils craignoient toujours que je ne leur échappasse , malgré tout ce que je pouvois leur dire pour les tranquilliser sur mon compte.

Après que nous fûmes un peu reposés , je demandai d'aller chez moi , & l'on m'y conduisit sous une bonne es-

corte. Je commençai d'abord par visiter l'Eglise, afin de voir pour la dernière fois dans quel état elle étoit; & comme je ne pus retenir mes larmes & mes soupirs, en voyant les autels renversés, les tableaux déchirés, les pierres sacrées mises en pieces & éparfées de côté & d'autre; les deux principaux de la bande me dirent qu'ils étoient bien fâchés de tout ce désordre; que cela s'étoit fait, malgré leurs intentions, par les Matelots, les Negres & les Indiens dans la fureur du pillage & dans l'ardeur de l'ivresse; & qu'ils m'en faisoient leurs excuses. Je leur répondis que c'étoit à Dieu principalement, & premièrement, qu'ils devoient demander pardon d'une telle profanation dans son Temple, qu'il étoit très à craindre pour eux qu'il ne se vengeât & qu'il ne les châtiât comme ils le méritoient. Je me jettai ensuite à genoux & je fis une espece d'amende honorable à Dieu, à la sainte Vierge & à saint Joseph, à l'honneur desquels j'avois dressé des autels, pour exciter la dévotion de mes Paroissiens; après quoi je me levai & nous prîmes le chemin de ma maison.

J'avois autour de moi cinq à six personnes qui observoient scrupuleusement

toutes mes démarches, tous mes mouvemens, & sur-tout les coups d'œil que je jettois. Je ne voyois pas pourquoi tant d'attention de leur part, mais je le sçus dans la suite. Ces bonnes gens, avides au dernier point, s'imaginoient que j'avois de l'argent caché; & que, lorsque j'avois témoigné tant d'empressement de revenir à terre, c'étoit pour voir si on n'avoit pas découvert mon trésor. Nous entrâmes donc tous ensemble dans la maison, & ce fut un vrai chagrin pour moi, je vous l'avoue, de voir l'affreux désordre où elle étoit.

Il y a près de dix-sept ans que j'allai pour la première fois à *Oyapoc*, & que je commençai d'y amasser ce qui est nécessaire pour la fondation des Missions Indiennes, prévoyant que ce quartier abondant en Sauvages, fourniroit une vaste carrière à notre zèle, & que la cure d'*Oyapoc* feroit comme l'entrepôt de tous les autres établissemens. Je n'avois cessé depuis ce temps-là de me fournir toujours de mieux en mieux par les soins charitables d'un de nos Peres, qui vouloit bien être mon correspondant à Cayenne. Dieu a permis qu'un seul jour absorbât le fruit de tant de peines & de tant d'années: que son

Saint Nom soit béni. Ce qui me fâche le plus, c'est de sçavoir les trois Missionnaires, qui restent dans ce quartier-là, dénués de tout, sans que je puisse pour le présent leur procurer même le pur nécessaire, malgré toute la libéralité & les bonnes intentions de nos Supérieurs.

Enfin, après avoir parcouru rapidement tous les petits appartemens qui servoient de logement à nos Peres, quand ils venoient me voir, j'entrai dans mon cabinet : je trouvai tous mes livres & papiers par terre, dispersés, confondus & à moitié déchirés. Je pris ce que je pus, &, comme on me pressoit de finir, il fallut m'en retourner au Fort.

Peu d'heures après arriverent ceux qui étoient allés ravager les habitations; & s'étant un peu rafraîchis, ils continuèrent leur route jusqu'au vaisseau, emportant avec eux ce qu'ils avoient pillé, qui, de leur aveu, & à leur grand regret, n'étoit pas fort considérable.

Le lendemain toute la matinée se passa à achever de faire des ballots, à casser les meubles qui restoient dans les différentes maisons, à arracher les ferrures, les gonds des portes, sur-tout ce qui étoit de cuivre; & enfin, envi-

ron midi, on mit le feu aux maisons des habitans, lesquelles furent bientôt réduites en cendres, n'étant couvertes que de paille, suivant l'usage du pays. Comme je voyois bien que la mienne alloit avoir le même sort, je pressai beaucoup pour qu'on m'y conduisît, afin de recueillir le plus de livres & de papiers que je pourois.

Le second Lieutenant qui étoit le Chef, affecta alors de décharger devant moi un pistolet qu'il portoit en bandouliere, & il le chargea tout de suite, ayant grand soin de me le faire remarquer. J'ai conçu depuis d'où venoit cette affectation de sa part. Ensuite il me fit dire que si je voulois aller chez moi, il m'y conduiroit.

Etant arrivé, je me mis à chercher encore quelques papiers, & comme il ne restoit avec moi qu'un Matelot qui parloit françois, tous les autres s'étant un peu écartés, à dessein sans doute, celui-ci me dit : mon Pere, tous nos gens sont loin, sauvez-vous, si vous voulez. Je compris bien, qu'il vouloit me tenter, & je lui répondis froidement, que des hommes de notre état ne sçavent ce que c'est que de manquer à leur parole. J'ajoutai que si j'avois voulu pren-



dre la fuite, il y avoit long-temps que je l'aurois fait, en ayant plusieurs fois trouvé l'occasion favorable, pendant qu'ils s'amusoient à piller ou à boire.

Enfin, après avoir bien fouillé par-tout, & ne trouvant plus rien, je déclarai que j'avois fini, & que nous nous en irions quand il leur plairoit. Alors le Lieutenant s'approcha avec un air gravé & menaçant, & me fit dire par l'Interprete, que j'eusse à leur montrer l'endroit où j'avois caché mon argent, sinon qu'il m'arriveroit malheur. Je répondis avec cette assurance que donne la vérité, que je n'avois point caché d'argent, que si j'avois pensé à mettre quelque chose en sûreté, j'aurois commencé par ce qui servoit à l'autel. Vous avez beau nier le fait, me répondit pour lors l'Interprete par l'ordre de l'Officier, nous sommes certains, à n'en pouvoir douter, que vous avez beaucoup d'argent, car les soldats qui sont à bord prisonniers nous l'ont dit, & cependant nous n'en avons trouvé que fort peu dans votre armoire. Il faut donc que vous l'ayez caché, & si vous ne le donnez pas au plus vite, prenez garde à vous, vous sçavez que mon pistolet n'est pas mal chargé. Je me jettai pour

lors à genoux, en disant qu'ils étoient les maîtres de m'ôter la vie, puisque j'étois entre leurs mains & à leur discrétion; que cependant, s'ils vouloient en venir là, je les suppliois de me donner un moment pour faire ma priere : que, du reste, je n'avois pas d'autre argent que celui qu'ils avoient déjà pris. Enfin, après m'avoir laissé quelque temps dans cette situation, en se regardant l'un l'autre, ils me dirent de me lever & de les suivre.

Ils me menerent sous la galerie de la maison qui donnoit sur un petit plantage de cacaoyers, que j'avois fait en forme de verger; &, m'ayant fait asseoir, le Lieutenant se mit aussi sur une chaise; après quoi, prenant un air gai, il me fit dire que je ne devois pas avoir peur, qu'il ne prétendoit pas me faire aucun mal; mais qu'il étoit impossible que je n'eusse rien caché, puisque j'en avois eu le temps, les ayant vus passer devant ma porte, lorsqu'ils alloient prendre le fort. Je lui répétois ce que j'avois déjà dit si souvent, que la frayeur nous avoit si fort saisis au bruit qu'ils firent dans la nuit par leurs huées, par leurs cris, & par la quantité de coups qu'ils tirèrent, que nous n'avions songé d'a-

bord qu'à nous mettre à couvert de la mort par une prompte fuite , d'autant plus que nous nous imaginions qu'ils se répandoient en même-temps dans toutes les maisons.

Mais enfin , répliqua-t-il , les François prisonniers connoissent bien vos facultés : pourquoi nous auroient-ils avertis que vous aviez beaucoup d'argent , si cela n'étoit pas vrai ? Ne voyez-vous pas , lui dis-je , qu'ils ont voulu vous flatter , & vous faire leur cour à mes dépens ? Non , non , continua-t-il , c'est que vous ne voulez pas vous dessaisir de votre trésor. Je vous assure pourtant , & je vous donne ma parole d'honneur , que vous aurez votre liberté , & que nous vous laisserons ici sans brûler vos maisons , si vous voulez enfin découvrir votre trésor. C'est bien inutilement , lui répondis-je , ennuyé de tous ses discours , que vous me faites de si vives instances. Encore une fois , je n'ai pas d'autre chose à vous dire , que ce que je vous ai déjà si souvent répété. Il parla alors au matelot qui servoit d'interprete , & qui n'avoit pas cessé de me regarder pendant tout cet entretien , pour voir de quel côté je jettois les yeux ; après quoi celui-ci alla visiter tous mes ca-  
caoyers.

Je me rappelai pour lors un petit entretien que j'avois eu avec le Capitaine quelques jours auparavant. Je lui disois que , si les sentinelles avoient fait leur devoir , & qu'ils nous eussent avertis de l'arrivée de l'ennemi , nous aurions caché nos meilleurs effets. Dans quel endroit , me dit-il , auriez-vous mis tout cela ? L'auriez-vous enfoui dans la terre ? Non , répondis-je , nous nous serions contenté de transporter tout dans le bois , & de le couvrir de feuillages. C'est donc là-dessus que ces rusés Corfaires , qui pesoient & combinoient toutes nos paroles , s'imaginant que je n'avois pas eu le temps de porter bien loin ce que j'avois de précieux , voulurent , par un dernier effet de leur cupidité & de leur défiance , parcourir le dessous des arbres de mon jardin. Mais il étoit impossible qu'ils y trouvassent ce qui n'y avoit pas été mis : aussi le matelot s'ennuya-t-il bientôt de chercher ; & , étant revenu , nous prîmes tous ensemble le chemin du fort , eux sans aucun butin , moi avec le peu de papiers que j'avois ramassés.

Alors ils conférèrent ensemble pendant quelque temps , & , environ les trois heures , ils allèrent mettre le feu chez

moi. Je les priai d'épargner au moins l'Eglise, & ils me le promirent. Elle brûla pourtant; & comme je m'en plaignois, ils me dirent que le vent, qui étoit ce jour-là très-grand, avoit emporté sans doute quelques étincelles qui l'avoient embrasée. Il fallut se contenter de cette réponse, & laisser à Dieu le temps, le soin, & la maniere de venger l'insulte faite à sa maison. Pour moi, voyant les flammes s'élever jusqu'aux nues, & ayant le cœur percé de la plus vive douleur, je me mis à réciter le Pseaume 78. *Deus, venerunt gentes, &c.*

Enfin, lorsque tout fut transporté aux canots, nous nous embarquâmes nous-mêmes. Il étoit un peu plus de cinq heures; & les matelots, qui devoient nous suivre dans deux petits canots, acheverent d'incendier toutes les maisons du fort; ensuite s'étant tirés un peu au large dans la riviere, & se laissant dériver tout doucement au courant, ils crièrent plusieurs fois: *Houra*, qui est leur *Vive le Roi*, & leur cri de joie. Ils n'avoient pas néanmoins grand sujet de s'applaudir de leur expédition, qui ne leur étoit ni glorieuse, puisque sans la noire trahison qui nous avoit livrés entre leurs mains, elle ne leur

eût jamais réussi ; ni utile , puisqu'en nous faisant , à la vérité , beaucoup de tort , ils en tiroient très-peu de profit.

Je m'attendois de trouver le vaisseau où je l'avois laissé ; mais il avoit déjà pris le large , en sorte que nous n'y arrivâmes que bien avant dans la nuit , ce qui fit qu'on ne déchargea le butin que le lendemain matin 19 du mois. On n'avança guère de toute cette journée , quoiqu'on se servît d'avirons , ne pouvant pas faire voile faute de vent. Cette lenteur m'inquiétoit beaucoup , parce que j'aurois voulu sçavoir au plutôt quel seroit mon sort. Me laisseront-ils à Cayenne , me disois-je à moi-même ? Me meneront-ils à Surinam ? me conduiront-ils à la Barbade , ou même jusqu'à la nouvelle Angleterre ? Et comme je m'entretenois dans ces pensées , couché dans ma cabane , que je ne pouvois quitter à cause de mon extrême foiblesse & du mal de mer qui m'incommodoit infiniment , quelqu'un me vint dire qu'on avoit renvoyé à terre trois de nos soldats avec une vieille Indienne prise dans le canot d'Aroïias , dont j'ai déjà parlé. J'en fus un peu surpris , & en ayant demandé la raison au Capitaine , il me dit que

c'étoient autant de bouches inutiles de moins. Et pourquoi , lui dis-je , ne faites-vous pas de même envers tous les autres prisonniers ? C'est que j'attends une bonne rançon de vous autres , répliqua-t-il. Il auroit accusé plus juste , s'il eût dit que , voulant faire des descentes à Cayenne , il appréhendoit que quelqu'un des siens n'y fût pris , & qu'en ce cas il vouloit avoir de quoi faire un échange , ce qui est arrivé en effet , comme on le verra dans la suite.

Le vent ayant un peu rafraîchi sur le soir , nous fîmes route toute la nuit ; & dès avant midi , on nous apperçut de Cayenne , à la hauteur d'un gros rocher , qu'on nomme Connestable , & qui est à cinq ou six lieues au large. On y étoit instruit déjà du désastre arrivé à *Oyapoc* , soit par un billet qu'avoit écrit un jeune Sauvage , soit par quelques habitans d'*Aproakac* qui étoient venus se réfugier à Cayenne ; mais on en ignoroit toutes les circonstances ; & le public , comme il arrive ordinairement en pareils cas , faisoit courir plusieurs bruits plus fâcheux les uns que les autres : les uns disoient que tout avoit été massacré à *Oyapoc* , & que moi en particulier j'avois souffert mille

cruautés. Les autres publioient qu'il y avoit plusieurs vaisseaux, & que Cayenne pourroit bien avoir le même sort. Ce qui paroissoit un peu accréditer cette dernière nouvelle, c'est que le navire qui nous avoit pris, emmenoit avec lui trois canots, qui, avec sa chaloupe, faisoient cinq bâtimens, lesquels ayant des voiles & étant bien au large, ne laissoient pas de paroître quelque chose de considérable à ceux qui étoient à terre.

Pour moi, dans la persuasion où j'étois, que nos Peres, que j'avois laissés dans le bois, ou quelques-uns des François qui avoient fui, n'avoient pas manqué d'aller au plus vite à Cayenne donner par eux-mêmes des nouvelles sûres de notre triste sort, ou tout au moins d'y envoyer d'amples instructions là-dessus, je m'imaginois qu'on enverroit quelqu'un pour me réclamer; mais je me trompois, & l'on ignoroit parfaitement tout ce qui m'étoit arrivé. Cependant le vendredi se passa, & le lendemain nous mouillâmes tout proche de *l'Enfant Perdu* : c'est un écueil éloigné de terre de six mille treize toises, ce qui a été exactement mesuré par M. de la Condamine, Membre de l'Acadé-



mie Royale des Sciences , à son retour du Pérou.

Ver<sup>s</sup> les neuf heures du matin , après de grands mouvemens dans le navire , je vis démarer deux grands canots qui alloient à une petite riviere , nommée *Macouria* , pour y ravager spécialement l'habitation d'une certaine dame ; en revanche , disoient-ils , de quelques sujets de mécontentemens qu'elle avoit donné autrefois à des Anglois qui avoient été chez elle prendre des syrops : car vous sçavez , mon Révérend Pere , qu'en temps de paix cette Nation commerce ici , principalement pour fournir des chevaux aux sucreries. Comme je ne remarquai que treize hommes dans chaque Pirogue , y compris deux François qui devoient leur servir de guides , je commençai dès-lors à concevoir quelque espérance de ma liberté , parce que je m'imaginois bien que le temps étant fort ferein , on s'appercevroit à terre de cette manœuvre , & qu'on ne manqueroit pas de courir sus. Je m'entretenois ainsi dans cette douce pensée , lorsqu'on vint me dire que ces canots devoient aller premierement à *Couon* , qui n'est éloigné de *Mocouria* que d'environ quatre lieues , pour y prendre ,

s'ils pouvoient , le Pere Lombard , ce Missionnaire qui travaille avec tant de succès & depuis si long-temps dans la Guyane , à la conversion des Sauvages , afin d'exiger de lui une rançon convenable à son âge & à son mérite.

Je vous laisse à penser quel coup de foudre ce fut pour moi qu'une nouvelle de cette nature : car je voyois par moi-même que si ce digne Missionnaire étoit conduit à notre bord , il succomberoit infailliblement à la fatigue. Mais la Providence qui ne vouloit pas affliger jusqu'à ce point nos Missions , déconcerta leur projet. Ils échouèrent en chemin , & furent obligés de s'en tenir à leur premier dessein , qui étoit d'insulter seulement *Macouria*. Ils y entrèrent en effet le Dimanche matin ; ils pillèrent & ravagerent pendant tout le jour & toute la nuit l'habitation qui étoit l'objet de leur haine ; & , après avoir mis le feu aux maisons le lundi matin , ils retournerent à bord , sans que personne fît la moindre opposition : les Negres étoient si fort effrayés , qu'ils n'osoient paroître , & les François qu'on avoit envoyés de Cayenne , dès le Dimanche matin , n'avoient pas encore pu arriver.

Pendant cette expédition , ceux qui étoient

étoient restés avec moi dans le vaisseau, raisonnoient chacun suivant ses desirs ou ses craintes. Les uns appréhendoient un heureux succès de cette entreprise, & les autres le desiroient : enfin comme chacun se repaissoit ainsi de ses propres idées, je vis encore sur notre bord une grande agitation vers les trois heures après midi : c'étoit le maître de l'équipage, homme vif, hardi & déterminé, qui, à la tête de neuf hommes seulement, alloit dans la chaloupe tenter une descente à la côte, tout proche de Cayenne, se faisant conduire par un Negre qui connoît le Pays, parce qu'il est Créole. Peut-être aussi que le sieur Potter vouloit faire diversion, & empêcher par-là qu'on envoyât de Cayenne après ceux de ses gens qui alloient à *Macouria*.

Quoi qu'il en soit, lorsque je fus averti du départ de la chaloupe, je ne doutai plus que le Seigneur ne voulût me tirer de mon esclavage ; persuadé que j'étois, que si la première troupe n'étoit pas attaquée, la seconde le feroit infailliblement : ce que je prévoyois arriva en effet. Les dix Anglois, après avoir pillé une de nos habitations, furent rencontrés par une Troupe fran-

çoise , & entièrement défaits. Trois restèrent sur la place , & sept furent faits prisonniers ; de notre côté , il n'y eut qu'un soldat blessé à l'épaule d'un coup de fusil. Pour mon pauvre Negre , il est surprenant que dans ce combat il n'ait pas même été blessé. Le Seigneur a sans doute voulu le récompenser de sa fidélité envers son Maître ; ce fut par lui qu'on apprit enfin à Cayenne tout le détail de la prise d'*Oyapoc* , & tout ce qui me regardoit personnellement.

Nous étions sur notre bord fort impatients de sçavoir quelle réussite auroient toutes ces expéditions , mais rien ne venoit ni de la côte , ni de *Macouria*. Enfin , lorsque le Soleil commença à paroître , & qu'il fût assez clair pour pouvoir découvrir au large , c'étoit un flux & reflux de matelots qui montoient successivement à la *hune* , & qui rapportoient toujours qu'ils ne voyoient rien ; mais environ les neuf heures le sieur Potter vint me dire lui-même qu'il avoit aperçu trois chaloupes , qui , partant de Cayenne , prenoient le chemin de *Macouria* , & alloient sans doute trouver ses gens. Pour le tranquilliser un peu , je lui répondis que ce pouvoient être des canots d'habitans , qui , après avoir

entendu la Messe, retournoient à leurs habitations. Non, non, répliqua-t-il, ce sont des chaloupes où il y a beaucoup de monde ; je les découvre parfaitement bien avec ma lunette à longue vue. Vos gens, ajoutai-je, seront peut-être sortis de la rivière avant que les nôtres y arrivent, & dès lors il n'y aura point de choc. Tout cela ne m'inquiète point, me répondit-il, mon monde est bien armé & plein de courage. Le sort de la guerre en décidera, si les deux troupes en viennent aux mains.

Mais que pensez-vous de votre chaloupe, lui demandai-je ? Je la crois prise, me dit-il. Aussi, souffrez que je vous représente, ajoutai-je, qu'il y a un peu de témérité dans vous d'avoir hasardé une descente avec si peu de monde. Vous imaginiez-vous donc que Cayenne étoit un Oyapoc ? Ce n'étoit pas non plus mon sentiment, me répondit-il ; mais c'est la trop grande ardeur & l'excessive vivacité du maître de l'équipage, qui en est la cause ; tant pis pour lui, s'il lui est arrivé quelque malheur. J'en serois pourtant fâché, continua-t-il, car je l'estime beaucoup, & il m'est très-nécessaire. Il aura sans doute passé mes ordres, car je lui avois recommandé de ne pas

mettre à terre , mais seulement d'examiner de près l'endroit le plus commode pour débarquer.

Après nous être ainsi entretenus un peu de temps , il fit lever l'ancre , & s'approcha le plus qu'il put de terre & de *Macouria* , tant pour couper chemin à nos chaloupes , que pour couvrir ses gens , & leur abrégér le retour.

Cependant tout le Dimanche se passa dans de grandes inquiétudes. Nos ennemis étoient avertis qu'il y avoit trois vaisseaux en rade , parce que les canots allant à *Macouria* , s'étoient assez approchés du port pour les découvrir , & qu'ils avoient fait les signaux convenus avec le Capitaine Potter. Or , quelques-uns craignoient que ces navires ne vinssent attaquer le vaisseau pendant la nuit. Aussi vers les sept heures du soir mirent-ils deux pierriers aux fenêtres de la chambre , outre les douze qui étoient sur le bord le long du bâtiment. Mais le Capitaine étoit fort tranquille ; il me dit que bien loin d'appréhender qu'on vînt l'attaquer , il le souhaitoit au contraire , espérant de se rendre maître de ceux qui oseroient l'approcher. Il étoit effectivement bien armé en corsaire : sabres , pistolets , fusils , lances , grenades ,

boulets garnis de gaudron & de souffre , mitraille , rien ne manquoit.

Je crois que personne ne dormit cette nuit-là ; rien pourtant ne parut ni de *Macouria* , ni de Cayenne ; ce qui nous inquiétoit tous infiniment. Enfin , environ les huit heures du matin , le Capitaine vint me dire qu'on découvroit beaucoup de fumée du côté de *Macouria* , & que c'étoient ses gens sans doute qui avoient mis le feu aux maisons de Madame Gislet. (C'est le nom de la Dame à l'habitation de laquelle les Anglois en vouloient singulierement.) J'en suis fâché , ajouta-t-il , car j'avois défendu expressément de rien brûler. Peu après on apperçut du haut de la hune , cinq canots ou chaloupes en mer , qui paroissoient se poursuivre les uns les autres ; c'étoient nos François qui donnoient la chasse aux Anglois. Le sieur Potter , en homme fait au métier , le connut bientôt , & agit en conséquence ; car il leva l'ancre , fit encore un petit mouvement pour s'approcher , & ordonna à tout son monde de prendre les armes , ayant fait descendre en même temps dans la calle tous les prisonniers , soit François , soit Indiens. Je voulus y aller moi-même , mais il me dit que je pouvois rester dans la cham-

bre, & qu'il m'avertiroit quand il en feroit temps.

Pendant toute cette agitation, un des canots, qui étoit allé à *Macouria*, s'approchoit de nous à force de rames, & pour s'assurer que c'étoient des Anglois, On arbora la flamme & le pavillon, & l'on tira un coup de canon, auquel le canot ayant répondu par un coup de mousquet, signal dont ils étoient convenus, la tranquillité succéda à ce premier mouvement de crainte.

Mais il restoit encore un canot en arriere, qui venoit fort doucement avec la *Pagaye*; (espece de pelle ou d'aviron, dont les Sauvages se servent pour nager leurs canots) & l'on appréhendoit qu'il ne fût pris par nos chaloupes. Aussi à peine l'Officier, qui avoit conduit le premier, eut-il fait décharger à la hâte le peu qu'il avoit apporté, qu'il courut au-devant pour le convoyer, & l'ayant enfin conduit à bon port, & tout le petit butin étant embarqué dans le vaisseau, chacun pensa à se délasser de son mieux des fatigues de la maraude. Le punch, la limonade, le vin, l'eau-de-vie, le sucre, rien n'étoit épargné. Ainsi se passa le reste du jour & la nuit du lundi au mardi.



Parmi tous ces succès, qui quelque peu considérables qu'ils fussent en soi, étoient pour eux autant de sujets de triomphe, il leur restoit un grand chagrin, c'étoit la prise de leur chaloupe & des dix hommes qui l'avoient conduite à terre. Il fallut donc penser sérieusement aux moyens de les ravoir; c'est pourquoi dès le mardi matin, après voir conféré entr'eux, & tenu conseil sur conseil, ils vinrent me trouver, & me dire, que leur vaisseau chassant considérablement, soit à cause des courans, qui sont en effet très-forts dans ces parages, soit parce qu'il ne leur restoit plus qu'une petite ancre, ils ne pouvoient plus tenir la mer, & qu'ils songeoient à aller à Surinam, colonie Hollandoise, à quatre-vingt lieues ou environ de Cayenne; qu'ils voudroient pourtant bien auparavant avoir des nouvelles de leur chaloupe & de leurs gens qui étoient allés à terre le samedi.

Je leur répondis que cela étoit très-aisé, qu'ils n'avoient pour cela qu'à armer un des canots qu'ils nous avoient pris, l'envoyer à Cayenne proposer un échange de prisonniers. Mais voudra-t-on nous recevoir, me dirent-ils? ne nous fera-t-on aucun mal? nous fera-t-il

permis de revenir , &c ? Il me fut aisé de résoudre des doutes si mal fondés , en leur disant , comme il est vrai , que le droit des gens est de toutes les Nations ; que les François ne se piquent pas moins que les Anglois de l'observer ; qu'il n'y avoit rien de si ordinaire parmi les peuples civilisés que de voir des Généraux s'envoyer mutuellement des hérauts d'armes , trompettes ou tambours , porter des paroles d'accommodement , & qu'ainsi ils n'avoient rien à craindre pour ceux de leur équipage qu'ils enverroient à terre.

Après de nouveaux entretiens qu'ils eurent entr'eux , ils commencerent à faire leurs propositions , dont je trouvai quelques-unes tout-à-fait déraisonnables : par exemple , ils vouloient qu'on leur rendît leur chaloupe avec toutes les armes , & qu'on leur relâchât tous leurs prisonniers , en quelque nombre qu'ils fussent , pour quatre François seulement que nous étions. Je leur répondis que je ne croyois pas qu'on leur passât l'article des armes ; que pour ce qui est des hommes , l'usage est de changer tête pour tête. Mais vous seul ne valez-vous pas trente matelots , me dit un de l'assemblée ? Non , certainement , lui dis-je : un

homme de mon état en fait de guerre ne doit être compté pour rien.

Tout cela est bon pour la raillerie , dit le Capitaine , & puisque vous le prenez sur ce ton , je m'en vais mettre à la voile ; je puis fort aisément me passer de dix hommes. Il m'en reste encore assez d'équipage pour continuer ma course. Sur le champ il sort de la chambre , donne des ordres ; on commence à manœuvrer , &c. Mais à travers tout ce manège , je m'appercevois bien que ce n'étoit que feinte de leur part pour m'intimider & pour m'engager à leur offrir deux mille piaſtres qu'ils m'avoient déjà demandées pour ma rançon.

Cependant comme j'avois grande envie de me tirer de leurs mains , quoique je ne le fiſſe point paroître à l'extérieur , je fis appeller le ſieur Potter , & je lui dis qu'il ne devoit pas s'en tenir à mon ſentiment ; qu'il pouvoit toujours envoyer un canot à Cayenne faire les propositions qu'il jugeroit à propos , ſauf à Monsieur le Commandant de les accepter ou de les rejeter. Il prit ce parti , & me pria de dicter moi-même la lettre qu'il vouloit écrire , ce que je fis en ſuivant exactement ce qu'il me faiſoit dire par ſon ſecrétaire.

J'écrivis moi-même un mot à Monsieur d'Orvilliers & au Pere de Villeconte , notre Supérieur général , priant le premier de stipuler dans les articles de la négociation , si elle avoit lieu , qu'on me rendroit tout ce qui avoit appartenu à mon Eglise , m'offrant à payer autant d'argent pesant que pesoit l'argenterie , & une certaine somme dont nous étions convenus pour les meubles , ornemens & linges ; je priois en même temps nos Peres , si l'affaire réussissoit , de m'envoyer de l'argent & des balances par le retour du canot , à l'endroit où devoit se faire l'échange des prisonniers , c'est-à-dire en pleine mer , à mi-chemin du vaisseau & de la terre.

Toutes ces lettres étant finies , le canot fut expédié , & on y mit pour porter les paquets un Sergent fait prisonnier à Oyapoc. Il avoit ordre de faire beaucoup de diligence , & comme c'est un homme expéditif , nous aurions eu une réponse prompte , mais le vent & le courant étoient si contraires , qu'il ne put gagner Cayenne. Nous en fûmes tous extrêmement fâchés. Les Anglois parce qu'ils commençoient à manquer d'eau , & que leur vaisseau dériveroit encore considérablement , n'ayant plus , comme

je l'ai dit , qu'une fort petite ancre, qu'ils étoient obligés de m'builler avec un grapin, & nous autres François, parce que nous souhaitions d'être libres. Il fallut pourtant prendre patience , & se résigner à la volonté de Dieu jusqu'à ce qu'il nous fît naître une nouvelle ressource.

Enfin , le Mercredi matin m'étant avisé de demander au Capitaine quel parti il étoit déterminé de prendre , je fus agréablement surpris de lui entendre dire que , si je voulois aller à Cayenne moi-même, j'en étois le maître , avec cette condition que je ferois renvoyer tous les Anglois qui y étoient prisonniers. Cela ne dépend pas de moi , lui dis-je ; mais je vous promets de faire tous mes efforts auprès de Monsieur le Commandant pour l'obtenir. Après quelques légères difficultés , que je levai aisément , nous écrivîmes une nouvelle lettre à Monsieur d'Orvilliers , dont je devois être le porteur ; & tout étant prêt , nous nous embarquâmes quatre François & cinq Anglois pour venir à Cayenne.

En prenant congé du Capitaine , je lui dis que si la guerre continuoit , & que lui ou d'autres de sa Nation vinssent

à Cayenne, je ne pouvois plus être fait prisonnier. Il me répondit qu'il le sçavoit déjà ; l'usage étant de ne pas faire deux fois prisonnier une même personne dans le cours d'une même guerre, à moins qu'il ne soit trouvé les armes à la main.

Je le remerciai ensuite de ses manieres honnêtes à mon égard, & en lui serrant la main : Monsieur, lui dis-je, deux choses me font de la peine en vous quittant. Ce n'est pas précisément le pillage que vous avez fait à Oyapoc, parce que les François vous rendent peut-être actuellement la pareille avec usure ; mais c'est en premier lieu, que nous ne soyons pas de la même religion vous & moi ; & en second lieu, que vos gens n'aient pas voulu me rendre les effets de mon Eglise, aux conditions que je vous ai proposées, quelque raisonnables qu'elles soient, parce que j'appréhende que la profanation de ce qui appartient au Temple du Seigneur n'attire sa colere sur vous. Je vous conseille, ajoutai-je en l'embrassant, de prier Dieu chaque jour de vous éclairer sur le véritable chemin du Ciel. Car comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir qu'une véritable religion. Après quoi je descendis dans le canot qui de-

voit nous conduire, & aussi-tôt je vis tout le monde monter sur le gaillard; la flamme & le pavillon furent arborés, le Tambour battit une diane, le canon tira, & nous fûmes salués de plusieurs *Houras*, auxquels nous répondîmes par autant de *vive le Roi*.

A peine eûmes-nous fait un quart de lieue de chemin, que le vaisseau appareilla, & nous le perdîmes de vue vers les cinq heures. Cependant la mer étoit très-rude & nous n'avions que de mauvaises pagayes pour nager; mais par surcroît de malheur notre gouvernail manqua, c'est-à-dire qu'un gond de porte qui tenoit lieu de vis inférieure, sortit de sa place & tomba dans la mer. Nous prîmes alors le parti, ne pouvant faire mieux, d'attacher la boucle du gouvernail à la planche qui ferme les derrières des canots; mais le fer eut bientôt rongé la corde, & nous nous trouvâmes dans un très-grand danger.

Ce qui augmentoit nos craintes, c'est que la nuit devenoit fort obscure, & que nous étions très-éloignés de la terre. Nous nous déterminâmes donc à mouiller jusqu'au lendemain matin, pour sçavoir comment nous pourrions nous tirer de ce mauvais pas; & comme les An-

glois connoissoient mieux que nous le péril où nous étions, l'un d'eux me proposa de hisser un fanal au haut d'un des mâts pour demander du secours. Mais je lui en représentai l'inutilité, parce que nous étions trop au large pour être apperçus, & que d'ailleurs personne n'auroit osé venir à nous dans l'incertitude si nous étions amis ou ennemis.

Nous passâmes donc ainsi cette cruelle nuit entre la vie & la mort; & ce qu'il y a encore de bien surprenant, c'est que nous avions mouillé, sans le sçavoir, au milieu de deux grandes roches, que nous n'apperçûmes que lorsqu'il fit jour. Après avoir remercié Dieu, de nous avoir si visiblement protégés, nous résolûmes de gagner le rivage afin de radoubier notre canot, s'il se pouvoit, ou d'en trouver un autre dans les habitations voisines; ou, au pis aller, de nous rendre par terre à Cayenne. Mais voici un nouvel accident; comme l'on ôtoit le grand mât, & que nous étions foibles d'équipage, on le laissa aller du côté opposé à celui où il devoit naturellement tomber; nous crûmes tous qu'il avoit écrasé M. de la Landerie, mais heureusement il n'eut qu'une légère contusion.



Nous prîmes pour lors une payaye , le Sergent & moi, pour gouverner; les autres s'armerent chacun de la leur pour nager, & aidés partie par le vent, (car nous portions notre misaine pour nous soutenir contre les brifans) partie par la marée qui commençoit à monter, mais sur-tout conduits par la divine Providence qui nous guidoit, nous entrâmes le 26 au matin dans la petite riviere de Macouria, dont j'ai déjà tant parlé, sans qu'aucun de nous en connût le chenal; en sorte que les Anglois eux-mêmes avouerent hautement que c'étoit Dieu qui nous avoit conduits là sains & saufs, à travers tant de dangers.

Nous songeâmes ensuite aux moyens de nous rendre à Cayenne, mais la chose ne fut pas aisée. Outre que nous ne trouvâmes point de canot, ni de quoi raccommoder le nôtre, les Negres qui étoient restés seuls sur les habitations, étoient si effrayés, qu'ils ne vouloient pas nous reconnoître. Comme il avoit déjà transpiré que j'étois prisonnier, ils appréhendoient que les Anglois ne m'eussent mis à terre par feinte, afin d'attraper des esclaves par mon moyen. Cependant après bien des protestations, des prieres & des sollicitations, j'en ra-

furai quelques-uns qui plus hardis que les autres osèrent s'approcher, & ce fut par leur moyen que nous eûmes un peu de rafraîchissement dont nous avions assurément grand besoin; moi sur-tout qui ne peux presque point prendre de nourriture, & qui pour cette raison étois si foible, qu'à peine pouvois-je me soutenir.

Lorsque chacun se fut un peu refait, je consignai aux Negres mêmes le canot que nous laissions avec tous ses agrès & apparaux, & nous prîmes le chemin de Cayenne par les bords de la mer. Je ne voulois pas aller par l'intérieur des terres, de peur de donner à nos ennemis des connoissances qui pourroient dans la suite nous être préjudiciables. La nuit qui survint favorisa mon dessein, & je puis dire avec vérité que les cinq Anglois que je menois avec moi, n'ont rien vu qui puisse jamais leur servir, si l'envie leur prenoit quelque jour de venir nous revoir dans le cours de cette guerre.

Il me seroit difficile, pour ne pas dire impossible, mon Révérend Pere, de vous exprimer ce que nous eûmes à souffrir dans ce trajet qui n'est pourtant que de trois à quatre lieues. Comme la

mer montoit, & que par cette raison nous étions obligés de tenir le haut de l'ancre, où le sable est extrêmement mouvant, nous enfoncions considérablement, & la plupart avoient toutes les peines du monde à se traîner, en sorte que je vis plusieurs fois le moment que la moitié de ma troupe resteroit en chemin. Les Anglois sur-tout peu accoutumés à marcher, trouvoient la promenade longue, & auroient bien voulu être encore dans leur vaisseau; mais c'étoit leur faute s'ils se trouvoient dans un tel embarras. En nous embarquant, ils sçavoient eux-mêmes que le canot dans lequel on nous avoit mis, ne valoit rien; ils auroient dû m'en avertir à temps, & j'en aurois demandé un autre au Capitaine.

Enfin, à force de les encourager & de les animer, nous arrivâmes tout proche de la pointe que la rivière forme, & qui donne dans la rade. Il pouvoit être environ minuit. Nous nous arrê tâmes à l'habitation de Madame de Charanville, où les Esclaves connoissant le bon cœur & la générosité de leur maîtresse, quoique seuls, nous firent le meilleur accueil qu'ils purent, pour nous dédommager de ce que nous

venions de souffrir. J'avois eu la précaution d'envoyer avant nous un Nègre de notre suite pour les rassurer sur notre arrivée , car sans cela nous aurions couru grand risque de n'être pas reçus, tant la frayeur avoit saisi par-tout ces pauvres misérables.

Une si bonne réception fit grand plaisir aux Anglois qui craignoient eux-mêmes d'être tués ou maltraités par les Nègres ; ce qui infailliblement seroit arrivé si je n'avois pas été avec eux ; aussi ne me quittoient-ils point. Enfin après avoir pris un peu de repos , nous nous mîmes dès qu'il fut jour dans une pirogue que nous trouvâmes , & nous fîmes route pour Cayenne.

Du plus loin qu'on nous apperçut , on connut bien à notre pavillon blanc que nous étions des Députés qui venoient faire des propositions , & on envoya aussi-tôt un détachement au Port , qui nous reçut la bayonnette au bout du fusil , & présentant les armes , comme c'est l'usage en pareille occasion.

Tous les remparts qui donnent sur la rade , & le tertre sur lequel le Fort est situé , étoient remplis de monde. J'ordonnai au Sergent de rester dans la pirogue avec toute la troupe , jusqu'à ce

que j'eusse parlé au Commandant, & je mis pied à terre. Le frere Pittet m'avoit reconnu avec une lunette à longue vue : il accourut pour me donner lui-même la main.

Ce fut un spectacle bien consolant, mon Révérend Pere, de voir tout Cayenne venir au-devant de moi. Il y avoit dans les rues par où je passois, une si grande affluence de peuple, que j'avois peine à me faire jour ; les riches comme les pauvres, tous jusqu'aux esclaves, s'empresserent de me donner des marques de la joie que leur causoit mon élargissement. Plusieurs m'arrosoient de leurs larmes en m'embrassant. Je ne rougis pas de dire que j'en versai moi-même de reconnaissance pour de si grandes démonstrations d'amitié. Une grande foule me suivit même jusques dans l'Eglise, où je fus d'abord rendre graces à Dieu de tant de faveurs qu'il venoit de me faire, & dont je vous prie, mon Révérend Pere, de vouloir bien le remercier aussi.

Nos Peres & nos Freres se distinguèrent dans cette occasion, & poussèrent la charité à mon égard aussi loin qu'elle puisse aller. Comme toutes mes hardes étoient dans un pitoyable état, on m'apporta avec empressement tout

ce qui m'étoit nécessaire; de sorte que j'éprouvai à la lettre cette parole du Sauveur : *Quiconque quittera son pere, sa mere, ses freres, pour l'amour de moi, recevra le centuple en ce monde.*

Nous nous entretenons quelquefois ensemble des malheurs qui pourroient encore nous arriver; & je suis toujours extrêmement édifié de voir leur sainte émulation, chacun voulant se sacrifier pour secourir les blessés en cas d'attaque; mais je pense qu'ayant déjà vu le feu, & ne pouvant plus être fait prisonnier dans le cours de cette guerre, je dois avoir la préférence & commencer à servir pour les fonctions de notre ministère. Il faut néanmoins espérer que nous ne serons pas obligés d'en venir là ni les uns ni les autres; & que les armes victorieuses du Roi procureront bientôt une paix solide & durable.

D'abord que j'eus fait mon rapport, & remis mes Lettres à Monsieur d'Orvilliers qui s'étoit retiré dans notre maison, à l'occasion de la mort de Madame son épouse, il donna ses ordres pour que les cinq Anglois venus avec moi, fussent conduits les yeux bandés, suivant l'usage en pareil cas, au grand corps-de-garde qui devoit leur servir

de prison : après quoi il prit les arrangements nécessaires pour les renvoyer à leur vaisseau avec les sept autres prisonniers dont nous avons déjà parlé, & qu'il voulut bien élargir tous, en grande partie, à ma considération. Dès le lendemain vingt-huit, ils partirent pendant la nuit dans leur chaloupe, avec tous les agrès & vivres nécessaires.

Il est à souhaiter pour nous, qu'ils soient arrivés à bon port, parce que nous avons écrit par eux au Gouverneur de Surinam, & moi en particulier, pour tâcher d'avoir par son moyen ce qui a appartenu à mon Eglise, aux conditions dont nous étions convenus avec le sieur Potter en nous séparant. Que si je ne réussis pas dans ce recouvrement, je me flatte que vous voudrez bien, mon Révérend, y suppléer en m'envoyant une Chapelle complète, car tout a été perdu.

A mon arrivée à Cayenne j'y ai trouvé l'Officier qui étoit à Oyapoc quand il fut pris, & qui s'étoit déjà rendu ici avec le Chirurgien Major & une partie des soldats. Depuis ce temps-là le Commandant lui-même est revenu avec le reste du détachement pour attendre les ordres que la Cour donnera.

touchant Oyapoc. Ce Fort que nous venons de perdre fut construit en 1725, sous feu M. d'Orvilliers, Gouverneur de cette Colonie, ainsi il n'a existé que dix-neuf ans : on ne sçait si la Cour jugera à propos de le faire rétablir.

Je viens d'apprendre avec beaucoup de consolation que nos deux Missionnaires, les Peres d'Autillac & d'Huberlant, étoient retournés chacun à son poste, après avoir essuyé bien des fatigues, avant que de s'y rendre. Ils y auront encore beaucoup à souffrir, jusqu'à ce que nous puissions leur fournir du secours.

On me mande que les Indiens qui avoient été d'abord extrêmement effrayés, commencent à se rassurer, & qu'ils continuent à rendre tous les services dont ils sont capables aux habitans qui restent dans le quartier jusqu'à nouvel ordre.

Voilà, mon Révérend Pere, une lettre bien longue, & peut-être un peu trop. Je m'estimerois heureux si elle pouvoit vous faire quelque plaisir, car je n'ai pas eu d'autre vue en l'écrivant. Je suis, avec respect, en l'union de vos saints sacrifices, &c.

*Fin du septieme volume.*



# T A B L E

Des Lettres contenues dans ce volume.

<i>LETTRE du Pere Petit au Pere d'Avangour.</i>	Page 1
<i>Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 20. p. 100.</i>	
<i>LETTRE du Pere Vivier, Missionnaire.</i>	79
<i>Cette Lettre n'avoit point été imprimée.</i>	
<i>LETTRE du même.</i>	85
<i>Et dans l'anc. édit. Let. édif. tom. 28. p. 35.</i>	
<i>LETTRE du Pere Margat, Missionnaire à Saint Domingue.</i>	107
<i>Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 18. p. 331.</i>	
<i>LETTRE du même au Pere de la Neuville.</i>	130
<i>Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 20. p. 362.</i>	
<i>LETTRE du même au même.</i>	149
<i>Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 20. p. 392.</i>	
<i>LETTRE du même au Procureur général des Missions de l'Amérique Méridionale.</i>	185
<i>Et dans l'anc. édit. Let. édif. tom. 27. p. 62.</i>	
<i>LETTRE d'un Missionnaire, écrite de Cayenne.</i>	255
<i>Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 16. p. 385.</i>	
<i>LETTRE du Pere Crossard au Pere de la Neuville.</i>	263
<i>Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 18. p. 312.</i>	

*LETTRE du Pere Lavit au Pere de la Neuville.* 275

*Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 20. p. 267.*

*LETTRE du Pere Fauque au Pere de la Neuville.* 283

*Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 20. p. 246.*

*LETTRE du Pere Lombard au Pere Croiset.* 293

*Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 20. p. 217.*

*LETTRE du Pere Fauque au Pere de la Neuville.* 311

*Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 20. p. 239.*

*LETTRE du Pere Lombard au Pere de la Neuville.* 324

*Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 21. p. 466.*

*LETTRE du Pere Fauque au Pere de la Neuville.* 337

*Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 22. p. 351.*

*LETTRE du Pere Fauque au Pere de la Neuville.* 347

*Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 23. p. 364.*

*LETTRE du Pere Fauque au même.* 367

*Et dans l'anc. édit. Let. éais. to. 24. p. 327.*

*LETTRE du Pere Fauque au Pere\*\*\*.* 387

*Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 27. p. 172.*

Fin de la Table du septieme volume,







